

**Bertrand Verine et Catherine Détrie (éds)**

**L'actualisation de l'intersubjectivité:  
de la langue au discours**



Lambert-Lucas  
L I M O G E S

Cet ouvrage développe certaines des pistes les plus fécondes ouvertes par Jeanne-Marie Barbéris dans le champ de l'intersubjectivité. Les huit auteurs rendent ainsi un hommage scientifique collectif à cette exceptionnelle pourvoyeuse d'idées, qui met en place une approche totalement novatrice de l'actualisation des marques de la subjectivité dans le langage.

Actualisation et subjectivité révèlent la dimension processuelle de l'activité de langage: l'actualisation de l'énoncé construit une représentation du réel, la subjectivité ancre le dire dans la dynamique coénonciative, la thèse fondamentale de Jeanne-Marie Barbéris et de cet ouvrage étant que le marquage de l'intersubjectivité est lui-même soumis au processus d'actualisation.

*Contributions de Catherine Détrie, Laurent Fauré, Robert Forest, Dominique Maingueneau, Michèle Monte, Mary-Annick Morel, Alain Rabatel, Bertrand Verine.*



9 782359 350142

190 pages  
20 euros  
ISBN 978-2-35935-014-2

*L'actualisation de l'intersubjectivité :  
de la langue au discours*

Textes réunis et présentés par  
Bertrand Verine et Catherine Détrie  
en hommage à Jeanne-Marie Barbéris

*Ouvrage publié avec le soutien  
du Conseil scientifique de l'Université Paul-Valéry - Montpellier 3  
et de Praxiling - UMR 5267 du CNRS*





## INTRODUCTION

### ÉGOGENÈSE ET TEXTUALISATION : L'APPORT DE JEANNE-MARIE BARBÉRIS

par Bertrand VERINE et Catherine DÉTRIE  
CNRS - ITIC Université Montpellier 3, *Praxiling* UMR 5267

Cet ouvrage développe certaines des pistes les plus fécondes ouvertes par Jeanne-Marie Barbéris dans le champ de l'intersubjectivité. Les huit auteurs rendent ainsi un hommage scientifique collectif à cette exceptionnelle pourvoyeuse d'idées, qui met en place une approche totalement novatrice de l'actualisation des marques de la subjectivité dans le langage.

Actualisation et subjectivité révèlent la dimension processuelle de l'activité de langage : l'actualisation de l'énoncé construit une représentation du réel, la subjectivité ancre le dire dans la dynamique coénonciative, la thèse fondamentale de J.-M. Barbéris et de cet ouvrage étant que le marquage de l'intersubjectivité est lui-même soumis au processus d'actualisation. Cette thèse puise à trois sources principales : Benveniste, Guillaume et Bakhtine.

#### 1. ÉGOGENÈSE

En cherchant à articuler le modèle de l'énonciation selon Benveniste et celui de l'actualisation selon Guillaume, J.-M. Barbéris (1998b, 2001) a montré que les marques de la subjectivité dans l'énoncé s'actualisent selon un *continuum* : formes liminairement actualisées (énoncés à l'infinitif), moyennement actualisées (pronoms *on* et *ça*), et pleinement actualisées (personnes 1, 2, 4 et 5). Elle a relié cette modélisation ternaire aux étapes de la construction et aux modes de représentation du sujet en langage (v. Fauré ici même). Dans l'apprentissage infantile, le stade liminaire, dit du *même* (*idem*) de *similitude*, correspond à l'étape pré-subjective où le bébé adhère sans aucune distance à un modèle humain schématique. Le stade intermédiaire du

*même (idem) analogique* est caractérisé par la coordination avec l'autre dans un être-avec qui ne dégage pas de territoires propres aux sujets. La subjectivité en *soi-même (ipse)* est atteinte lorsque la disjonction entre soi et autrui permet de poser la spécificité du *je-tu-ici-maintenant*.

Au plan temporel, ce continuum triadique correspond aux chronothèses guillaumiennes en puissance (modes non personnels *in posse*), en construction (subjonctif *in fieri*) et en réalité (indicatif *in esse*). Étendant graduellement cette modélisation, les théoriciens de la praxématique avaient par ailleurs montré qu'elle est transférable à d'autres domaines de la production de sens. Au plan spatial, le déterminant zéro et le nombre morphologique marquent la topogenèse en puissance, les indéfinis et les articles sa construction plus ou moins avancée, les possessifs et certains démonstratifs son degré maximal. Au plan syntaxique, l'interjection offre une mise en spectacle du réel en puissance, les énoncés nominaux la montrent en construction, les énoncés verbaux la posent dans sa réalité achevée.

## 2. FORMATS ÉNONCIATIFS

Corrélant entre elles ces différentes triades, J.-M. Barbéris a fait l'hypothèse que les marqueurs peu actualisants construisent des formats énonciatifs, qui s'originent dans la non-disjonction des points de vue (désormais PDV), ou dans le non-dégagement de la subjectivité individuelle. Cet inachèvement est perceptible dans l'emploi de formes aussi bien prosodiques que lexicales, grammaticales, syntaxiques ou textuelles qui jouent sur l'imprécision. Dès lors, pour faire sens, ce spectacle linguistique lacunaire exige de l'énonciataire un travail de désopacification. De telles propositions refendent l'alternance héritée de Benveniste entre énonciation marquée et non marquée, lui ajoutant deux configurations énonciatives de base, puisque les plus brefs parmi les genres du discours attestent des énoncés faiblement actualisés (en *même*) aussi bien embrayés (appel *ohé* par exemple) que débrayés (indication calendaire *11 novembre armistice 1918* par exemple).

Barbéris, Bres et Siblot (1998 : 46) avancent ainsi qu'« actualiser, c'est [...] toujours actualiser par la médiation de l'Autre, ou au regard de l'Autre ». Ce disant, ils spécifient la distinction bakhtinienne entre deux dimensions du dialogisme : on sait qu'en vertu du dialogisme interdiscursif, l'énonciateur parle avec les mots des autres, reprend des discours antérieurs et leur répond ; en vertu du dialogisme interlocutif, l'énonciateur parle pour son autre énonciatif, prévoit ses réactions à venir, et les intègre au dire en cours. La mise en évidence des formes

émergentes d'intersubjectivité approfondit surtout ce second volet : le dialogisme interlocutif est disjonctif lorsque *je* confirme ou infirme le PDV qu'il prête à son autre énonciatif (cas des formes concessives par exemple) ; mais il peut aussi être non disjonctif lorsque *je* articule les PDV à l'intérieur d'une sphère coénonciative indifférenciée (cas de l'interjection notamment).

### 3. PASSAGE DE TÉMOIN, PROLONGEMENTS

C'est grâce à ce cadre théorique que nos propositions sur l'actualisation textuelle (Verine 1998) et sur l'énonciation du texte littéraire (Détrie 1998) ont conflué (Détrie & Verine 2003) dans l'élaboration du concept de *mode de textualisation*, et dans la description des deux modes de textualisation dominants.

La textualisation en *soi-même*, la plus fréquente, en particulier à l'écrit et dans l'oral préparé, pose (en énonciation discursive) ou présuppose (en énonciation historique) une disjonction achevée entre les pôles interactionnels du locuteur / énonciateur et de l'interlocuteur / destinataire, et construit un spectacle linguistique dont les éléments sont pleinement discrétisés : ici et ailleurs ; présent, passé et futur ; cadrage générique et structuration séquentielle / propositionnelle ; identité des différents actants et des diverses sources de PDV ou de discours rapporté. Dès lors que ces disjonctions sont posées, le texte peut recourir aux formes moins actualisantes sans pour autant cesser d'être en *soi-même* (v. Verine ici même).

Par opposition, la textualisation en *même*, notamment en oral spontané ou dans la littérature expérimentale, suppose l'engagement des interactants dans une sphère expérientielle commune, et construit un spectacle linguistique dont l'interprétation requiert l'investissement du récepteur dans des schémas praxiques ou des représentations partagées : de tels énoncés se caractérisent par l'implication du découpage spatial et temporel, par l'ellipse de certaines connexions du sens et par l'indistinction actantielle / énonciative (v. Monte ici même).

À ce palier d'analyse, on passe donc d'une série de continuums triadiques à un système d'articulations binaires. D'abord parce que le trait pertinent réside dans l'atteinte, ou non, du seuil de disjonction des pôles énonciatifs, voire actantiels. Ensuite parce que les énoncés se limitant aux formes liminairement actualisées, sans être rares, restent peu développés et peu diversifiés. Enfin parce que les formats énonciatifs ainsi redéfinis peuvent alterner ou s'entremêler dans des proportions et selon des procédures extrêmement variées au fil des interactions orales ou des macrostructures écrites de grande ampleur :

la subdivision du format non disjonctif en {liminairement vs moyennement actualisé} alourdit donc, le plus souvent, la description sans augmenter son rendement explicatif. Aussi suffit-il presque toujours de distinguer la textualisation disjonctive, en *soi-même*, et la textualisation non disjonctive, en *même*.

#### 4. INTERACTIONS, OUVERTURES

Cette aptitude à corrélérer les théories, les faits, et à les orchestrer est une caractéristique majeure de la démarche intellectuelle de J.-M. Barbéris. L'enseignement qu'elle a reçu de Paul Veyne à l'université d'Aix, l'a, selon ses dires, « définitivement installée dans une approche ethnologique-anthropologique des textes » et lui a donné le goût d'articuler des mondes différents. Une telle approche transversale lui permet de pourvoir de sens des phénomènes qui resteraient sans cela isolés ou non signifiants, et de ne jamais dissocier le réel, la façon de le dire, et le questionnement de l'humain. C'est dans ce cadre épistémologique qu'elle a développé deux autres points forts de sa recherche, qui concernent aussi bien l'oral que la littérature : la représentation de l'espace en tant que milieu vécu et investi par les pratiques quotidiennes, d'une part, les manières dont le corps parlant informe constamment le dire, d'autre part (territorialité, gestualité, vocalité, etc.).

Ce dernier point l'a amenée à revisiter notamment les notions d'empathie et d'ethos. Si la relation empathique actualise un format énonciatif en *même* (de similitude), caractérisé par l'indifférenciation subjective, construisant de la sorte un partage expérientiel des PDV pratiques et du vécu, le corps parlant du locuteur est aussi le support de l'ethos. En effet, l'image discursive que se donne l'énonciateur par/dans sa parole donne de la même manière lieu à des phénomènes d'identification ou de différenciation, le coénonciateur pouvant adhérer à cette image ou ne pas s'y reconnaître.

Ainsi est-ce le questionnement constant de la relation entre le sujet parlant, son autre et le réel qui caractérise Jeanne-Marie Barbéris, et qui lui fait adopter une démarche articulant dialectiquement une extrême attention à la réalité des discours dans leur complexité et des interactions théoriques diversifiées. Sa pensée, en perpétuelle réélaboration, a permis à nombre de chercheurs – qu'ils se réclament ou non de la praxématique – de concevoir leurs propres objets scientifiques à partir de sa réflexion. Cette transmission possible est le propre de ceux qu'on appelle des passeurs, qui ne gardent pas les idées pour eux-mêmes, mais qui les font circuler et fructifier. La consonance des huit chapitres de ce volume est une nouvelle preuve de cette fécondité.



Au-delà de l'amitié que nous portons à Jeanne-Marie, l'ouvrage est organisé à partir de quelques mots-clés de sa pensée : l'oralité et le corps parlant, leur représentation littéraire, la scène d'énonciation, l'espace de et dans l'interaction, l'ethos, l'empathie, la textualité. Chacun des contributeurs s'est emparé de quelques-uns de ces mots-clés en les articulant à ses propres objets scientifiques. Tous proposent une réflexion à la fois générale et appliquée à des sous-ensembles tout à fait spécifiques de l'actualisation de l'intersubjectivité, mettant en perspective les notions de coénonciation et de point de vue.

## 5. PRÉSENTATION DE L'OUVRAGE

On trouvera ci-après l'état actuel de la bibliographie de Jeanne-Marie Barbéris. Les coordonnateurs ont choisi de regrouper les références selon les types de travaux envisagés, en incluant les traductions, les comptes rendus et l'organisation d'événements scientifiques non publiés. Les travaux cités dans le corps de l'ouvrage figurent dans la bibliographie générale, en fin de volume, ce qui explique leur indexation différente. Par contre les références propres à certains auteurs sont regroupées à la fin des chapitres concernés sous la rubrique « Références spécifiques ».

Le parcours choisi développe le mouvement annoncé par le titre : de la langue (chapitres 1 et 2) aux discours oraux (chapitres 2 à 4) et écrits (chapitres 5 à 8).

Robert Forest, contrairement aux autres contributeurs, ne part pas du discours, mais des langues, son but étant de mettre à jour les conditions de possibilité en langue des tensions concrètes de l'intersubjectivité discursive. Il fait l'hypothèse de la coexistence de deux régimes au sein des langues : la *métaphorie*, qui relève de l'application maîtrisée des signes pour référer à des éléments d'univers dans des contextes chaque fois nouveaux, et le *quotage* (de l'anglais *to quote*, citer), qui relève d'un usage particulier de la langue, et s'appuie sur des unités spécifiques, aptes à représenter le dire d'autrui dans le dire d'*ego*. Le *quotage* renvoie donc à ce que dit l'autre, autrui parlant, et cela, en pleine langue. L'hypothèse est étayée sur quatre paradigmes d'unités axées sur « l'autre en langue » : la citation, l'emphase métalinguistique, l'idiotisme et le nom propre. Ces unités présentent toutes une spécificité langagière : marquage intonational spécifique pour les deux premières, mais aussi formes « logophoriques » pour la citation, métadiscursives pour l'emphase, impossibilité de modifier l'idiotisme par des marques de comparaison ou un adverbe tel que *littéralement*, absence de déterminant qui manifeste une prise d'*ego* très particulière sur le nom propre. L'analyse de ces

marquages construit une caractérisation linguistique de la figure de l'Autre du dedans de la langue elle-même, à partir de ce que ces paradigmes laissent transparaître : le reflet d'un dire d'autrui.

Laurent Fauré réexamine les modélisations linguistiques à la lumière des découvertes récentes en neuropsychologie du développement, qui tendent à prouver l'existence de ressources innées permettant la construction des liens sociaux, notamment à travers l'empathie et la théorie de l'esprit prêtée à autrui. On peut, dès lors, considérer que la conquête du *je* n'est pas le cœur, mais seulement l'un des axes du processus de développement de l'intersubjectivité, et que les étapes de construction de ces différents axes trouvent leur réfraction dans des positions propres, entre autres, au système personnel de chaque langue. Cela ne remet certes pas en cause le fait que *tu* n'existe que parce que *je* le dit, mais conduit à problématiser l'actualisation de l'image de l'allocuté en termes d'*allogenèse*, faisant pendant à l'*égo-génèse*. Ces propositions sont étayées sur l'observation de la co-occurrence des marques et des degrés d'allocution dans un corpus d'interactions de service à la poste : interjections (en particulier celles issues d'impératifs à la personne 2), apostrophes nominales, pronoms disjoints, alternance ou transfert entre *il*, *on*, *vous* et *tu* sont ainsi réinterprétés comme construisant dynamiquement, en contexte, l'image de l'autre au fil du discours et de l'interaction.

Mary-Annick Morel analyse les régularités observables dans l'orientation et les déplacements du regard et des mains au cours de conversations familières et de dialogues finalisés, non seulement en présence, mais aussi par téléphone. Elle montre que les directions et les mouvements adoptés par les locuteurs ne possèdent pas de signification *a priori*, mais sont utilisés en contexte pour discriminer des lieux, des temporalités, des PDV, et pour moduler leur attitude coénonciative en synchronie ou en anticipation par rapport aux composantes verbales et paraverbales. D'une part, le regard délimite un espace partagé de l'interaction (associé à la recherche de consensus au moment de la profération des rhèmes) et un espace égocentré (associé à la construction unilatérale du thème de l'échange lors de la profération des préambules). D'autre part, en se fixant sur certains gestes des mains, le regard aide les récepteurs à se familiariser avec le trait mis en saillance par les captages (*catchments*), qui ne prennent sens que lors du point d'éclosion (*growthpoint*) où regard, geste et verbalisation coïncident. Gestes et regards concourent ainsi au positionnement coénonciatif de manière finement diversifiée en anticipant sur l'accord ou en prévenant le désaccord des récepteurs.

Bertrand Verine, travaillant sur des extraits de reportage sportif, s'efforce de rendre compte de deux phénomènes peu étudiés : la personne 2 dite générique et le discours rapporté direct non avéré (par lequel le locuteur citant pose comme proféré un énoncé qu'il ne peut pas attester). Contrairement aux premières études sur l'égogénèse, la thèse ici soutenue est que la personne 2 extensive invite le destinataire non à un *sentir avec* (ce qui subvertirait sa valeur en langue de marqueur par excellence de la disjonction énonciative), mais à un *sentir comme si* ; de même, les occurrences de discours direct non avéré ne fonctionnent pas sur le mode du *dire avec*, mais sur celui du *dire comme si*. Ce dont il s'agit, dans les deux cas, est de réduire la distance entre reporteur, auditeur et actant délocuté en recourant très peu ou sans recourir aux marqueurs d'indistinction caractéristiques de la textualité non disjonctive. Pour ce faire, les locuteurs altèrent ponctuellement le contrat de communication journalistique, en enchâssant au sein d'une énonciation à visée factuelle de brèves séquences à visée fictionnelle.

Dominique Maingueneau s'empare de la notion d'actualisation subjective pour s'interroger sur l'attribution – problématique – de la parole dans une séquence du roman *Emma* de Jane Austen. Cette parole, parce qu'elle est restituée de manière discontinue et fragmentée, contraint le lecteur à s'interroger sur l'ensemble du passage placé entre guillemets et à rechercher les sources énonciatives qui l'étaient. Les indices linguistiques prouvent que l'ensemble de la séquence représente les PDV (parfois contradictoires) de plusieurs locuteurs, ces derniers étant saisis dans un non-dégagement de la subjectivité individuelle. Étant attribués à des locuteurs distincts, ces fragments de discours direct ne peuvent pas être décrits grâce au concept de MQC (« Membre Quelconque d'une Collectivité »). La parole est plutôt à rapporter à un « méta-MQC », placé à un niveau supérieur à celui des différents locuteurs, qui resteraient distincts sans être individués (intersubjectivité en *même* analogique). Ce méta-MQC ne serait pas responsable de mots à proprement parler, mais aurait l'ethos langagier et la compétence communicationnelle que partagent les membres du groupe, dans une position de sur-énonciation teintée d'ironie sollicitant la connivence du lecteur.

Michèle Monte apporte de nouvelles preuves circonstanciées de l'opérativité de l'égogénèse et du mode de textualisation en *même* pour l'analyse de la poésie contemporaine. S'appuyant sur deux suites poétiques de Guillevic et d'Émaz, et sur les recherches récentes concernant le déterminant démonstratif, elle rediscute en particulier la valeur en langue et les effets en discours de ce morphème : loin de

marquer univoquement le découpage achevé de l'espace, caractéristique d'une textualisation disjonctive, il donnerait seulement au destinataire l'instruction de construire un contexte. Aussi apparaît-il, dans certaines occurrences, apte à « resserrer l'appartenance commune des coénonciateurs à une même situation » – contribuant de la sorte, tout comme le pronom *ça*, à une textualisation non disjonctive.

Catherine Détrie observe le fonctionnement des marqueurs spatiaux de position absolue (*à gauche*, *à droite*, etc.) dans les séquences descriptives de romans. Partant de l'hypothèse que la corporalité – celle du descripteur comme celle du lecteur – est une charpente organisatrice du sens, elle s'interroge sur la façon dont le scripteur, dans la coénonciation enchâssante, s'appuie sur cette déicticité imaginaire pour mettre en place des processus d'identification aux centres de perspective qu'il privilégie. En effet, ces organisateurs spatiaux font appel, pour faire sens, à l'engagement pratique du lecteur, et à sa réactivité face aux instructions déictiques du scripteur : ils posent de la sorte directement la question de la production coénonciative du sens, le lecteur coconstruisant le PDV dans l'ici-maintenant de l'acte de lecture et réglant la distribution spatiale à partir de sa propre expérience et de ses propres repères corporels. La construction du PDV descriptif est de la sorte liée à cette relation fondatrice et donne lieu à des schémas s'inscrivant dans un continuum dont les deux pôles extrêmes sont une textualisation respectivement en *soi-même* et *en même* : *à gauche*, *à droite*, dans ce cadre, s'avèrent les supports du processus d'alignement des PDV, et participent à la construction d'une intersubjectivité non disjonctive.

Alain Rabatel met en perspective la question des postures énonciatives (co-énonciation, sur-énonciation et sous-énonciation), en tant qu'elles contribuent de manière parfois déterminante aux instructions guidant l'actualisation du texte par le lecteur. Pour le montrer, il interroge la mise en scène énonciative de deux textes dans lesquels la sous-énonciation est labile et doit être complétée par une sur-énonciation qui prend en compte d'autres paramètres dialogiques et interactionnels : un passage de l'Évangile de Jean et un éditorial de *Libération*. Cette analyse lui permet de montrer que les postures et le processus interprétatif qu'elles construisent sont à la fois dans le texte, et actualisées par l'opération de lecture : la co-énonciation relève d'une co-locution qui va jusqu'à la prise en charge énonciative d'un PDV commun, tandis que la sous-énonciation et la sur-énonciation reposent sur une coconstruction d'un seul PDV. L'actualisation des textes (écrits ou oraux) est de la sorte le résultat d'un processus de production de nature interactionnelle : la co-construction des PDV

s'effectue par ajustements dans l'interaction qui se noue entre l'énonciateur et son lecteur, directement ou par l'intermédiaire des acteurs de l'énoncé. Les postures énonciatives sont à la croisée de cette dynamique textuelle et discursive, en production comme en réception.

Le souhait des coordonnateurs était de prolonger les interactions théoriques initiées par Jeanne-Marie Barbéris. Il leur semble que ce souhait est pleinement réalisé. C'est maintenant au lecteur de se faire sa propre opinion.

## BIBLIOGRAPHIE ACTUELLE DE JEANNE-MARIE BARBÉRIS

par Bertrand VERINE et Catherine DÉTRIE  
CNRS – ITIC Université Montpellier 3, Praxiling UMR 5267

La modestie foncière de Jeanne-Marie l'a conduite à nous taire certaines de ses réalisations. Nous avons habité ses silences chaque fois que nous l'avons pu, et prions le lecteur de bien vouloir excuser d'éventuelles lacunes.

### 1. TRAVAUX ACADÉMIQUES

- 1995 *Ville et espace : les chemins de la parole. Étude de la construction des discours sur l'espace dans un corpus d'échanges oraux recueilli à Montpellier (France)*, 4 vol., thèse de doctorat, Montpellier, Université Paul-Valéry - Montpellier 3.
- 1998 *Espace et grammaire*, mémoire d'habilitation à diriger des recherches, Montpellier, Université Paul-Valéry - Montpellier 3.

### 2. ARTICLES ET CHAPITRES D'OUVRAGE

- 1972 (publié sous le patronyme Roggero), « Comment était-ce ? », *Entretiens 31*, « Numéro spécial Claude Simon », p. 97-103.
- 1984 Articles « Acceptabilité », « Ascendance et descendance, incidence et décadence », « Binarité », « Codage, code », « Communication », « Dialogique », « Énoncé, énonciation », « Fluence du temps », « Formation discursive », « Glossogénie, praxéogénie », « Grammaticalité », « Icône », « *In posse, in fieri, in esse* », « Intelligibilité », « Intéroceptivité, extéroceptivité », « Intertextualité », « Isotopie », « Langue, discours, parole », « Lexème, morphème », « Monème », « Mot », « Nous, vous », « Personne, non-personne », « Référent »,

- « Sème », « Sémiotique », « Signifiant », « Temps cosmique, temps glossogénique, temps praxéogénique », « Texte » et « Trait distinctif », *Cahiers de praxématique* 3, p. 7-9, 14-17, 22-23, 34-35, 37, 41-45, 48-54, 61-62, 64-65, 67-68, 80-85, 89-92 et 96.
- 1985 « Expression du topos et orientation syntaxique », *Cahiers de praxématique* 4, p. 25-39.
- 1986 « La délimitation de l'espace vécu dans une interaction verbale », *Lengas* 19, p. 127-152.
- 1987a « Deixis spatiale et interaction verbale », *Cahiers de praxématique* 9, p. 23-48.
- 1987b « Présentation. Espace, es-tu là ? », *Cahiers de praxématique* 9, p. 2-5.
- 1987c « Réseau social et marché du sens », *Lengas* 22, p. 59-71.
- 1989a « Deixis et balisage du parcours narratif : le rôle-pivot de l'adverbe "là" dans des récits de lutte », *Langages* 93, p. 45-63.
- 1989b « Espaces de l'interaction chez Goffman », *Cahiers de praxématique* 13, p. 59-81.
- 1989c « "La voix du grand absent" : la parole du peuple dans *Germinal* », *Littérature* 76, p. 89-104.
- 1990 « Praxématique », in Sylvain AUROUX (éd.), *Les Notions philosophiques. Dictionnaire*, tome 2, Paris, PUF, p. 2020.
- 1991a « L'oral en cadences, ou Ratage et régulation du discours », *Cahiers de praxématique* 16, p. 125-153.
- 1991b « Présentation. Cohérences discursives », *Cahiers de praxématique* 16, p. 3-6.
- 1992a « Lafont Robert », in Jean-François MATTEI (éd.), *Les Œuvres philosophiques. Dictionnaire*, tome 2, Paris, PUF, p. 3441-3442.
- 1992b « Onomatopée, interjection : un défi pour la grammaire », *L'Information grammaticale* 53, p. 52-57.
- 1992c « Sous la grammaire des expressions spatiales : la ville vécue », *Cahiers de praxématique* 18, p. 105-124.
- 1992d « Un emploi déictique propre à l'oral : le "là" de clôture », in Laurent DANON-BOILEAU et Mary-Annick MOREL (éds), *La Deixis*, Paris, PUF, p. 567-578.
- 1993 « Sujet et espace imaginaire », in Paul SIBLOT et Françoise MADRAY-LESIGNE (éds), *Langage et praxis*, Montpellier,

- Publications de l'Université Paul-Valéry - Montpellier 3, p. 274-284.
- 1994a « Être là sans y être : l'absence mise en scène dans *Così fan tutte* », *Cahiers de praxématique* 23, p. 37-55.
- 1994b « Indiquer son chemin au passant : Rôle cognitif et discursif de l'Orienteur Générale », in Jeanne-Marie BARBÉRIS (éd.), *La Ville : Arts de faire, manières de dire*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry - Montpellier 3, p. 77-97.
- 1994c « La dynamique de la référence spatiale. Élaborer des cartes cognitives en langue parlée », *Modèles linguistiques* XV/2, p. 97-118.
- 1994d « L'évaluation du récit oral, ou Pour évaluer, il faut être (au moins) deux », in Jacques BRES (éd.), *Le Récit oral*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry - Montpellier 3, p. 113-123.
- 1994e "Teaching and linguistic research on communication and media: from proffered speech to represented speech", in David FRENCH and Michael RICHARDS (eds.), *Media Education across Europe*, London, Routledge, p. 164-175.
- 1995a / 1998, « Grammaire et production de sens : parapraxème, métapraxème », in Catherine DÉTRIE, Michel MASSON et Bertrand VERINE (éds), *Pratiques textuelles*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry - Montpellier 3, p. 90-93.
- 1995b / 1998 « Non-dit poétique : silence habité », in Catherine DÉTRIE, Michel MASSON et Bertrand VERINE (éds), *Pratiques textuelles*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry - Montpellier 3, p. 163-183.
- 1995c / 1998 « Temps, espace et subjectivité », in Catherine DÉTRIE, Michel MASSON et Bertrand VERINE (éds), *Pratiques textuelles*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry - Montpellier 3, p. 188-193.
- 1995d / 1998, « Compétence de lecture », in Catherine DÉTRIE, Michel MASSON et Bertrand VERINE (éds), *Pratiques textuelles*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry - Montpellier 3, p. 193-200.
- 1995e « L'interjection : de l'affect à la parade, et retour », *Faits de langues* 6, p. 93-104.
- 1995f « L'interjection, de Tesnière à l'analyse de discours », in Françoise MADRAY-LESIGNE et Jeannine RICHARD-ZAPPELLA



- (éds), *Lucien Tesnière aujourd'hui*, Louvain et Paris, Peeters (Bibliothèque de l'Information grammaticale), p. 200-206.
- 1996a « Claude Hagège, The Language Builder », *Cahiers de praxématique* 27, p. 156-162.
- 1996b « Décrire la ville en interaction verbale : analyse d'un discours sur Alger », in Najat KHADDA et Paul SIBLOT (éd.), *Alger. Une ville et ses discours*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry - Montpellier 3, p. 321-356.
- 1997a « Entre lexique et grammaire : formulations du lieu en discours oral », in Paul SIBLOT (éd.), *Hommages à Xavier Mignot*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry - Montpellier 3, p. 171-184.
- 1997b « "Faire voir" : la communication des connaissances, entre dire et montrer », *Cahiers de praxématique* 28, p. 149-173.
- 1997c « La mauvaise réputation », in Teddy ARNAVIELLE et Jeanne-Marie BARBÉRIS (éds), *Hommages à Paul Fabre*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry - Montpellier 3, p. 87-100.
- 1997d « Le sujet et sa praxis dans l'expression de l'espace : les énoncés de "mouvement fictif" », *Langages* 127, p. 56-76.
- 1997e « Phrase, énoncé, texte. Le fil du discours dans *La Route des Flandres* », in Renée VENTRESQUE (éd.), *La Route des Flandres de C. Simon*, Paris, Ellipses, p. 130-147.
- 1997f « "Rue X" : la grammémisation à l'œuvre dans la parole », *Faits de langues* 10, p. 165-174.
- 1998a « Décrire la ville. La construction du texte en discours oral », in Bernard CARON (éd.), *Actes du XVI<sup>e</sup> Congrès international des linguistes (Paris, 20-25 juillet 1997)*, Oxford, Elsevier [CD-ROM].
- 1998b « Temps du langage et production de sens », in Bernard CARON (éd.), *Actes du XVI<sup>e</sup> Congrès international des linguistes (Paris, 20-25 juillet 1997)*, Oxford, Elsevier [CD-ROM].
- 1998c « Identité, ipsité dans la deixis spatiale : "ici" et "là", deux appréhensions concurrentes de l'espace ? », *L'Information grammaticale* 77, p. 28-32.
- 1998d « Pour un modèle de l'actualisation intégrateur du sujet », in Jeanne-Marie BARBÉRIS, Jacques BRES et Paul SIBLOT (éds), *De l'actualisation*, Paris, CNRS Éditions, p. 199-218.

- 1998e « Représenter l'espace de la ville en contexte interculturel : l'«impassé» identitaire », *Cahiers de praxématique* 31, p. 39-68.
- 1999a « Analyser les discours : le cas de l'interview sociolinguistique », in Louis-Jean CALVET et Pierre DUMONT (éds), *L'Enquête sociolinguistique*, Paris, L'Harmattan, p. 125-132.
- 1999b « L'interdiscours comme lieu du dédire : de «cul-de-sac» à «impassé» », in Jacques BRES, Régine DELAMOTTE-LEGRAND, Françoise GARDÈS-MADRAY et Paul SIBLOT (éds), *L'Autre en discours*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry - Montpellier 3, p. 143-163.
- 1999c « Présentation », in Jeanne-Marie Barbéris (éd.), *Le Français parlé. Variétés et discours*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry - Montpellier 3, p. 5-10.
- 1999d « L'organisation d'un texte du discours quotidien : l'indication d'itinéraire », in Jeanne-Marie BARBÉRIS (éd.), *Le Français parlé. Variétés et discours*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry - Montpellier 3, p. 135-157.
- 2001 Articles « Empathie », « Énoncé », « Énonciation », « Ethos », « Non-dit », « Oral », « Oralité », « Parapraxème / méta-praxème », « Personne / non-personne », « Plan d'énonciation (du discours vs de l'histoire) », « Subjectivité », « Subjectivité dans le langage », « Subjectivité en même vs en soi-même », « Texte / textualité », « Topogenèse / topothèse », in Catherine DÉTRIE, Paul SIBLOT et Bertrand VERINE (éds), *Termes et concepts pour l'analyse du discours*, Paris, Champion, p. 99-100, 102-107, 112-114, 209-212, 215-229, 231-233, 240-242, 250-253, 325-334, 349-356, 359-362.
- 2002 « «Faire parler les siècles». Familiarité et style parlé dans *La Légende des siècles* », *L'Information grammaticale* 92, p. 46-51.
- 2003 « Coénonciation et actualisation : la textualité en *idem* », in Ruth AMOSSY et Dominique MAINGUENEAU (éds), *L'Analyse du discours dans les études littéraires*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, p. 199-210.
- 2005a « La ville et ses composantes : l'émergence des catégories en interaction orale », *Revue de l'université de Moncton (Canada)* 36/1, p. 31-60.
- 2005b « Le processus dialogique dans les phénomènes de reprise en écho », in Jacques BRES, Patrick Pierre HAILLET, Sylvie MEL-

- LET, Henning NØLKE et Laurence ROSIER (éds), *Dialogisme, polyphonie : approches linguistiques*, Louvain-la-Neuve, De Bœck & Duculot, p. 157-172.
- 2005c « Les moments, les lieux et leurs hommes : la construction d'un idiolecte en discours oral », *Cahiers de praxématique* 44, p. 143-165.
- 2006 « Subjectivité en *même*, subjectivité en *soi-même* : le là existentiel », in Daniele MONTICELLI, Renate PAJUSALU et Anu TREIKELDER (éds), *Regards multidisciplinaires sur la deixis*, Tartu, Studia Romanica Tartuensia, p. 35-48.
- 2007a « Présentation des deux corpus », in Jeanne-Marie BARBÉRIS et Caterina MANES-GALLO (éds), *Parcours dans la ville. Les descriptions d'itinéraires piétons*, Paris, L'Harmattan, p. 19-38.
- 2007b « Les temps verbaux dans l'indication d'itinéraire : cognition située et actualisation », in Jeanne-Marie BARBÉRIS et Maria Caterina MANES-GALLO (éds), *Parcours dans la ville. Les descriptions d'itinéraires piétons*, Paris, L'Harmattan, p. 241-260.
- 2007c « Nommer la rue : conflits de dénomination et conflits sur le sens dans le lexique de la voirie urbaine », in Christine BIERBACH et Thierry BULOT (éds), *Les Codes de la ville. Cultures, langues et formes d'expressions urbaines*, Paris, L'Harmattan, p. 77-111.
- 2007d « Peut-on parler d'actualisation du texte ? Quelques propositions », in Jacques BRES et alii (éds), *Psychomécanique du langage et linguistiques cognitives, Actes du XI<sup>e</sup> Congrès international de l'A IPL, Montpellier, 8-10 juin 2006*, Limoges, Lambert-Lucas, p. 387-395.
- 2007e « Quartier des uns, quartier des autres. La construction de l'espace urbain dans la parole », in Sylvianne RÉMI-GIRAUD et Paul BACOT (éds), *Mots de l'espace et conflictualité sociale*, Paris, L'Harmattan, p. 187-197.
- 2008a « Avec Apollinaire, dans "la petite auto". Figures du temps, figures du sujet », in Tayeb BOUGUERRA (éd.), *Du littéraire*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry – Montpellier 3, p. 51-73.
- 2008b « Identité urbanisée, discours sur l'espace, discours dans l'espace : la parole chansonnière à la transition entre XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles », *Cahiers de sociolinguistique* 13, p. 49-71.

- 2008c « La deixis spatiale dans les descriptions d'itinéraires piétons : comment s'orienter dans l'espace de la ville ? », *Cahiers Chronos* 20, p. 199-219.
- 2008d « La dialectique du même et de l'autre dans *La Mère Sauvage* : pluralité des voix et dialogisme du programme narratif », *Synergies Pays Riverains de la Baltique* 5, p. 129-151.
- 2009a « Les déictiques spatiaux dans la narration : cotexte, contexte et empathie », *Actes du colloque Représentations du sens linguistique IV*, Helsinki, Société Néophilologique, p. 17-30.
- 2009b « Présentation. À la recherche des voix du dialogisme », *Cahiers de praxématique* 49, p. 7-22.
- 2009c « Voix et oralité dans l'écrit : la représentation graphique de la parole populaire dans des textes chansonniers », *Cahiers de praxématique* 49, p. 207-232.
- 2010a « Énoncer le chemin, et l'inscrire dans l'espace. Les descriptions d'itinéraires piétons », in Rachel THOMAS (éd.), *Marcher en ville*, Paris, Éditions des Archives contemporaines, p. 115-134.
- 2010b « La deixis spatiale dans la narration à la troisième personne : Là, un adverbe empathique ? », *Actes du XXV<sup>e</sup> colloque international de linguistique et de philologie romanes d'Innsbrück*, Tübingen, Niemeyer, vol. 5, p. 339-346.
- 2010c « Les indices de première et de deuxième personne dans les énoncés généralisants : une actualisation émergente de la subjectivité ? », in Marc ARABYAN et alii (éds), *Le Concept d'actualisation en psychomécanique du langage, Actes du XII<sup>e</sup> colloque international de l'AIPL, Bruxelles, 18-20 juin 2009*, Limoges, Lambert-Lucas, p. 129-146.
- 2011a « Discours et parcours : l'isomorphisme entre parole et marche dans trois textes de sciences humaines du début des années quatre-vingt », à paraître.
- 2011b « Instant du *loquor*, instant du dire, instance de discours : du temps au sujet », *Cahiers de praxématique* 51, à paraître.
- 2011c « Michel Foucault, tel qu'en ses préfaces : opérations de bornage et degrés d'inscription de la subjectivité », *Neohelicon* 1, à paraître.
- 2011d « Montrer l'espace, et le dire. L'être là dans *Le Ravissement de Lol V. Stein* », in Florence DE CHALONGE (éd.), *Actes du colloque Énonciation narrative et spatialité*, à paraître.

- 2011e « Parole chanssonnière et modes langagières : le rôle des cabarets fin de siècle », *Actes du colloque Modes langagières dans l'histoire. Processus mimétiques et changements linguistiques*, Paris, Champion, à paraître.
- 2011f « Quand Michel Foucault écrit une nouvelle préface, ou Avec quoi dialogue le texte préfaciel », in *Actes du colloque international Préfaces et comptes rendus dans les sciences sociales et humaines*, à paraître.

### 3. COLLABORATIONS

- 1983 avec Françoise GARDÈS-MADRAY, « Réflexion théorique et visée pédagogique : les concepts de discours et d'énonciation historique », *L'Information grammaticale* 18, p. 30-35.
- 1986 avec Françoise GARDÈS-MADRAY, « Ratages d'actualisation et évitement des temps et des personnes en production discursive orale », *Cahiers de praxématique* 7, p. 37-62.
- 1988 avec Françoise GARDÈS-MADRAY, « Praxématique et analyse textuelle : les concepts de discours et d'énonciation historique », *Cahiers de praxématique* 10, p. 121-146.
- 1989 avec Jacques BRES, « Aspects personnels et temporels de l'interaction intervieweur-interviewé », in *L'Interaction*, Paris, Association des Sciences du Langage – Buscila, p. 205-217.
- 1989 avec Jacques BRES, Françoise GARDÈS-MADRAY et Paul SIBLOT, « La praxématique », *Études Littéraires* 21/3, p. 29-47.
- 1989 avec Paul SIBLOT, « Réflexions praxématiques sur le verbal et le non-verbal », in J.-M. CLERC (éd.), *Le Verbal et ses rapports avec le non-verbal dans la culture contemporaine*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry – Montpellier 3, p. 13-23.
- 1992 avec Françoise MADRAY-LESIGNE, « Présentation. Langage, cognition, expérience pratique », *Cahiers de praxématique* 18, p. 3-7.
- 1994 avec Jacques BRES, « L'oral comme tel », *Le Français dans tous ses états* 25, p. 7-21.
- 1995 / 1998 avec Tayeb BOUGUERRA, « L'énonciation » et « Les plans d'énonciation », in Catherine DÉTRIE, Michel MASSON et Bertrand VERINE (éd.), *Pratiques textuelles*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry - Montpellier 3, p. 297-306.

- 1996 avec Jacques BRES et Paul SIBLOT, "A dynamic theory of meaning actualization: praxematic linguistics", *LynX* 5, Minneapolis, Minnesota University Press, p. 133-144.
- 1997 avec Mary-Annick MOREL, « Présentation. La contextualisation de l'oral », *Cahiers de praxématique* 28, p. 3-6.
- 1998 avec Jacques BRES et Paul SIBLOT, « Fécondité et complexité d'un concept », in Jeanne-Marie BARBÉRIS, Jacques BRES et Paul SIBLOT (éd.), *De l'actualisation*, Paris, CNRS Éditions, p. 13-47.
- 1998 avec Bruno MAURER, « Sur le "ratage" en discours oral », *L'Information grammaticale* 77, p. 43-47.
- 2002 avec Jacques BRES, « Analyse textuelle de l'incipit », in Eddy ROULET et Marcel BURGER (éds), *Les Modèles du discours au défi d'un « dialogue romanesque » : l'incipit du roman de R. Pinget*, « *Le Libera* », Nancy, PUN, p. 83-123.
- 2003 avec Jacques BRES, Robert LAFONT et Paul SIBLOT, "Praxematics: a linguistics of the social production of meaning", *International Journal of the Sociology of Language* 160, p. 81-104.
- 2007a avec Maria Caterina MANES-GALLO, « Introduction », in Jeanne-Marie BARBÉRIS et Maria Caterina MANES-GALLO (éds), *Parcours dans la ville. Les descriptions d'itinéraires piétons*, Paris, L'Harmattan, p. 4-16.
- 2007b avec Maria Caterina MANES-GALLO, « Lectures croisées », in Jeanne-Marie BARBÉRIS et Maria Caterina MANES-GALLO (éds), *Parcours dans la ville. Les descriptions d'itinéraires piétons*, Paris, L'Harmattan, p. 113-128.

#### 4. DIRECTION D'OUVRAGES ET DE REVUES

- 1984 avec Françoise GARDÈS-MADRAY, Robert LAFONT et Paul SIBLOT, *Cahiers de Praxématique* 3, « Terminologie praxématique ».
- 1987 *Cahiers de praxématique* 9, « Espace, es-tu là ? ».
- 1991 *Cahiers de praxématique* 16, « Cohérences discursives ».
- 1992 avec Françoise MADRAY-LESIGNE, *Cahiers de praxématique* 18, « Langage, cognition, expérience pratique ».
- 1994 *La Ville. Arts de faire, manières de dire*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry - Montpellier 3.

- 1997a avec Teddy ARNAVIELLE, *Hommages à Paul Fabre*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry - Montpellier 3.
- 1997b avec Mary-Annick MOREL, *Cahiers de praxématique* 28, « La contextualisation de l'oral ».
- 1998 avec Jacques BRES et Paul SIBLOT, *De l'actualisation*, Paris, Éditions du CNRS.
- 1999 *Le Français parlé. Variétés et discours*, Montpellier, Université Paul-Valéry - Montpellier 3.
- 2007 avec Maria Caterina MANES-GALLO, *Parcours dans la ville. Les Descriptions d'itinéraires piétons*, Paris, L'Harmattan.
- 2009 *Cahiers de praxématique* 49, « À la recherche des voix du dialogisme ».

## 5. TRADUCTIONS

- 1987 GOODWIN Charles, « La référence exophorique comme procédé interactif », *Cahiers de praxématique* 9, p. 9-21.
- 1991 CONTE Maria Elisabeth, « Anaphores dans la dynamique textuelle », *Cahiers de praxématique* 16, p. 11-33.
- 1992 MILROY Lesley et LI Wey, « Choix de langue et réseaux sociaux dans la communauté chinoise du Tyneside : développement d'un modèle explicatif », *Cahiers de praxématique* 18, p. 125-151.
- 1992 (avec Françoise MADRAY-LESIGNE) TALMY Leonard, « Les relations entre grammaire et cognition », *Cahiers de praxématique* 18, p. 13-74.
- 1994 (avec Corinne CORDIER-GAUTHIER) KLEIN Wolfgang, « La deixis spatiale dans les indications d'itinéraire », in Jeanne-Marie BARBÉRIS (éd.), *La Ville : Arts de faire, manières de dire*, Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry - Montpellier 3, p. 45-76.

## 6. TRAVAUX NON PUBLIÉS

- 1995 Participation à la table ronde du colloque *Identités sans frontières : l'Europe impossible ?*, coord. d'Yves WINKIN, Marche-en-Famenne (Belgique).
- 1996 « "Savoir où on habite" : la difficile construction de l'espace vécu dans la parole », colloque *La Phonologie des langues du monde*, coord. de Jacques DURAND, Pézenas.

- 1997 « Identité métissée, énonciation à tiroirs, les détours d'un incipit romanesque », Colloque de l'*Association for French Language Studies*, Montpellier.
- 1998 « Les indications d'itinéraire : la parole et le corps », Journée d'étude de l'association *Conscila Sémiotique, langage du corps et cognition*, coord. de Colette CORTÈS, Paris.
- 2003 « Le "tueur fou", de la phrase au texte. Actance et traitement d'un topos par les médias en France », *X<sup>e</sup> Colloque international de l'AIPL*, Oloron-Sainte-Marie.
- 2004a « "Fou" : actance et polysémie d'un adjectif dans les discours médiatiques », journée d'étude *Actance et polysémie*, ICAR-Praxiling, Lyon.
- 2004b « Mode d'actualisation de la parole populaire et production de sens : étude de deux recueils de chansonniers », séminaire *Les Voix populaires et leurs fictions*, coord. de Jean-Marie PRIVAT, Metz.
- 2008 « "Au commencement est le paysage" : la ville de Tlemcen dans *La Grande Maison* de Mohammed Dib », colloque *Tlemcen : une ville et ses discours*, 15-16 avril, Tlemcen.

#### 7. ORGANISATION DE COLLOQUES, JOURNÉES D'ÉTUDE, CYCLES DE CONFÉRENCES

- 1992 avec Françoise GARDÈS-MADRAY, *La Représentation de l'espace en discours*, journée d'étude de l'association *Conscila*, Paris.
- 1995 avec Jacques BRES et Paul SIBLOT, *L'Actualisation*, journée d'étude de l'association *Conscila*, Paris.
- 1996 avec Mary-Annick MOREL, *L'Oral spontané : nouvelles approches*, journée d'étude de l'association *Conscila*, Paris.
- 1997 avec Catherine DÉTRIE, *La Parole au théâtre*, table ronde autour de Jean Rouaud à l'occasion de la publication de sa pièce *Les Très Riches Heures*, Montpellier.
- 2001 Colloque international *L'Oral en contexte*, Montpellier.



## AUTRUI ET LES DEUX RÉGIMES DE LA LANGUE

par Robert FOREST

Ce m'est un réel plaisir de remercier pour leur accueil les coordinateurs de cet hommage à Jeanne-Marie Barbéris. Ils me font l'honneur de m'implanter en face d'eux comme un véritable Autre, puisqu'au delà d'une commune passion pour un travail d'analyse au plus près des langues et de l'énonciation, mon habitat et mes habitus théoriques diffèrent quelque peu. Mais il est patent que cela n'empêche pas l'échange intellectuel.

Pour ma part, je ne pars pas des discours ; je pars des langues et de ce qui, en elles, porte trace des éléments constitutifs de l'énonciation. Plutôt que des tensions concrètes de l'intersubjectivité discursive, je m'occupe de leurs conditions de possibilité en langue, tout en me gardant d'une vision des langues comme code(s) sans rapport avec l'interaction co-énonciative.

### 1. AUTRUI EN LANGUE(S) : PRÉLIMINAIRES

Il semble que la thématique de la co-énonciation, *lorsqu'elle se présente comme une question spécifiquement linguistique*, n'ait pas un statut théorique bien assuré<sup>1</sup>. La citation célèbre de Benveniste dans « L'appareil formel de l'énonciation » :

Dans l'énonciation, la langue se trouve employée à l'expression d'un certain rapport au monde. La condition même de cette mobilisation et de cette appropriation de la langue est, chez le locuteur, le besoin de référer

1. Petite digression. Je trouve dans un forum étudiant sur Internet (juillet 2007) l'échange suivant, qui reflète quelques pratiques pédagogiques françaises : « Au secours... je commence à apprendre la grammaire anglaise mais je n'ai pas compris ce qu'était le co-énonciateur ! Le savez-vous ? ». Réponse : « Le co-énonciateur, c'est la personne qui reçoit le message. J'espère que tu as compris. Bisous. Julie ».

par le discours, et chez l'autre, la possibilité de co-référencer identiquement, dans le consensus pragmatique qui fait de chaque locuteur un co-locuteur. La référence est partie intégrante de l'énonciation (Benveniste [1970] 1974 : 82)

est étrange, suggérant que la langue serait un code dans lequel il n'y aurait rien qui évoque son emploi, son application au monde, et son interlocutivité, la référence et l'Autre même, en somme, étant des sous-produits du fonctionnement singulier des messages. Il n'est pas jusqu'à la syntaxe qui ne soit quasiment exclue de la langue, puisque comme le souligne Aya Ono, « [pour Benveniste] la phrase s'actualise dans la syntagmation » (Ono 2007 : 71) – et réciproquement, pourrait-on dire : la syntagmation est une actualisation, c'est-à-dire un hors-langue. Qu'on m'entende bien : la logique benvenistienne a son génie propre. Mais un autre fondement de la linguistique énonciative est pour moi possible. Et par là même, si j'ose dire, un autre autrui, qui ne serait pas réduit à un tiers dans le message.

Il y a parfois chez Benveniste des direx qui font penser, qui plus est, à un message-*token*. En tout cas on ne trouve pas dans son œuvre de statut de l'énoncé-*type* ; on ne voit guère, de fait, ce que ce pourrait être d'autre qu'un statut de signe de la langue. Mais passons : Benveniste est tout de même celui qui ouvre la voie à la trace de « l'homme dans la langue », principalement sous la forme de « l'appareil formel de l'énonciation ».

Toutefois là encore, et je pense ici à de nombreux héritiers contemporains de Benveniste, l'insatisfaction naît quand on fait d'autrui l'un des pôles de l'analyse d'un des sous-ensembles envisageables de cet « appareil formel ». Prenons le cas de la négation dite « métalinguistique » chez des penseurs comme Horn ou Ducrot. *Grosso modo*, il s'agit d'une négation qui s'applique, non au dire d'un énonciateur ou d'un co-énonciateur, mais au dire d'un locuteur. Est-ce si clair qu'il y paraît ? J'ai montré que ce qu'on entend par là (par exemple, en français, *Votre travail n'est pas bon, il est excellent*) présentait toujours, sauf jeu vicieux avec l'accent, une base d'incidence emphatisée de la négation, ce qui se marque dans l'intonation. Qui dit emphase dit (un certain type de) rhématisation, et ce sont des facteurs informationnels qui sont donc en l'occurrence en cause. Si même, « s'élevant » au-dessus des marquages, on cherche quelque chose comme une logique énonciative de la soi-disant « négation métalinguistique », on trouve à moins d'un parti pris extra-linguistique (qui a peut-être sa légitimité) que cette logique reste informationnelle, et qu'elle ne ressortit pas à quelque type pseudo-transcendental d'implantation de l'Autre dans le langage ; la langue a ces aspects informationnels en elle, avec d'autres, c'est tout.

Pour me citer moi-même comme disciple de Benveniste, dans mes travaux sur la négation, j'ai évoqué cette « autre voix » que la négation fait entendre (dans la mention en énoncé négatif de « ce sur quoi elle porte »). Ma conclusion était double : d'une part, du point de vue le plus général, le fait que la négation a un champ rhématique m'amenait à mettre en avant les facteurs informationnels, et non d'autres (j'écrivais : « La négation informe sur la suscitation, aussitôt récusée, d'une autre voix », Forest 1987 : 906) ; d'autre part, dans certaines langues, la modalisation « suspensive », par un biais de marquage ou un autre, de la base d'incidence de la négation peut faire intervenir d'autres domaines énonciatifs, comme ceux que j'appelle actualisation, assomption, etc. Mais dire que c'est en soi un « domaine de l'Autre » qui serait ouvert ou mis aux enchères par la négation, c'est trop s'aventurer.

J'aurais les mêmes réserves à l'égard, par exemple, des conceptions de Desclés et Guentcheva (2000), qui traitent sous le nom de « médiation », introduisant directement un « médiateur », ce qu'on appelle souvent mode, ou illocutoire, ou « évidentiel », ou ce que j'appelle actualisation ou assomption. Pour prendre un de leurs exemples aléatoirement : en nootka (makah), on oppose *hi:dAw' AkwAl* « il l'a trouvé (je le sais) » à *hi:dAw' AkwA:d* « il paraît qu'il l'a trouvé ». Ces faits connus en langues, les auteurs les rattachent directement à une certaine conception des personnes de l'énonciation, qui serait pré- ou hors-langue, pour ainsi dire. Preuve en est qu'ils posent, sans que les faits de langues soient spécifiques (les exemples cités peuvent mentionner une catégorie pas du tout spéciale de passé narratif), un registre d'énonciation à part, celui du « mythe », où « les événements, états, processus, se déroule[ra]ient dans un autre univers que l'univers des énonciateurs et des co-énonciateurs » (*ibid.*, p. 22). Les auteurs posent donc, doit-on en déduire, leurs registres d'énonciation d'abord d'après des considérations sur les *enuntiationis personae* et non d'après des données des langues.

Mais voudrait-on, contrairement à ce que, je crois, font ces auteurs, partir de ces données de langues, qu'on ne déboucherait pas aussi facilement sur l'Autre. Qu'est-ce qui fonde, par exemple, la distinction entre énonciateur et co-énonciateur, chère entre autres à l'école culiolienne<sup>2</sup> ? Si c'est la parole – ou peut-être le discours – alors on est dans l'a priori, dont je parlais, des *enuntiationis personae*.

2. Une position telle que celle d'Alain Rabatel (par exemple 2004a : 9) est différente, puisqu'elle fait correspondre la coénonciation à la « coproduction d'un point de vue commun et partagé ». Mais elle ne s'appuie pas sur les données de langues comme cherchent à le faire Culioli ou d'autres.

Si c'est quelque chose de la langue, alors on a plein de candidats co-énonciateurs, on posera autrui locuteur comme cantonné au discours rapporté (mais, comme dans le cas de la « négation métalinguistique », l'autre « locuteur » peut fort bien être *ego* posant puis retirant un dire), tandis qu'on aura un co-énonciateur partageant avec l'énonciateur l'interprétation d'un marquage informatif, un autre co-énonciateur partageant avec l'énonciateur quelque chose d'assomptif (degré ou source de certitude, etc.), et ainsi de suite. On a clairement intérêt, pour mieux coller aux langues si c'est vraiment ce qu'on souhaite, à distinguer plusieurs domaines et sous-points de vue. Mais surtout, hélas, on ne saura jamais vraiment comment départager énonciateur et co-énonciateur, sauf à poser un *ego* « repère primitif ». En admettant que ce ne soit pas un locuteur. Or sur ce plan des marquages en langues de l'énonciation, la primitivité ou la centralité d'*ego* est tout sauf évidente. Je l'ai montré dans mon travail sur l'empathie (Forest 1999). Mais même dans un domaine comme l'actualisation : prenons un exemple de « temps ». Les culioliens nient la pertinence de la distinction entre temps, aspect et mode. Pourtant on pourrait définir l'aspect comme expression langagière du rapport entre la temporalité du procès et le temps de l'énonciation ; et le temps (*tense*), comme institution d'un rapport entre le temps de l'énonciation et un repère temporel associé à la temporalité du procès<sup>3</sup>. En français, par exemple, l'imparfait est typiquement un « temps passé ». Si maintenant on veut en conclure que l'énonciateur se situe au moment de l'énonciation, et un co-énonciateur au moment coïncidant avec le « repère passé » impliqué par l'imparfait, on ouvrira une boîte de Pandore. Dans un récit en français écrit, on a normalement une alternance de passés simples (pour les procès faisant avancer le fil du récit) et d'imparfaits (pour les autres cas). Le passé simple, un aspect, variante d'« aoristique » dans les termes de Culioli, neutralise la pertinence de la temporalité du procès pour rattacher au temps de l'énonciation la simple factualité du procès. Ce n'est pas un « temps passé », et d'ailleurs on le remplace souvent (même dans des récits oraux) par l'ainsi nommé « présent de narration ». Il n'y a pas lieu de poser, dans le cas du passé simple, de co-énonciateur distinct de l'énonciateur. Or, on dit souvent qu'en narration française l'imparfait est « repéré » par rapport au passé simple, ainsi dans : *Comme il pleuvait, il prit un parapluie*. Il faudrait en conclure que le co-énonciateur, gérant du repère passé de l'imparfait, est repéré comme lié au passé par un passé simple qui n'implique pas de co-énonciateur. On peut toujours le soutenir, mais reconnaissons que c'est bizarre.

3. C'est une analyse ultra-classique, à la Reichenbach pour la rapprocher de la logique.

## 2. DEUX RÉGIMES DE LANGUE

Pour ces raisons et d'autres, concourant à jeter la suspicion sur la possibilité de fonder sur les faits des langues la distinction entre énonciateur et co-énonciateur(s), une autre voie doit être explorée, qui est celle que j'ai déjà exposée dans un article sur les noms propres et les expressions idiomatiques ou idiotismes (Forest 1996) et dans le livre *Critique de la raison linguistique* (Forest 2003).

À savoir qu'il existe dans les langues deux *régimes*, que par un hommage se voulant humoristique à la fragilité de la conceptualisation linguistique, j'ai nommés le régime du *quotage* et le régime de la *métaphore*. Le second, ainsi nommé du fait de la proximité de fonctionnement avec la métaphore (c'est-à-dire tout simplement l'application maîtrisée par l'énonceur des signes de langue pour référer à des éléments d'univers dans des contextes chaque fois nouveaux en mobilisant les valeurs sémantiques de ces signes)<sup>4</sup> ; le premier, à partir de l'anglais *to quote* « citer », renvoyant à ce que dit l'autre, autrui parlant, et pourtant sis en pleine langue. Je m'explique.

Il s'agit de trouver dans les langues (à partir de leur usage, mais en aboutissant à une influence sur leur système même) quelque chose qui représente spécifiquement le dire d'autrui dans le dire d'*ego*. Non une autre langue bien sûr, puisque celle-ci pourrait, une fois apprise, devenir dire d'*ego* ; forcément quelque chose qui s'insère dans l'énonciation de celui que (à la suite d'Hagège) j'appelle *énonceur*, sans l'absorber complètement (ce n'est pas une glossolalie, ni un cas d'énonciateur énergumène, comme dans certains épisodes de *Twin Peaks*). Je parle d'un *régime* particulier d'usage de la langue, mettant en œuvre des unités de langue spécifiques (qui cependant doivent retomber plus ou moins dans le cadre de l'inventaire général des catégories), arborant un fonctionnement spécial caractéristique de sa ressortissance aliène (pardon pour les néologismes), au sein même de l'activité énonciative qui est celle de l'énonceur.

Les unités de langues relevant spécifiquement de ce régime-là me paraissent être : la citation – un certain type d'emphase – l'idiotisme – le nom propre.

### 2.1 QUATRE ÉLÉMENTS AXÉS SUR « L'AUTRE EN LANGUE »

Le premier point que je voudrais développer est le suivant.

D'un point de vue sémantique sur la structure des langues (c'est-à-dire, pour parler très simplement, la valeur différentielle au sens saus-

4. La métaphore, sorte de bouture, étant une façon de partir d'une application référentielle d'un signe existant coupé de son sens, pour reconstituer une valeur signifiée nouvelle à l'aide de sèmes sélectionnés du signe premier.

surien, soit : ce que cela veut dire que la langue permette structurellement de dire ceci plutôt que cela), les éléments que j'ai énumérés relèvent bien du dire d'autrui. Je souhaite montrer cela linguistiquement, c'est-à-dire en établissant en même temps la spécificité langagière de ces éléments.

C'est assez évident pour la CITATION, entendue comme le « discours rapporté direct », non l'« indirect » (que certaines langues ne possèdent pas, on voit cela au non-changement des marques de personne, etc.). On dit souvent que le discours rapporté relève de la parole, et que l'analyse de la langue n'a rien à y voir. Mais des marques, c'est-à-dire quelque chose de différentiel, en existent, virtuellement dans toutes les langues. Il y a fréquemment des formes plus ou moins modifiées d'un équivalent de « dire » pour marquer introductivement le discours direct, coexistant même parfois avec un verbe « dire » régissant. Le gola (Libéria) *ñwã*, le bafia (bantou) *l'*, le cambodgien *tha*, le tamoul *entu* sont dans ce cas. Des langues ont des marques « logophoriques », par exemple en toura (langue mandé), avec des pronoms qui ne sont ni *ân* pronom de première personne ni *à* de troisième du singulier : *mâ ké è lo'* « (pronom spécial de locuteur de citation sing.1) / (subordonnant général) / (pronom logophorique renvoyant au locuteur sujet) / aller = je dis que j'y vais, ou j'ai dit que j'y allais », soit littéralement : « je, rapportant un discours, que, la personne parlante, aller ».

Il y a de toute façon une marque prosodique de la citation directe. *Longtemps je me suis couché de bonne heure* ne se prononce pas de la même façon selon qu'il s'agit du début de la *Recherche* ou si c'est une amorce de texte qui continue par exemple ainsi : *Ce célèbre incipit de la Recherche est connu de tous*. Tendanciellement, la courbe intonative est dans ce cas décalée vers l'aigu (parfois vers le grave) et pour ainsi dire lissée dans le sens d'une émission ininterrompue de la voix, sans pause et sans accentuation contrastive d'un passage.

Je note au passage le manque de pertinence des analyses du discours rapporté en termes de mise en relation de deux différents « univers de croyance » (voir Banfield 1982, Davidson 1984). Le discours rapporté direct peut fort bien porter, par exemple, sur une prononciation : *Ce crétin a dit* : « *Je vais à l'aéroport* » au lieu de *l'aéroport*.

L'EMPHASE dont il est question ici est de type « métalinguistique ». On la trouve par exemple dans la première introduction en discours d'une dénomination. En français (je souligne l'élément recevant le marquage intonational d'emphase) : *Les CÉLIBATAIRES ne sont pas mariés* : audiblement, il y a plus de marques que dans *Les célibataires ne sont pas mariés*. Voir aussi : *Les personnes non*

*mariées s'appellent CÉLIBATAIRES*. J'y joindrais volontiers : *Votre devoir n'est pas BON, il est EXCELLENT* (on pourrait dire : *Votre devoir n'est pas ce qui s'appelle BON, il est ce qui s'appelle EXCELLENT*). On peut ici mentionner le thai, qui a un verbe *être* spécifique : *man khw daynosâw* « ceci est [ce qui s'appelle] le dinosaure », contrastant avec *man pen daynosâw* « ceci est un/le dinosaure ».

Qu'il s'agisse d'un discours d'autrui, sous la forme de : autrui qui dit ce qu'il faut, qui a un dire autorisé, que je peux certes reprendre à mon compte mais dont je ne suis pas l'auteur ni, pour ainsi dire, l'« autoriseur », c'est assez clair, et la prosodie se rapproche ici de celle du discours rapporté direct. Proust relève cela quand il signale (c'est une extension pathologique de cette emphase de première introduction ou métalinguistique) que Bergotte, dans certaines circonstances, parlait comme s'il prenait dans sa bouche les paroles de quelqu'un d'autre.

Pour les EXPRESSIONS IDIOMATIQUES, je soutiens qu'il s'agit, encore, d'un dire d'« autrui autorisé »<sup>5</sup>. Le plus souvent ce sont des lexèmes de la langue (ayant une affinité avec la fonction prédicative, en français : *casser sa pipe*, (*être*) *cucul la praline*, *faire cattleya* (Proust), *faire la rue Michel*, *en découdre*, parfois équivalant à un énoncé entier : *Un ange passe*). Ces expressions se distinguent d'autres par leur analysabilité très partielle (voir à ce sujet Nunberg, Sag et Wasow 1994) : on peut modifier « grammaticalement », mais il y a des limites contraignantes (on ne peut pas *casser sa petite pipe*, par exemple).

Pour montrer la différence de fonctionnement entre un idiotisme et d'autres types d'« expressions figurées » (comme on dit), qui font intervenir la métaphore (ainsi, entre *prendre une mesure* [métaphore sur *prendre*] et *prendre la mouche* [idiotisme]), on peut d'abord faire jouer certains critères : si on introduit des marques de comparaison ou un adverbe tel que *littéralement*, on ne peut avoir que des locutions métaphoriques, pas des idiotismes (\**C'est comme s'il faisait d'une pierre deux coups*, impossible [idiotisme], mais *C'est comme si je brûlais de quelque chose de comparable à une flamme pour ainsi dire noire*, lourd mais possible [métaphores] ; \**He literally kicked the bucket*, impossible [idiotisme], mais *He literally kicked his past away as he dropped the ball across the railway*, possible [métaphore]).

5. On pourrait dire que j'introduis deux différentes figures d'autrui, celui de la citation et celui que j'appelle « autorisé ». Mais le discours rapporté direct implique aussi une sorte d'« autorisation », au moins au sens d'origine : la construction d'autrui comme diseur dont le statut, différent d'*ego* énonceur, est légitimé du fait même qu'on le cite.

J'ai souvent cité une photo du *Malet-Isaac* de ma jeunesse. Elle montrait une sorte de tableau vivant que des agitateurs de rue travaillistes avaient agencé à Londres en 1911 au moment de la crise des pouvoirs de la Chambre des Lords. On y voyait un âne (symbolisant les Lords) coiffé d'un haut-de-forme (métaphore suggérée : âne = sot), placé à proximité d'un seau (*bucket*) plein d'eau portant l'inscription *budget*. Une pancarte demandait *Will he drink it or kick it ?* Et de fait, littéralement, l'âne pouvait boire ou renverser le seau. Mais la formule *drink it* doit être prise comme une métaphore ; ce n'est pas une expression toute faite, mais on comprend « boire, avaler, accepter bon gré mal gré quelque chose de déplaisant ». *Kick it* (donc, *kick the bucket*) n'est pas de même niveau. Référentiellement, c'est l'alternative à « boire », donc « refuser ». Mais en tant qu'idiotisme cela renvoie à la mort : on peut traduire en français « casser sa pipe », mort qui, métaphoriquement (mais cela ne ressort pas directement de l'idiotisme !), représente ici la perte du droit de veto en matière budgétaire par la Chambre des Lords.

La question que posent les idiotismes est : pourquoi les employer, avaler son extrait de naissance par exemple, plutôt que le lexème non idiomatique, mourir ? L'idiotisme introduit en quelque sorte un renvoi à un « procès individué », une situation singulière, pour laquelle le besoin se fait sentir pour le locuteur de « se laisser enseigner » par la parole d'autrui<sup>6</sup>. « C'est le cas de le dire », ajoute-t-on parfois ; mais ce dire vient d'ailleurs que d'*ego*. L'effet de l'utilisation de l'idiotisme n'est pas de plus grande authenticité ou d'association à un affect particulier, comme ce pourrait être le cas avec une métaphore (« vive »). Du reste la motivation et même l'intelligibilité sont le plus souvent absentes de l'idiotisme. *Faire cattleya* est privé. *Passer l'arme à gauche* ne repose pas sur l'emploi métaphorique de *passer* (« mourir »). Un écho s'y trouve peut-être de l'association superstitieuse de la gauche et du malheur ; *l'arme* vient peut-être d'un pastiche de l'expression *changer son fusil d'épaule* ; ou peut-être évoque-t-on la mise hors service définitive d'une arme ; on ne sait et le savoir n'est pas du tout utile ici. Nous ne comprenons pas pourquoi, mais nous savons que l'idiotisme est une manière « propre » de parler à propos d'une situation singulière, parce que c'est « ce qui se dit », « ce qu'on a entendu les autres dire », pour en parler ; la citation lexicalisée d'autrui, puisqu'*ego* n'est pas, en quelque sorte, habilité à

6. C'est dans une certaine mesure aussi le cas du recours à l'argot, qui pourrait être appelé un « allolecte » ; mais il vient peut-être s'y ajouter une nuance émotive, si l'on dit par exemple *clamser* ou *calancher* au lieu de *mourir* (comme s'il y avait de l'affectif dans l'identification à une communauté allolectale lorsqu'on passe à l'argot).



créer un idiotisme (*faire cattleya* doit être accepté par Odette et du coup devient un dire d'autrui autorisé), se charge d'une valeur explicative, didactique, voire définitoire.

En ce qui concerne le NOM PROPRE (de personne, de lieu, d'œuvre, d'époque, de date...), dire qu'il ressortit au dire d'autrui peut sembler paradoxal. Dès qu'*ego* connaît un nom propre, il l'utilise (abstraction faite de certains tabous) en l'assumant comme, apparemment, d'autres unités de la langue. Mais en ce qui concerne l'impact en langue des noms propres, je prends mes distances par rapport à Kleiber (1981), par exemple, pour qui « Le nom propre représente l'abréviation du prédicat de dénomination *être appelé* /N/ (x) ». En découlerait l'impossibilité de dire *Comment s'appelle Paul ?*, puisqu'on pourrait gloser « comment s'appelle le x qui est appelé Paul ? ». Un des arguments qui viennent à l'esprit est qu'il existe des noms propres postiches, pour référer (sans concept) à des individus, justement quand je ne sais pas ce que dit autrui pour « appeler » vraiment le réfèrent : *Machin, Untel, Dingsda, Hinz und Kunz, Fula:n, Fulano*, etc., de sorte qu'on peut poser la question : *Comment s'appelle Machin ?*

Pour moi, le nom propre est la citation de ce que les gens (les autres) disent quand ils dénomment une entité individuelle. Donc, *Comment s'appelle Paul ?* a le même type d'absurdité que *Qu'a dit celui qui a dit « Il pleut » ?* C'est l'habitude sociale qui nous fait saisir que le *Pirée* n'est pas un homme, l'absence d'habitude sociale (habitude au dire des gens) qui fait croire à l'existence d'un Monsieur *Kannitverstan* (« je ne comprends pas ») dans le conte de l'auteur allemand Hebel. Le cyclope aurait eu moins d'ennuis s'il avait dit explicitement à ses collègues « C'est "Personne" qu'il m'a dit qu'il s'appelait ».

Que les noms propres aient le plus souvent un traitement spécial en langue est une chose connue. Certains caractères formels rappellent quelquefois le discours rapporté direct, ou l'emphase métalinguistique. En mooré (Burkina Faso), beaucoup de noms propres de personne sont précédés d'un *à* identique à l'anaphorique (qui renvoie à du « déjà dit » : *bundo* « chose », à *Bundo* « Chose, Machin », *réll Windè* « appuie-toi sur Dieu », à *Réll Windè* « Espérandieu »). Le ngizim (langue tchadique) utilise, en énoncé équatif, la marque *maa* qui sert à introduire les discours directs : *dlugungaa maa Tambai* « mon-nom / (citation) / T. = mon nom est Tambai ».

D'autres marques font penser à l'acte même d'« appeler ». En haoussa, beaucoup de noms propres se tirent de noms communs par abrègement de la voyelle finale, ce qui peut paraître « iconique » de l'appel (*Gàmbò*, de *gàmbò* : « enfant né après des jumeaux », *Dawa:ki*

toponyme, de *dawa:ki*: « chevaux »). Mais il convient de distinguer en principe les noms propres des appellatifs, comme *Maman*, *Monsieur*, etc., en français, qui servent à appeler mais d'une manière *token-reflexive* (renvoyant dans chaque occurrence, pour leur signification, à leur contexte d'emploi). Appeler *Maman!* est le fait d'*ego*, ou de quelqu'un d'autre qui « empathise » son point de vue, et ne se réfère en aucun cas au dire d'autrui.

Dans beaucoup de cas, les noms propres sont marqués spécifiquement d'une manière qui semble refléter le statut particulier de leur référent. Je ne veux pas dire le statut social, mais le statut linguistique, « actanciatif » : le nom propre réfère à des entités qui ont une affinité, marquée syntaxiquement, avec une position élevée sur une échelle hiérarchique, échelle également pertinente, par exemple, pour les « personnes ». Ainsi dans certaines langues on peut soutenir que les noms propres « n'ont pas besoin » de béquilles langagières individuantes pour fonctionner en énoncé, par exemple d'article en français, anglais, etc. ; de marquage de la classe nominale en peul ; de marquage suffixal de la détermination dans un grand nombre de cas en arabe classique <sup>7</sup>... Dans de nombreuses langues austronésiennes, il existe des « articles de noms propres » marquant un statut élevé du référent, ainsi en tagalog la série *si – kay – ni*, également préfixée aux pronoms personnels (renvoyant aux participants de l'interlocution) et à l'interrogatif « qui ? ». En niue les noms propres ont à l'ergatif l'article *e*, que les noms communs prennent à l'absolutif, sans doute parce que le référent des noms propres a un statut « naturellement » compatible avec la fonction d'agent, et ainsi de suite.

En kwakiutl (ou kwaak'wala, Colombie britannique) <sup>8</sup>, où il n'est pratiquement pas possible de distinguer des noms et des verbes, chaque item lexical étant virtuellement prédicable, n'ayant pas de marquage spécifique, et étant sémantiquement relationnel, l'énoncé ressemble un peu à ce qu'on a en français quand tous les constituants ont un noyau verbal (*Il y a trois jours, j'ai rencontré, tu sais, on l'avait vu à la plage*). L'énoncé commence par le prédicat (ou parfois par une espèce de prédicatoïde attracteur de diverses marques) et est marqué pour son enchaînement, chaque constituant étant porteur, soit d'une marque de clôture, soit d'une indication « actanciative » (rapport à une sphère personnelle, statut agentif ou non, visibilité, repérage spatio-temporel...) qui concerne le constituant immédiatement suivant. Or, la marque sur le constituant qui précède un nom propre est différente (comportant moins de matière phonique) de celle qui fait

7. V. *Muhammad-u-n* comme le nom commun indéfini *kita:b-u-n* « un livre ».

8. Voir Boas (1911) et Jacquesson (2008), p. 90-93.

la jonction avec tout autre constituant postprédicatif. On contraste ainsi *gwe:xy'id-e:da begwa:nem-ax La:qulayu:gw-a* « l'homme (2) éveilla (1) Laaquelayuugwa (3) » et *gwe:xy'id-e: La:qulayu:gw-axa begwa:nem-a* « Laaquelayuugwa éveilla l'homme ». Je n'entre pas dans les détails, mais on voit la différence de forme des suffixes selon qu'ils précèdent ou non un nom propre. Cette dernière étiquette ne signifie pas, bien sûr, qu'un nom propre est une variété de « nom », puisque cette catégorie n'est pas distincte en kwakiutl. Mais c'est une entité lexicale particulière, visiblement dotée de par son marquage d'un statut élevé.

Tous ces faits ne nous amènent pas directement à l'idée que les noms propres sont des citations. Néanmoins leur spécificité langagière les distingue des noms communs, des appellatifs, des catégories lexématiques générales du kwakiutl, etc., en un sens qui manifeste que la prise qu'a *ego* sur la partie du discours qu'ils constituent est très particulière. Utiliser un nom propre pour référer à une entité individuelle, ce n'est pas appliquer référentiellement un lexème tout-venant, comme quand *ego* maîtrise tous les tenants et aboutissants de son application. Cela n'est, bien sûr, pas sans rapport avec ce que le philosophe logicien Kripke nomme la « désignation rigide » (Kripke 1972). La non-confusion nécessaire à cette désignation rigide est en quelque sorte garantie, dans les langues, par le fait que du terme utilisé l'énonceur n'a pas la clef, sans parler évidemment d'un recours possible à des expressions figurées, métaphoriques notamment ; et cette privation de clef ne consiste en rien d'autre qu'en ce recueil du dire d'autrui, normalement du dire d'autrui autorisé, mais parfois du mime du dire d'autrui (noms propres postiches).

J'ai essayé de montrer que citation, emphase métalinguistique, idiotisme et nom propre donnaient lieu dans les langues à des caractérisations spécifiques, leur conférant un statut langagier particulier<sup>9</sup>. Sémantiquement, le reflet d'un dire d'autrui autorisé est l'essentiel de ce qu'on peut en dire. Il s'agit de faire le lien entre ces deux constats : la cohérence est langagière, il s'agit bien de distinguer ces éléments des autres et je crois que la logique des marquages en langues de leur spécificité s'interprète au mieux comme renvoyant à ce que dit (sans qu'on change pour autant de langue !) autrui autorisé (c'est-à-dire sachant ce qui est « propre »). La notion de « propre » (*idios*) est sans doute pertinente à la fois au sens de l'idoine et au sens de l'individuel. C'est cette combinaison des deux sens qui fonde sans doute la spécificité des éléments en question.

9. Même si les noms propres, quand ils ne forment pas une catégorie vraiment à part, ont à voir avec la catégorie nominale ; les idiotismes, avec des lexèmes verbaux, ou avec des mots-phrases ; l'emphase métalinguistique, avec des morphèmes supra-segmentaux ; les citations, lointainement, avec des subordonnées.

## 2.2 PARTICULARITÉ DU SENS

Le deuxième point que je voudrais soulever, pour confirmer les acquis précédents, est la question du *sens* de mes quatre éléments axés sur « l'autre en langue ». La problématique peut nous rapprocher de certaines réflexions de philosophes et de logiciens. C'est que le « sens » est ici particulier, il ne se cerne pas de la même façon que dans le cas des autres éléments de langue, il semble visé à travers le fait fondamental de l'allogénie.

La chose est claire dans le cas des noms propres. Un nom propre n'a pas de sens à la façon des noms communs. Ce n'est pas une description définie, au sens de Russell. *Socrate* n'est pas *Celui qui socratise*. Même si dans des langues comme le chinois (voir Alleton 1993) on donne volontiers des noms propres peu opaques, notamment aux personnes, on constate que beaucoup d'« idionymes » varient selon le contexte historique et social, et bien entendu nullement au gré des locuteurs ; si l'autorité compétente pour nommer (c'est autrui, même si c'est « soi-même comme autre ») insiste sur la transparence linguistique, c'est pour des raisons religieuses, mantiques, etc., et parce qu'il y a dans l'espace chinois une religion de la « bonne attribution des noms ». Les sinophones n'ont du reste rien d'exceptionnel parmi les humains. Donc, si motivation il y a pour le choix du nom propre, cette motivation n'a rien à voir avec le fonctionnement du nom propre comme unité de langue, et tout « sens » lisible dans un nom propre est déconnecté de l'association signifiant-signifié qui caractérise le nom propre comme signe utilisable dans l'activité langagière. Il y a bien un « sens » pour un nom propre en langue, analysable à peu près ainsi : en tant qu'appartenant à cette catégorie il réfère à la manière d'un « désignateur rigide » à une entité individuelle, sans avoir d'autre contenu sémantique qu'une certaine matière phonique, éventuellement motivée, représentant ce qui se dit de manière instituée quand on « désigne rigidement », c'est-à-dire « appelle », l'entité référentielle. Le fait du dire d'autrui est donc le noyau du « sens » du nom propre.

J'ai déjà parlé du sens de l'idiotisme. Naturellement, la dimension de « désignation rigide » n'est pas ici présente. Mais, comme dans le cas des noms propres, on pourrait parler d'une visée des différents éléments constitutifs de l'idiotisme (qui ne sont pas en eux-mêmes opaques : *casser*, *sa*, *pipe*, l'association des trois comme pour former une phrase « normale », les marquages prédicatifs parfaitement applicables, etc.) à travers le fait incontournable du dire d'autrui autorisé, qui n'est même pas un sens « émergent » par delà l'addition des valeurs des composants, mais distingue l'idiotisme en bloc d'un

élément qui lui serait substituable (comme *mourir* par rapport à *casser sa pipe*). Le sens de l'emphase métalinguistique se distingue de même de la valeur d'autres types d'emphase. Prenons par exemple, en français, l'emphase de l'adjectif non nié, comme dans *C'est BON* par contraste avec *Ce n'est pas bon* ou avec *C'est ammoniacal*. Elle s'interprète directement, comme marque de degré, assez comparable au chinois *hen* (l'absence de cet élément en chinois donne au qualitatif la valeur d'un comparatif de supériorité). En revanche, l'emphase métalinguistique se vise à travers le fait, central pour son sens, de l'introduction du terme « qui se dit » de manière autorisée, où *ego* n'est pour ainsi dire qu'un exécutant. Enfin le discours rapporté direct a deux composantes de sens : l'une, secondaire en fait, est évidemment liée à la compréhension du contenu du dire cité, qui est en général transparent (sauf, évidemment, dans des cas comme : *Il a dit « Xblzz » et il est mort*), l'autre est l'insertion dans le sens même de la citation de sa caractérisation comme citation d'autrui.

Pour compléter cette analyse du « sens » des éléments relevant de ce régime de langue, voyons ce qui se passe aux marges. La citation et, dirais-je, le nom propre peuvent avoir des formes « indirectes ».

Le « discours indirect », quand il existe dans les langues et même s'il dispose de marquages particuliers (comme en allemand l'emploi du mode appelé « subjonctif I »), est un début de réappropriation par *ego* du dire d'autrui. Certes, le contenu rapporté est encore souvent « adressé », comme on dit en informatique, c'est-à-dire que l'auteur en est mentionné ; le discours indirect peut impliquer que l'énonceur prenne ses distances, émette des doutes, etc., par rapport aux dire mentionnés. Mais il n'y a plus de spécificité langagière du dire d'autrui, la réappropriation par *ego* est marquée, notamment dans le choix des marques de personne, et l'assomption du contenu fait partie de l'univers même où l'énonceur formule en énoncé ce qu'il a à dire.

Par parenthèse, ce que l'on appelle communément « citation », au sens d'une reprise de paroles célèbres ou qu'on trouve belles, n'est pas du tout du côté du discours rapporté direct ; on verrait davantage de points communs avec le « discours indirect ». De même, les proverbes n'ont pas de propriétés « polyphoniques » en langue. Quand on les récite, on les assume, et leur usage ne prend de signification que si on s'approprie le contenu de la formule. Des caractères conceptuels d'une pensée générale sont exploités directement, sans l'écran de l'allogénie du dire, pour créer une référenciation à des éléments d'une situation singulière.

Par analogie, je propose de parler d'idionymes (noms propres) indirects. C'est que, comme l'ont largement signalé les commen-

tateurs (ainsi Gary-Prieur 1994, Jonasson 1994, Kleiber 1994, etc.), il y a deux fonctionnements du nom propre. À part celui mentionné ci-dessus, il y a des cas qui semblent se rapprocher du nom commun. Je ne parle pas des dérivations (*un don juan, une messaline, un calvaire*). Le nom propre devient compatible avec des déterminants, son type de définitude semble lié à l'unicité du référent dans un monde de connaissance partagée. Exemples (en français) de ces autres isotopes du nom propre : *C'est du Verlaine, Le Pierre dont tu me parles a peu de points communs avec celui dont j'ai gardé le souvenir. Montand était devenu Montand* (exemple de Gary-Prieur) : la première occurrence relève du premier isotope ; la seconde (type de prédication sans article) veut dire « celui qui est défini comme référent unique du nom propre « Montand » » (ce qui ne veut pas dire son « essence »). *Un de Gaulle n'aurait pas fait ça* ne veut pas dire « une personne quelconque qui aurait les caractéristiques essentielles de de Gaulle sans être de Gaulle n'aurait pas fait ça », mais plutôt « j'introduis en discours ce qui va être le référent unique, dans un monde plus vaste que celui où de Gaulle a effectivement vécu, monde dont nous allons partager la connaissance, d'un nom de personne dont la connaissance est également partagée par nous, et l'individu en question est de Gaulle même ». Ainsi, on est toujours proche du nom propre du point de vue du « sens » dans la mesure où on ne crée pas une « essence », un prédicat « degaulliser », etc. ; mais la caractéristique de l'isotope que j'appelle « indirect » est la « reprise en main » par *ego* de la citation du dire d'autrui. L'idiotype indirect est (de par sa distribution spécifique) déclaré comme ayant un signifié et utilisé comme tel, même si ce signifié est une forme plutôt vide de « qualifications substantives ». On peut même métaphoriser à partir de là : *Tu es un vrai Néron* ; comme d'habitude, la métaphore réfère d'abord et fait comme si on pouvait recréer un signifié pour donner un signe « imitant le normal ».

Il n'existe pas, je crois, d'idiotype indirect ni d'emphase métalinguistique indirecte. Sans doute parce que la « réappropriation par *ego* » à partir de ces éléments a simplement lieu, soit en utilisant un lexème non idiomatique de même signification (on peut postuler qu'il y en a, dans la plupart des cas), soit en supprimant tout simplement la marque d'emphase<sup>10</sup>.

10. J'incline à penser que les mots-phrases comme *merci..., au revoir...*, sont des idiotismes. Toutefois ils n'ont pas de synonymes non idiomatiques. Je laisse la question ouverte. Une autre question me tarabuste : les numéraux cardinaux seraient-ils des noms propres, directs dans le décompte, indirects quand ils sont associés à des noms ou à des classificateurs ? Ce seraient alors des appellatifs de « positions dans un parcours verbal de comptage ».

L'analyse directe, ou la confrontation avec d'autres catégories ou avec l'« indirect », montrent donc que le « sens » des éléments du régime de « quotage » est très spécifique et se relie toujours au « dire d'autrui ».

### 2.3 IMPÉNÉTRABILITÉ

Un troisième point, commun à tous les éléments ici étudiés est évidemment fiable à ce fameux dire d'autrui. Il s'agit d'une certaine *impénétrabilité du signifiant*, j'utilise cette étiquette faute de mieux.

Pour le discours rapporté direct, comme d'ailleurs pour l'emphase métalinguistique, ce qui frappe, c'est l'intangibilité du signifiant. Celle-ci est relative, ne serait-ce que parce que deux locuteurs n'ont pas la même intonation, le même timbre de voix, que la mémoire du rapporteur peut être défectueuse, et ainsi de suite. Mais c'est seulement dans la citation directe qu'on peut avoir un contenu fautif, en langue étrangère, etc., sans que cela contredise le fonctionnement normal des unités de langue.

Pour l'idiomatisme, l'absence de choix des éléments est claire : *rompre sa bouffarde* n'est pas une alternative possible à *casser sa pipe*. Il faut mentionner aussi la nébulosité étymologique, dont j'ai parlé plus haut. Je crois que l'utilisation d'un idiomatisme ne va jamais sans la conscience du fait que c'est une « drôle de façon de s'exprimer », qu'on ne sait pas bien « d'où ça vient », qu'on peut risquer des hypothèses sur l'origine du tour : une *praline*, c'est forcément *cucul*... Alors que, semble-t-il, on doit ce nom au surnom (donné après l'invention de la friandise) d'une maîtresse à la conversation assez niaise du duc de Choiseul-Praslin. Mais je note que cette étymologie, même vraie, n'a strictement aucune importance pour utiliser l'idiomatisme. Donc, on peut parler d'une opacité acceptée, mais qui n'est pas de même nature que l'opacité d'un dérivé ou d'un composé, « savant » par exemple, pour lequel s'impose le décryptage avant usage.

Pour le nom propre, on trouve une certaine opacité du signifiant, dans le phonétisme parfois (ce sont les « noms à consonance étrangère »). Le toponyme turc *istanbul* (du grec « en ville ») ne se conforme pas aux règles habituelles de l'harmonie vocalique. Le signifiant des noms propres tend à devenir insécable : on entend souvent en France des présentateurs dire *Ceci se passe à Le Mans* ; on ne dira jamais *à le village*. En français, les noms de villes tendent de plus en plus à se prononcer d'une façon qui est censée évoquer l'original en langue étrangère (*à Beijing* au lieu de *à Pékin*, *à Frankfurt* au lieu de *à Francfort*). Il y a, dirait-on, une bienveillance des locuteurs vis-à-vis de l'opacification du nom propre, comme si

c'était une façon de respecter la formulation de celui-ci (respect, je pense, du dire d'autrui !) <sup>11</sup>. Il y a une tendance, notamment, à prononcer les noms propres dont le signifiant est homonyme de celui de noms communs, ou de morceaux d'énoncés, d'une manière différente de l'original non idionymique (de même qu'il existe, mais cela importe peu sinon comme révélateur, un conservatisme de la graphie). Que de fois l'auteur de ces lignes est appelé *Foresteu*, alors que son nom est tiré du nom commun aujourd'hui prononcé /fɔʁs/ ! Ajoutons que la forme du signifiant du nom propre peut ressembler à peu près à n'importe quoi, sans que quiconque s'en offusque, quel que soit le dire cité : *Sextus, Oporto, Trompe-la-Mort, Castigat ridendo mores, Istanbul*, etc.

Ces particularités du signifiant des éléments que j'étudie m'amènent à me demander s'il ne faudrait pas en rapprocher les *idéophones*. Ils ont souvent un phonétisme très particulier, utilisant parfois des sons mal intégrés au système phonologique d'une langue, des structures itératives inhabituelles, un figement. Le fonctionnement en énoncé est spécial : soit il s'agit de mots-phrases, soit de sortes de circonstants mal intégrés syntaxiquement, à vrai dire peut-être des appositions au prédicat. Je prends des exemples en ouldémé (langue tchadique du Nord-Cameroun) (de Colombel 1996) et en français : « *néwèrè* » *tidl tidl tidl tidl tidl* « Je m'en vais (dit-il) [bruit d'ailes] il fila à tire d'aile », *J'étais tranquillement assis quand : boum, ceŋceŋceŋ amétérgè* « [idée de transpercer] il mourut = il mourut, transpercé », *Il mangeait slurp-slurp comme un cochon*. Il y a encore l'insertion (comme d'un dire!) dans une association verbale (*faire crac-crac*). Je suis tenté de dire que les idéophones citent (naturellement linguistiquement, sans imiter parfaitement) des sons associés à divers procès ou plutôt, des sons créés pour correspondre à la compréhension de certains procès situationnels du monde extérieur, comme si ceux-ci provoquaient chez le sujet parlant l'accompagnement de leur perception par un geste dynamique vocal. Comme une grande partie est codifiée, intégrée au lexique, le dire d'autrui semble pouvoir être évoqué. Ce serait donc une cinquième catégorie du régime de « quotage », « ce que les gens disent quand ils rendent compte de leur compréhension d'un processus » (pas une sorte de citation de bruits non humains) ; ce que les autres disent, non de la chose, mais de l'effet qu'elle produit, pour pasticher Mallarmé.

11. L'intangibilité du nom propre a plusieurs aspects. Je parle ici des signes de langue, et pas de ce qui est aussi fort intéressant, une anthropologie ou une sociologie du nom propre (voir par exemple les travaux de Nicole Lapierre sur le thème du changement de nom).



## 2.4 ÉCHOS

Pour conclure, je voudrais mentionner un cas ou une série de cas qui pose problème quant à son appartenance au régime du quotage ou à celui de la métaphorie. Il s'agit de l'*écho*.

L'écho se rencontre dans un cas qui se rapproche du discours rapporté, dans un domaine littérairement sophistiqué, l'ainsi nommé « discours (ou style) indirect libre ». S. Adamson (1994) a proposé de le rattacher plutôt à l'écho qu'au « discours/style indirect » ordinaire. Il implique en effet fusion du discours rapportant et du discours rapporté. L'auteur ne parle ni ne pense « à la place » de son personnage (citation indirecte), il ne rapporte pas non plus directement ses paroles ou ses pensées, mais il en épouse (ou absorbe) tellement le point de vue qu'il n'a même plus besoin de signaler qu'il le cite. On a toujours associé le DIL/SIL au « locuteur omniscient » ; de fait, l'auteur dans ce cas se pose comme ayant, dans son monde à lui « omniscient », phagocyté tout le monde vécu de son personnage, monde qui résonne désormais en lui, l'auteur, en se mêlant à ses propres pulsations intérieures. On voit cela dans l'extrait célèbre de La Fontaine ; *Un chat faisait-il quelque bruit, / Le chat prenait l'argent*. Il n'y a ici qu'un seul monde ; l'avare entend un bruit, il se dit que c'est un voleur qui prend son argent, mais cela n'est pas traité dans le DIL/SIL comme un dire d'autrui, ni direct, ni indirect ; preuve en est que l'identification de l'auteur du bruit (un chat) est absolument impossible pour l'avare, c'est le fabuliste seul qui peut la réaliser.

Peut-être est-il judicieux de parler d'écho indirect, dans la mesure où l'auteur n'entend d'écho (partiel) de la pensée d'autrui qu'intégré à son monde à lui <sup>12</sup>.

Il y a d'autres sortes d'échos, plus simples, bien sûr. Dans *Atmosphère, atmosphère, est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère*, les deux premières occurrences du mot contesté sont des échos. Voir encore des phrases françaises comme *C'est fait, c'est fait, Elle veut pas, elle veut pas*, où le premier terme est un écho de ce qu'on est censé avoir dit soi-même (éventuellement en citant autrui !), le second une assertion (emphatique) qu'on propose de partager. Ou encore, avec chute dans l'infra-grave de l'élément souligné, qui est un écho avant rectification : *Il faut faire une déclaration à la mairie À LA MAIRIE à la préfecture je veux dire !*

Les échos ne donnent pas lieu à des catégories de langue spéciales. Ils ne rapportent pas en tant que tel du dire d'autrui. Ils s'intègrent à

12. On a peut-être un phénomène d'écho indirect analogue, en langue non littéraire, dans l'emploi connu des imperfectologues *Il avait fait un gros dodo, hein, le bébé ?*

l'univers assumé (même critiquement, impérialistement, etc.) d'*ego*. On ne saurait donc dire qu'ils relèvent du régime d'utilisation de la langue que j'ai présenté ici, même s'ils neutralisent peut-être les oppositions de régime.

Voici donc ce qui me paraît la méthode la plus sûre pour repérer dans les langues quelque chose qui représente spécifiquement autrui, si l'on se fixe la tâche d'en rechercher une caractérisation linguistique. Ce n'est pas du dehors, à partir d'une sorte d'anthropologie, ni d'une pragmatique générale, que la figure de l'Autre se définit pour un système langagier qui la prendrait ensuite pour cible de ses repérages. Il faut, et il est possible de partir des faits des langues, évidemment variables, mais dans lesquels la manifestation d'une spécificité du renvoi au dire d'autrui dans la langue même est tendanciellement universelle. Dans *Critique de la raison linguistique* (Forest 2003), j'ai exploité ce fait pour établir une analogie, dans mon projet « kantien » de comparer langue et construction de concepts, entre l'opposition des deux régimes de la langue et l'opposition entre synthétique et analytique. Mais ces développements ne sont nullement nécessaires, comme ne le sont pas non plus d'éventuels développements psychologiques ou cognitivistes. Je ne propose aucune théorie de l'apprentissage de la langue, par exemple, bien que l'idée des deux régimes ne soit pas le pire candidat à sa modélisation psycho-sociale. Somme toute on ne serait pas si mal inspiré d'appliquer aux langues la formule de saint Augustin (*Confessions*, I) : *Non mihi ego dedi haec* – Je ne me suis point donné cela à moi-même.

L'ÉMERGENCE PERSONNELLE DE L'AUTRE :  
 ENTRE FAITS DE LANGUE  
 ET DONNÉES INTERACTIONNELLES <sup>1</sup>

par Laurent FAURÉ

CNRS - ITIC Université Montpellier 3, *Praxiling* UMR 5267

Les linguistiques énonciatives ont assumé le développement des réflexions contemporaines sur la personne et la subjectivité principalement à partir des postulations de Benveniste ([1946] 1966 et [1956] 1966) dans lesquelles l'appareil formel de l'énonciation vaut pour l'*origo* et l'interlocution <sup>2</sup>. Or, en dépit d'une injonction programmatique fondatrice (Benveniste [1958] 1966 : 266), elles ont tardé à prendre en compte l'intersubjectivité dans la langue. Toutefois, notamment sous l'influence de l'interactionnisme et des travaux sur les opérations de régulation développés autour d'A. Culioli, les investigations relevant de la coénonciation ont croisé celles de la praxématique et spécialement de Jeanne-Marie Barbéris sur les problématiques de l'actualisation de l'intersubjectivité et de l'espace linguistique partagé, en lien avec le sujet expérientiel – et non seulement avec le sujet parlant <sup>3</sup>. Qu'en est-il, cependant, de la place de cette représentation interpersonnelle dans la langue et dans le discours ? Les opérations énonciatives auxquelles renvoient ces marques ne laissent pas d'interroger, par ailleurs, quant aux fonctionnements cognitifs

1. Je tiens à remercier C. Détrie et B. Verine pour leur bienveillante patience et la relecture avisée dont a bénéficié une version précédente de ce travail. Les errements qui y demeurent sont de mon fait.

2. V. notamment Fuchs 1980, Kerbrat-Orecchioni 1980 : 40-44 et 63-66, Normand 1985 : 14 et suiv., Perret 2002.

3. Rappelons simplement que Benveniste oppose la « personne » (subjective / non subjective) envisagée comme être humain parlant au « sujet », conçu dans son acception logico-grammaticale. Pour une discussion approfondie, v. Ono 2007 : 146 *et suiv.*

dont elles informent : en particulier, sur les formats par lesquels le sujet s'oriente, par rapport à ce qui lui est autre et qui l'étayent, du coup, dans sa propre constitution.

Cette dimension s'incarne non dans des schémas ou des paramètres (ceux de la situation de communication) figés mais bien dans des procédures et ajustements en cours d'action et dans le cadre du développement interactionnel. Or cette intersubjectivité, saisie dynamiquement, constitue bien souvent pour les linguistes comme pour les interactionnistes un cadre ou un support, voire un point de passage, et non pas le moteur premier ou l'*energeia* d'un processus de coconstruction. Il se pourrait pourtant que la langue garde certaines des traces de la dynamique des premiers apprentissages par lesquels le réglage interpersonnel s'établit et qui pourraient bien contredire un certain nombre d'assertions traditionnelles en ce domaine. Qu'on le veuille ou non, d'ailleurs, l'image de l'altérité dans le langage a effectivement été relue à partir de celle de la subjectivité et du critère de toute réalité énoncive.

Ma démarche consiste à reconsidérer les implications de la théorie de la personne, et des marques formelles qui lui sont associées, dans les termes de la tradition philosophique et anthropologique, reprise en psychologie. Ces catégories linguistiques sont bâties sur une double opposition : figures internes à l'interlocution (subjectivité / non-subjectivité) // figures hors interlocution. Je propose donc une relecture des conséquences de la dialectique du *même* et de l'*autre* sur la représentation des formes interlocutives dans la langue et dans l'interaction. Si le tout s'ordonne autour d'un critère de réalité à partir duquel peut s'établir le jeu des positions subjectives, le fait de poser l'intersubjectivité comme moteur premier implique de la saisir comme le support processuel des opérations mentales permettant les repérages énonciatifs, les assignations actantielles et les procédures interactionnelles.

Un rapide survol théorique permettra d'envisager les apports énonciativistes et praxématiques (1<sup>re</sup> section), puis quelques-unes des réflexions relatives à l'intersubjectivité en psychologie (2<sup>e</sup> section) qui tisseront le socle commun à l'hypothèse d'une *allogenèse* en langue : parcours croisé et relativement autonome du dégagement de l'image de l'*autre*, à travers les jalons qu'en fournissent un certain nombre d'unités linguistiques (3<sup>e</sup> section). Sa mise à l'épreuve en discours sur certains faits d'expression de la personne sera l'occasion d'un balayage analytique de quelques-unes de ses manifestations interactionnelles (4<sup>e</sup> section).

Le présent travail se veut exploratoire sur les fonds d'hypothèses antérieures d'origines diverses, qui empruntent à la praxématique comme aux acquis des linguistiques énonciativo-interactionnelles. Il vise à dialoguer aussi avec les travaux récents sur les formes de deuxième personne (Aménos *et al.* 2004 ; Pires 2004 ; Peeters & Ramière 2009) qui balaisent méthodiquement les usages et les variations interculturelles. Les données de cette exploration ont formé un large recueil que je restreindrai ici à un corpus oral d'interactions de service à La Poste et d'entretiens avec certains agents entre les procédures professionnelles. Un tel choix n'a pas pour seule raison le souci de cohérence : J.-M. Barbéris connaît bien ce corpus et, quelque quinze ans après le début de sa collecte sous sa direction, il m'est une indéniable stimulation d'y revenir, tel un retour à une source commune.

### 1. L'ÉMERGENCE... D'UNE CERTAINE PRISE EN COMPTE DE L'INTERSUBJECTIVITÉ

Le thème du présent recueil trouve ses racines tardives en linguistique, au cœur des approches énonciativistes. Philosophes, psychologues, ethnologues et anthropologues avaient cependant débattu bien avant le « retour du sujet » en sciences du langage et la place assignée aux embrayeurs en langue, de la dialectique du *même* et de l'*autre*. On retiendra par exemple la catégorisation universalisante de la *personne* et du *moi* selon la contribution ethnographique de M. Mauss (1938) ou la place qu'un G.-H. Mead accorde à la mise en scène par l'acteur (le *je*) du sujet (le *moi*) projetant des rôles sociaux (*soi*) en autant de figures dramaturgiques de l'altérité sur la scène sociale<sup>4</sup>. Une conception somme toute assez classique du « masque » personnel, dont hériteront l'école de Chicago et, non sans ressort critique, un interactionniste comme Goffman.

On le sait toutefois : c'est avec les travaux de Jakobson et de Benveniste que la subjectivité s'est trouvée injectée au cœur du linguistique. D'autres auteurs, tels Guillaume ou Tesnière, participent cependant de l'étayage conceptuel par lequel le métalangage (la *praxis de linguistique*) a ordonné les termes du débat théorique contemporain dans le domaine.

4. « Par l'assomption selon laquelle la personne ne puisse apparaître dans la conscience comme un *je* sans qu'il constitue toujours un objet, c'est-à-dire un *Moi*, je souhaite suggérer une réponse à la question : *qu'implique le fait que la personne soit un objet ?* La première réponse pourrait être qu'un objet implique un sujet. Autrement dit, qu'un *moi* est inconcevable sans un *je* » (Mead [1913] 1981 : 142) (je traduis). Ajoutons que pour Mead, l'esprit (*Mind*) s'intériorise peu à peu à la personne (le *Self*) puis au *je* (*I*) grâce au processus qui consiste précisément à prendre le rôle de l'autre.

### 1.1 PERSONNE ET ÉNONCIATION : UNE INTERSUBJECTIVITÉ QUI TOURNE AUTOUR DE SOI

Dans sa première approche restreinte aux désinences personnelles des verbes, Benveniste ([1946] 1966) distingue le *sujet* en tant que support logique de la *personne* comme être humain. Celle-ci se décompose en fait en deux instances : l'une subjective (*je*) et l'autre non subjective (*tu*). Or l'absence d'explicitation du rapport entre personne grammaticale et être humain (auquel elle fait référence) pose évidemment problème. Aussi, ce dernier est-il reconsidéré par l'auteur à travers la notion de *corrélation de subjectivité* ([1946] 1966 : 232). Pourtant, on peut voir comme une rétractation le développement ultérieur de la pensée de Benveniste, qui ne fait plus référence à la notion d'intersubjectivité inter-humaine mais à sa figuration discursive (les locutions *je* et *tu* sont des « réalité[s] de discours »).

On sait par ailleurs que la psychomécanique (chez Moignet ou Joly en particulier) voit du délocutif sous toute expression personnelle : *je* parle de « moi » et parle de « toi », au même titre que *je* parle de « lui ». La personne reste donc une figure de l'interlocution – mais non seulement – à qui l'on parle d'elle. Cela mène Joly (1994 : 48-51) à proposer une distinction bien connue entre fonctions *prédicative* et *référentielle*, la première étant à ses yeux sous-estimée par Benveniste au profit de la seconde. Mais en écartant la dimension inter-humaine et praxéologique, le guillaumisme perd de vue un aspect essentiel du soubassement personnel du sujet parlant et de son autre. Au reste, prédicatif ou référentiel, le support énoncif de la personne ne saurait être strictement individuel mais nécessairement tourné vers le partage intersubjectif de la référence ou du propos...

En tout état de cause, subjectivité et personne sont étroitement mêlées dans les analyses susdites, ce qui brouille à coup sûr les données du problème. D'un côté, Benveniste en faisant reposer référentiellement la personne sur l'interlocution inaugure l'intérêt massif pour la subjectivité dans le langage ; de l'autre, en basant le système pronominal sur la dimension prédicative d'une valeur délocutive omniprésente, Guillaume permet un lien entre la prévalence prédicative et le dégagement subjectif / non subjectif en psychologie du développement et de l'acquisitionnisme (opposition interne, toujours sous-jacente *je-il*). Pour simplifier, on pourrait dire que les deux modèles ne sont pas seulement inverses dans leur orientation (*il* → *je* vs *je* → *il*) mais sont vectorisés selon deux plans distincts : *référentiel* ou *prédicatif*. Cette observation nous sera d'une certaine utilité par la suite.

Comme souvent, le souci pédagogique de Tesnière permet de clarifier quelque peu. Dans une démarche énonciative avant la lettre, il fait reposer les formes linguistiques de la représentation de l'*être* dans l'énoncé (un « ontif »<sup>5</sup>) sur des catégories opératives plus génériques et de nature à recouvrir les réalités de langues très diverses. Bien qu'il soit plus robuste (et adopte une position d'amont), ce système d'opposition recouvre la double corrélation benvenistienne de *personnalité* (expressions de la personne verbale opposées à celles de la non-personne) et de *subjectivité* (*je vs tu*). On peut aussi le voir en étapes logiques successives et impliquées (il faut de l'*autoontif* pour exprimer sa négation : l'*antiontif*, et de l'*anontif* sans quoi ne sauraient émerger, en pertinence différentielle, les formes ontives) : cette lecture, un peu forcée, sans doute, mène naturellement à un jeu de positions interceptrices, si on la rapporte aux opérations d'actualisation. Je retiendrai les formules tesniériennes pour la commodité du présent exposé.

## 1.2 L'APPORT DE LA PRAXÉMATIQUE AUX THÉORIES ÉNONCIATIVISTES DE LA PERSONNE

Cette compréhension de la personne en termes d'inscription langagière de l'*être* dans l'acte de parole est essentielle pour appréhender à la fois ce qui relève de la référence linguistique du *je* et ce qui s'en départit comme étant hors de la sphère communicationnelle (laquelle comporte le lieu de présence subjective assumée et celui de la réception, accueillant une présence moindre, relative et potentielle, envisagée sous le *tu*).

La praxématique a opté pour l'opposition benvenistienne personne / non-personne, se distinguant en cela d'une tradition guillaumienne dont elle revendique pourtant massivement les fondements opératifs. Elle conserve toutefois à cette dernière une pertinence relative au dégagement du délocuté tout en s'inspirant en ce domaine des acquis de la psychanalyse confortant l'opposition personne / non-personne et a saisi par ailleurs d'abord cette différenciation personnelle en termes de *refente* de la personne (*je/tu*).

Le schéma ci-dessous conserve synthétiquement l'option psychanalytique du refoulé, le *ça* dans lequel on peut lire aussi une fonction prédicative chère aux guillaumiens. Le *soi-même* résulte de cette tension dialectique entre expression des propriétés définitoire commune (*même*) et différentielle (*autre*). Lafont et Gardès-Madray (1976 : 93) lisent de plus une dissociation de la pulsion com-

5. Dans un souci de systématisation, Tesnière (1959 : 117-119) oppose, sur des racines grecques, l'*anontif* (non-personne) à l'*ontif*, « essence de la personne », décomposable en *autoontif* et *antiontif* (respectivement 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> personne).

municative assumée par le sujet parlant que je souhaiterais relier ici à cette dimension intérieure. D'une part, une première tension tiendrait purement de la pulsion communicative à travers une ouverture inaboutie à l'altérité interne à la personne : « ce sont les aspects allocutoires, phatiques, de la fonction linguistique (le cas vocatif, le mode impératif, qui sont profondément bi-personnels, exprimant la refente de la personne en *je* et *tu*) ». D'autre part, une tension représentationnelle s'établirait alternativement selon l'un ou l'autre des deux pôles de la personne, ou encore sur le mode de la non-personne.

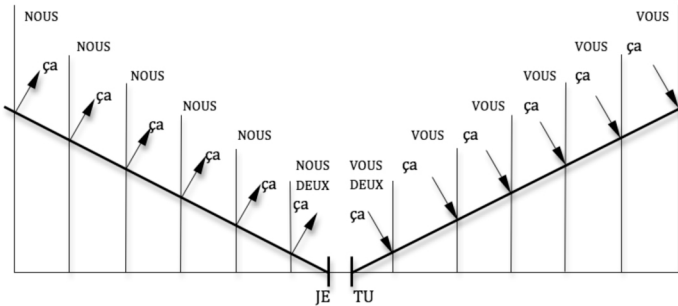


Figure 1 : Dégagement des formes personnelles en *même* / *autre* (d'après Lafont & Gardès-Madray 1976 : 95)

Les travaux de Barbéris ont montré sur ces bases que l'actualisation subjective (celle du critère de réalité du discours) relevait à son tour des couches successives, sédimentées en langue, de construction mentale de l'image du sujet linguistique : proprement, des « états du sujet », en *idem* (*même*) et en *ipse* (*soi-même*), dont les cas s'étalonnent progressivement, à la manière de la représentation mentale du réel spatial et temporel en psychomécanique du langage. C'est ainsi que les deux phénomènes ont été respectivement retravaillés par Barbéris en interception de la pensée en *même* analogique (cas de l'intersubjectivité co-orientée) et en point d'arrivée de la saisie en *soi-même* (dissociation antagonique). Le schéma suivant reproduit les trois positions progressives d'inscription de la subjectivité au système d'actualisation<sup>6</sup> assorties de morphèmes grammaticaux correspondant à ces points de saisie en langue.

6. Pour la praxématique, la notion d'actualisation renvoie aux procédures mentales permettant de passer des potentialités de la langue au discours par la médiation d'une temporalité matérielle et opérative. Des indices grammaticaux viennent systématiquement marquer le rapport des énoncés ainsi actualisés au réel, par l'étalonnage des degrés de réalité visés par le message (v. notamment Barbéris, Bres & Siblot 1998).



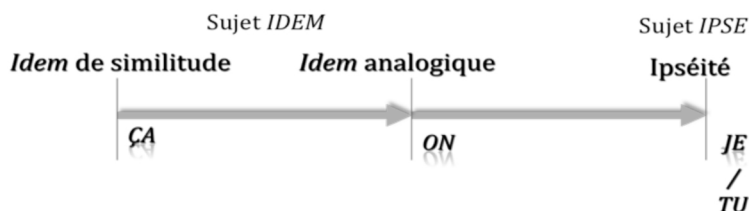


Figure 2 : Schéma de l'égogenèse d'après Barbéris (1993 ; 1998a ; 1998b : 218).

La conception de l'« égogenèse »<sup>7</sup> repose fondamentalement sur la topogenèse. Loin d'être égocentrée, elle est donc articulée autour d'une représentation symbolique de l'espace vécu par les instances de l'interaction. Mais le déplacement proposé par Barbéris pose le sujet expérientiel et non seulement linguistique, tandis que seules les marques personnelles et déictiques sont saisies dans le cadre d'une approche énonciativiste, car de *l'homme dans* la langue, ou de sa subjectivité, on ne savait guère plus dans les paradigmes déclinés précédemment et qui, pourtant, en alléguaient l'existence.

Le stade du *même de similitude* est relié à des schèmes praxiques et l'expression d'une immersion perceptuelle. Cette étape expérientielle est fondamentalement associable à celle du nouveau-né et aux usages liminaires de son fonctionnement imitatif. L'empathie linguistique peut lui être également aisément rapportée. On peut en fait voir ce stade comme celui de la saisie d'un processus de dégagement d'un sujet procédural en *même* mais au fond on peut tout autant le concevoir comme celui d'une modélisation d'une intersubjectivité globale dont les tensions sont aussi bien tournées vers l'imitation de fonctionnements praxiques interactionnels que vers un premier stade de dégagement subjectif.

Le stade du *même analogique* s'assigne à des manifestations implicites du dialogisme et de coorientation ; il relève de l'intersubjectivité précisément en ce qu'elle y atteint un seuil d'émergence.

Quant à la troisième étape, si elle manifeste l'accession du sujet à sa plénitude réalisée, elle n'en demeure pas moins – par le jeu même de la dissociation en tant qu'« autre de l'autre » (Barbéris 1998b : 215) – le stade de la possibilité de l'alternance des tours de parole, donc d'une forme recyclée et assumée de l'intersubjectivité antagonique dont les manifestations sont certes sous le contrôle de l'*ego*.

7. Ce mot de J. Bres et de C. Détrie n'a, à ma connaissance, jamais été assumé à l'écrit par Barbéris. Sans doute est-ce parce que le modèle n'est justement pas égocentré mais d'abord lococentré, ce qui n'étonne guère chez une spécialiste de l'espace en discours.

## 2. FONDEMENTS PSYCHOLOGIQUES DE L'INTERSUBJECTIVITÉ

À l'heure où un certain nombre de certitudes développementales sont battues en brèche par la clinique et par des neurosciences qui invitent les acquis de l'interactionnisme, la linguistique peut-elle passer sous silence la relation essentielle unissant sa pensée de l'intersubjectivité à la saisie des formes qui en actualise les marques en langue ? Là réside en effet un impensé notable qui occulte sous une évidence traditionnelle (le binarisme personnel) le dynamisme du support psychique par lequel la construction de la relation interpersonnelle s'établit.

### 2.1 GENÈSES ET CLÔTURES DU SUJET

Il a été naguère agréé – non sans résistance ! – de pouvoir prendre appui essentiellement sur la version freudienne de la constitution subjective pour en appréhender la représentation sémiologique et linguistique. Les étapes développementales en sont bien connues et classiquement décrites :

- le stade du miroir (6-18 mois) que Lafont a relu en topothèse primitive ;
- le stade de la bobine – dit aussi du *fort-da* – (vers 18 mois) qui est celui de la symbolisation de la présence / absence maternelle et du dégagement d'un moi référentiel ;
- le stade du dégagement d'une subjectivité active (émergeant à la fois du *ça* et de la dyade interlocutive).

Les travaux de Barbéris ont considérablement relu cette assignation de la subjectivité linguistique à une conception somme toute éta-piste. Au fil de la réflexion, le renfort de Piaget est venu s'ajouter à la « psychogenèse » guillaumienne, la topogenèse lafontienne, la dialectique du *même* et de l'*autre* post-freudienne (trouvée notamment chez J. Lacan ou R. Zazzo). Par la suite d'autres auteurs, dans le domaine de l'anthropologie (Papoušek, Jürgens & Papoušek), de l'interactionnisme (Goffman, Goodwin...), des neurosciences (Varela), viendront encore nourrir une modélisation stabilisée sous les auspices de la notion d'égogenèse.

Au milieu des années 1980, quand Barbéris élaborait les bases de ce qui devait devenir le modèle de l'égogenèse, le combat théorique se menait en sciences humaines et sociales sur le thème du « retour du sujet » (v. Normand 1985) et de la restitution d'une dimension anthropologique à la linguistique, face à un certain nombre de réductionnismes (et notamment des apories structuralistes en ce domaine). L'une des difficultés à surmonter consistait à ne pas restreindre à une vision monolithique une subjectivité qui se donnât à la fois comme

transparente et subie. Cela peut expliquer en partie l'accent mis alors sur une objectivation des processus interpersonnels à partir d'une représentation praxéologique du sujet social dont l'orientation fondamentale reste *ournée vers* l'autre. Force est de le reconnaître : c'était assez d'avoir à poser les jalons de la coconstruction énonciative qu'on n'eût pas, de surcroît, à modéliser l'élaboration de l'image mentale du soi selon un point de vue autre.

Depuis quelques années, à la suite de travaux spécialisés en particulier sur les troubles envahissants du développement (TED) et l'autisme, un nouveau regard a pu être porté sur la relation interpersonnelle chez l'enfant et le nouveau-né. Étant donné la portée qu'ils ont pour mon propos, il convient d'intégrer ces conceptions à celle de la subjectivité linguistique.

## 2.2 THÉORIE DE L'ESPRIT ET NATIVISME DE L'ÉTAT INITIAL

Un premier aspect concerne le renouvellement des conceptions traditionnelles, en particulier issues de la psychanalyse freudienne<sup>8</sup>, à propos du statut d'isolat social du nouveau-né qui assurerait, au cours de son développement, les relations progressives à l'environnement et à autrui parallèlement et conjointement à l'éploiement de ses états mentaux internes en termes pulsionnels, affectifs et volitifs<sup>9</sup>. Les nouvelles postulations dites *nativistes* vont plutôt dans le sens d'une intersubjectivité innée grâce à un mode de fonctionnement analogique (théorie dite du *like me*) dont la ressource fondamentale va trouver à se déployer en relation avec le milieu et une aptitude à l'imitation. Une même ressource permettrait la construction des liens sociaux, à travers notamment l'empathie psychologique et ce qu'il est convenu d'appeler « la théorie de l'esprit », c'est-à-dire le jeu d'hypothèses de constructions cognitives (idées, croyances, convictions, intentions...) qu'un sujet peut prêter à un tiers<sup>10</sup>. Sans ignorer la thèse radicale, notamment soutenue par Fodor, qui pose que le nouveau-né dispo-

8. Une simple note de Freud ([1911] 1998 : 14-15) fonde une importante théorisation d'arrière-plan qui restera circulante jusque récemment : celle d'un stade infantile autistique, dont les manifestations d'*éconduction* sont recyclées ultérieurement chez l'enfant. La négligence de la réalité du monde extérieur est conçue comme une ressource psychique du nourrisson.

9. Metzloff relève que le même postulat fédère également des courants aussi distincts que le comportementalisme de Skinner ou la psychologie génétique de Piaget.

10. C'est le déficit à mettre en activité cette compétence mentale qui marque, selon nombre d'auteurs en neurosciences une grande partie des personnes atteintes par un syndrome relevant du spectre autistique et des TED. Même en cas de carence empathique, le sujet produit des inférences et des suppositions sur l'activité et les pensées d'autrui : que celles-ci soient démenties par les faits ou même par les connaissances de sens commun tient à la gestion particulière (non « neurotypique ») de l'intersubjectivité, pas aux aptitudes procédurales à l'inférentialité (v. Motton 2006 : 127-146).

serait des mêmes capacités de « psychologie de sens commun » que celles de l'adulte, je m'appuierai ici sur le courant dit *nativiste de l'état initial*, représenté par Meltzoff (2002 notamment), pour qui l'équipement inné constitue une ressource associée à des procédures de découvertes.

Ces chercheurs se basent sur des observations croisées en clinique et en neuro-imagerie médicale selon lesquelles les actions humaines sont significatives pour le bébé qui peut s'y référer comme à des manifestations par lesquelles il s'éprouve au monde<sup>11</sup>. L'interface est ici celle des accomplissements praxiques que leur reproduction par leur propre activation corporelle conduit les bébés à intégrer et à rendre interprétables. Quelque vingt années de travaux et de recherches empiriques en particulier sur l'imitation faciale précoce ont permis de démontrer ce point. Le paradigme insiste sur l'*action humaine* comme critère de distribution de l'expérience à travers les rapports entre soi et autre, et sur le fait que les gestes concernés ne sont pas discriminés par rapport à leur statut de mouvement mais bien de *gestes interactionnels*. Cette richesse, relativement insoupçonnée jusqu'alors, des capacités cognitives du nouveau-né, ne laisse pas d'infléchir notablement les postulations plus traditionnelles dans le domaine de la théorie du sujet. Elles s'en distinguent par rapport à l'élaboration tardive « dans les théories développementales classiques [de] l'équivalence entre moi et l'autre ».

On voit ce que peut apporter ce déplacement à la modélisation praxématique de la subjectivité. D'une part, l'émergence intersubjective pourrait être relue comme ressource fondamentale, susceptible de rendre compte des processus de différenciation introjetés (le fameux *das Es*). D'autre part, l'alternance des catégorisations disponibles aux deux extrémités de l'activité psychique du développement de l'image de soi vis-à-vis de l'altérité [humain / non humain] et [subjectif / non subjectif] invite à penser le dédoublement de l'axe de dégageant *même / autre*. Sa réflexivité confirme le seuil de la co-orientation analogique au point de croisement des deux parcours mentaux impliqués.

### 2.3 DÉVELOPPEMENT ET INVERSION PRONOMINALE

Ces considérations me semblent pouvoir être reversées au système pronominal. Diverses investigations, en particulier dans le champ de

11. Trois étapes sont retenues par Metzloff (2002 : 35-36) : *l'équipement inné pour lequel* les données néonatales indiquent qu'observation et exécution s'équivalent ; *l'expérience de soi*, où le bébé établit au quotidien le rapport entre états mentaux et expression corporelle ; *l'inférence à propos des autres*, par laquelle le bébé fait l'hypothèse d'une corrélation entre comportement et expérience chez soi projetée chez les autres, par équivalence, soit le fondement interprétatif prélangagier du comportement d'autrui et de l'intersubjectivité.

l'acquisitionnisme m'y invitent d'autant plus que leurs résultats ne sont pas supportés par la présente hypothèse et ne sauraient être considérés comme *ad hoc*. Ainsi, Morgenstern et Brigaudiot (2003) observent-elles, au cours de la phase dite de « transition » – entre 18 et 36 mois –, l'acquisition des marques personnelles chez l'enfant en tant que composante du processus d'individuation par différenciation. Le renversement pronominal – qui utilise un *tu* non adulte (= énonciateur) par opposition à un *tu* adulte (coénonciateur) – survient prioritairement chez les sujets autistes, psychotiques et, dans un certain nombre de cas, aveugles. Mais le phénomène se décèle aussi chez des enfants qui ne connaissent pas de telles atteintes. Il pourrait exprimer selon Chiat (1982), non une lacune langagière mais un simple « changement de perspective mentale », visant à exprimer, par ce moyen, le point de vue prêté à l'autre par l'enfant. L'« erreur » concerne donc le statut de l'énonciateur et non la grammaticalité personnelle. L'explication repose essentiellement sur une propriété assignée au contexte qui convoque des blocs de discours déjà entendu et intériorisé : on est clairement dans un espace fusionnel / dissociatif avec autrui.

Sous cette conception de blocs « dialogiques », recyclés en tant que « scripts » à toutes fins pratiques, paraît résider l'essence de la notion de *ressource* procédurale orientée et située en termes conversationnalistes. Cette idée vient peut-être en renfort de mon postulat du emploi cognitif de l'intersubjectivité où s'originent les phénomènes implicites de dialogisme. Il en constituerait plus exactement la source vive : en tant qu'il s'agit d'une opération cognitive et non d'un état mental, le processus peut supporter un certain nombre d'interceptions actualisées en discours... De fait, l'écho de paroles déjà tenues et appliquées à la situation en cours relève, selon les auteures, d'un processus d'assimilation, non distancié mais « fondamental dans la construction d'une théorie de l'esprit, c'est une première étape. » Un stade supérieur est atteint avec le recours à l'écho métalinguistique, où la plaisanterie devient possible. À l'étape suivante, l'usage métalinguistique des pronoms est banalisé, et reste pérenne chez l'adulte (*Mais quel idiot tu fais ! se dit-on à soi-même*).

### 3. HYPOTHÈSES COMPLÉMENTAIRES

Si, dans leur ensemble, les théories énonciatives ont fini par relire centralement l'intersubjectivité comme manifeste de la coénonciation, elles n'ont guère investi la genèse du *tu*, tout à leur affaire de la construction du sujet, de son statut et du formatage qu'il induit pour le récipiendaire. C'est plutôt aux approches actionnelles, issues essentiellement de la sociologie et de l'anthropologie que l'on doit les ré-

flexions les plus précocement affirmées quant à l'activité du récepteur. Il n'existe pas, en revanche, dans la littérature, d'exposé problématisant la construction de l'image de l'allocuté, et son procès actualisateur aussi explicitement que pour celle de la figure d'énoncé qu'est l'instance subjective, en termes d'*allogenèse*, donc, pour faire pendant à l'*égogenèse*...

Certes, il n'est qu'un seul critère de réalité du discours : *tu* n'existe que parce que *je* le dit, c'est-à-dire, en bonne tautologie, qu'il n'est un possible locuteur que parce que le tenant du tour l'assigne à l'échange ! Mais pour probant qu'il soit dans une conception référentialiste, ce postulat porte en fait sur la propriété de réversibilité non symétrique et ne dit rien du rapport entre le critérium suprême de la représentation linguistique et sa propre refente. Or rien ne prouve, précisément, qu'au seuil de dissociation, le parallélisme ou la symétrie des parcours opératifs soient fondés. Il faut donc poser une procédure au terme de laquelle le *tu* est explicitement construit, dégagé et défini (par opposition aux valeurs génériques et/ou indéfinies qu'il peut revêtir : v. Kwon 2003 et Verine ici même), de même qu'il existe l'hypothèse de l'*ego* plein comme stade ultime de l'élaboration mentale du sujet parlant.

### 3.1 L'HYPOTHÈSE ALLOGÉNÉTIQUE

Je souhaiterais ainsi postuler un mouvement de pensée qui se rapporte au dégagement de l'autre de la personne : si l'intersubjectivité est le moteur du dégagement du *même* et de l'*autre* et la mimésis son énergie, alors, on peut considérer que l'*égogenèse* n'est pas le cœur mais un des axes intellectifs de la saisie, plus ou moins marquée selon les langues (v. par exemple Tamba 1992, Kwon 2003). En fait, si l'*ego* advient comme retranché de l'autre de la personne, et la personne comme retranchée du *ça*, on peut poser la domination de l'autre comme prééminente aux étapes 1 et 2 de la figure 2 (*supra*). Du coup, rien ne force à admettre la subjectivité comme sous le coup de l'*ego* à ces premiers stades, sauf au prix d'une justification téléologique. On peut opposer que le sujet linguistique maîtrise ces diverses ressources dans son usage du système en tant qu'il est un locuteur doté de sa compétence de communication. Mais c'est toujours sous la forme d'une saisie qui intègre les phénomènes sous-jacents, issus de l'ontogenèse et enregistrés en langue.

L'option proposée permet en revanche de construire une hypothèse englobant plus particulièrement le système des formes pronominales en français. Comme annoncé, je m'arrêterai ici sur le cas des anti-ontifs. La saisie de l'image mentale de la représentation de l'*autre* de la personne passe par un axe dont le critère de réalité (l'*ego* plein et

réalisé) demeure évidemment l'instance fédératrice. Mais la prise en compte du dynamisme intersubjectif dans la langue impose de dissocier la représentation de l'émergence du sujet posé comme *moi-même* de celle du sujet posé comme *autre*. Un point de départ *a quo* est donné par la saisie correspondant au pronom *ça* tandis que le *tu* réfère à un point d'arrivée de la saisie *ad quem*. Les mouvements internes ainsi dégagés donnent à supposer des ajustements internes aux formats de saisie et correspondent à l'orientation respective des formes à l'intérieur de la valeur positionnelle dégagée, suggestion déjà avancée pour les interjections vocaliques (Fauré 2000) : on voit qu'elle restituée au système la différentialité autoontif / antiontif. De même, est posé un continuum interne des formes anontives dont la dissociation polaire se fait sur l'axe classique de la deixis en « animé » / « non animé ». Il peut se trouver encore du *ça* dans le *il*<sup>12</sup> et, à l'inverse, le *tu* projette nécessairement du *je*.

Le double caractère sécant et décalé de l'axe de la figure 3 veut figurer le recouvrement partiel des circuits morphogénétiques considérés et, simultanément, leur logique propre. On s'efforce par là d'être conséquent avec le postulat praxéologique des théoriciens du *like me* : la subjectivité se dégage certes au regard de l'environnement externe mais repose sur une réalité expérientielle interne<sup>13</sup>. La dissociation personnelle orientée par l'intersubjectivité passe, en revanche, on l'a vu, par la différenciation fondamentale activité humaine / non humaine. Ce système a pu être représenté (figure 1 *supra*) en étrécissement / expansion autour de l'axe personnel subjectif / non subjectif. Or, pensé en cinétisme, le problème se laisse relire (figure 3) en un mouvement de balancier, de part et d'autre de l'axe égogénétique, dont l'ortho-linéarité horizontale représente le dégagement du critère de réalité. Il est logique qu'il apparaisse de part et d'autre en représentation du condensif / expansif (*je / nous ; tu / vous*), quand il connaît ses projections réflexives.

Pour hypothétique et sans doute vouée à l'éphémère qu'elle soit, cette figuration veut conserver la logique lococentrée globale inspirée par les propositions précédentes de Lafont et de Barbéris. La modélisation spatiale croise de la sorte la logique interlocutive : *tu* n'est pas que l'autre dans l'espace, il l'est aussi dans le temps.

12. Un exemple isolé noté sur le vif dans un commerce, et qui n'a d'autre prétention qu'illustrative : dans la file d'attente devant la caisse, un garçonnet de 3-4 ans demande à son père, à propos d'une fillette aux cheveux courts : « C'est quoi ça ? ». Le père, gêné, reprend son fils : « Pour une personne, on dit " qui " » et l'enfant de repartir : « Ouais mais c'est un garçon ou une fille ? ».

13. Il faut voir dans cette proposition un renversement de la théorie énonciative classique : l'embranchage sur le mode du *je / ici / maintenant* excède certes l'opération de désignation en fondant constitutivement le sujet parlant.

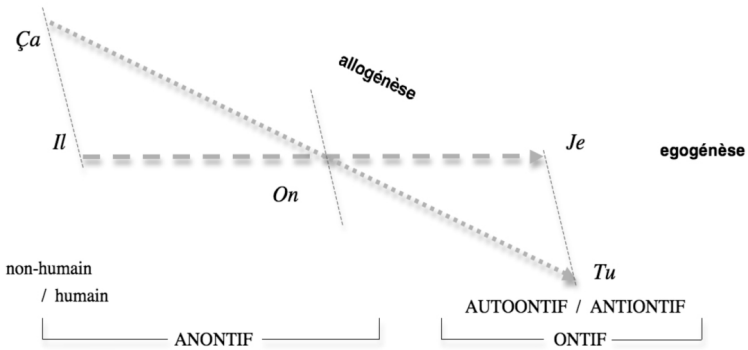


Figure 3 : Dégagement allogénétique des formes pronominales en français

Sa saisie ne saurait donc être tout à fait coïncidente avec celle du *je* puisque son idée regardante procède du projet incertain que marque le futur : si l'*ego* réalisé sert de critère de réalité regardée pour lui-même, il constitue une réalité regardante pour sa projection antiontive. Par définition donc, *je*, qui s'écoute parler, dès qu'il s'ouvre à l'autre, en projette une image mentale dont la saisie varie relativement aux données qui animent le sujet parlant.

3.2 FORMES ANTIONTIVES EN COURS D'ACTION

Le parcours proposé dans le cadre d'une indication d'itinéraire ou dans l'exposé descriptif d'une procédure de service atteste de cette valeur de projet que recouvrent les indices pronominaux de personne non subjective :

[1] A, guichetier expérimenté, évoque un parcours simulé devant l'écran pour répondre à B, en formation, à propos d'une procédure d'ouverture d'un Livret A. Les termes : « particularité » et « compte local » sont des étiquettes d'entrée d'un système d'options considérant la qualité du titulaire du compte. Le « passage » renvoie à une procédure au cours de laquelle des consignes d'insertion de différentes fiches administratives dans le chargeur de l'imprimante apparaissent successivement à l'écran.

Sér1.		
193.A	→	c'est un / tu vois / un enfant c'est un mineur c'est «l» /
		(!) (!) ↑
		particularité «l» sinon si c'est un majeur zéro / ensuite le
		compte local / si i(l)veut pas de compte local / c'est rare hé
		↑
-B		mh
		en principe i(l) veut toujours un compte local voilà/ et là c'est



	→→	pareil tu es un monsieur voilà tu es un copie la date de
-B	→	naissance et tout ça // c'est le premier truc que tu passes d'accord
	→	après on te demande de passer la... / la demande et après la
	→→	fiche 1 ter // et après on te pas... on te demande de passer le
-B	→	livret // et le livret on t'inscrit tout quoi /// en fait...
		mh

La proposition *tu es un monsieur* montre toutefois que les indications ne se limitent pas à la projection d'un parcours mental. On peut y trouver associés des énoncés projetant un état supposé non du sujet tel qu'en lui-même mais tel qu'il peut s'assimiler à un état d'artefact (en l'occurrence item informatique). On peut y trouver associés des énoncés projetant un état supposé non du sujet tel qu'en lui-même mais tel qu'il peut s'assimiler à un état d'artefact (en l'occurrence item informatique). Si dans la démonstration pratique et verbalisée, un avatar de l'allocuté est ainsi mis en scène au présent de l'indicatif, rien n'empêche d'énoncer également le stade ultérieur du procès au futur à partir de coordonnées actuelles, ce qu'illustre une phase suivante de la même séquence (*tu verras*) :

[2]

<i>Sér1.</i>		
201.A	→	ouais de tout(e) façon chaque fois tu eu:h tu: tu te lances
-B		ouais °ouais°
	→	quelque chose tu tu tu verras un carnet
		+ à X <sub>11</sub> ↑ +
-B		°ah ouais° je verrai

Les manifestations observées exhibent une part des modes sous lesquels émerge une image autonome de l'altérité de la personne, au titre de son engagement dans l'avenir. Cette dimension essentielle de la réalité antiontive posée en langue, sur foi de son usage au titre de ressource orientée actionnellement dans l'interlocution, il devient opportun d'envisager quelques-uns des phénomènes qui en sont induits en pratique, dans les interactions.

#### 4. FORMATS ALLOGÉNÉTIQUES EN INTERACTION

Contribuer à étudier les fonctionnements intersubjectifs des marques personnelles *en langue et en discours* revient à observer les orientations disponibles et successives des marques topothétiques saisies dans leur dynamisme et constitutives du cours d'interaction. Comme Goffman (1981) l'a montré, un parleur s'étaie des formats de coconstruction au fil des échanges et du feuilletage de la subjectivité qui



(lequel vaut pour indice de familiarité en termes de contextualisation). Avec la seconde interjection interpellative (*hè*) assortie de l'intonation ascendante (à valeur régulatrice), se clôt le cadre initiatif de cette première partie séquentielle du tour (auto-signallement et adressage). La seconde partie du tour est clairement antiontive, dégageant précisément l'autre de la personne comme interlocuteur (*t'es pas réveillé André*). Le même principe serait à l'œuvre dans l'expression d'une focalisation sur l'autre par la fonction d'appel suite à un constat ou une marque supposée d'inattention. Dans tous les cas, l'apostrophe constitue une ressource interactionnelle (Fauré 2009), comme sommation non seulement destinée à ouvrir l'échange ou à provoquer une réponse mais aussi à recadrer le foyer d'attention perdu ou en voie de dissolution.

[4] Le guichetier vérifie les justificatifs de perte de papiers d'identité que lui fournit la cliente.

Sér1.	
287.A	→ [ c'est bien vous ça alors / c'est bien vous ] ↑ ↑ prend connaissance de l'ensemble des documents que lui présente A

Ici, le processus de vérification de l'identité repose sur un usage local de la forme accentuée du pronom en position d'attribut. L'exemple montre qu'on dissocie le référent d'avec la personne adressée au plan de l'énoncé mais que l'antiontif *vous* projette d'abord un sujet délocuté, puis prédique un rapport à la personne humaine. Un plan métaénonciatif peut d'ailleurs être souligné : la valeur dialogique du *bien* renvoie à de la représentation de discours autre (il a été affirmé qu'il s'agissait de *vous*, il faut maintenant le confirmer). L'acte projeté de demande de confirmation transforme l'autre prédiqué en autre personnel d'attestation.

[5] L'enquêteur, ancien postier, propose une représentation de la clientèle au guichetier en exercice.

Sér1.	
481.C	j'ai l'impression qu'i(l)s se rendent plus trop compte ou plutôt qu'y a un décalage avec ce que peut représenter le service public / c'est plutôt « à mon service de suite » enfin je sais pas
→	toi moi c'est ce que je ressentais

Le *toi* représente ici un point de vue en miroir, exprimant un antiontif marqué mais introduit sous une forme incertaine, celle d'une hypothèse projetée sur la figure énoncive de l'interlocuteur. L'extrait suivant marque en revanche un usage différent de la même forme disjointe :

[6] B, agent novice en formation au guichet demande une explicitation de code informatique à son collègue-tuteur.

Sér1.		
25.B	→	eh bé par exemple pourquoi quatre vingt treize vé vé toi tu le
		se tourne en partie vers C et hoche légèrement la tête en direction de A
		sais mais moi je le sais pas
		tournée vers C

Un phénomène inverse du cas précédent se produit ici puisque on commence par convoquer un format évidentiel, l'interjection usuelle en francitan *vé*, avant le dégagement de l'antitensif pronominal. Comme y insistent Morel et Danon-Boileau (1998 : 69), ce cas de *soulignement contrastif* en français portant sur l'autre pôle de la coénonciation, sur la base morphosyntaxique du support pronominal disjoint implique une double opération : « l'énonciateur attribue à l'élément E1 la propriété p1 et à l'élément e2 la propriété p2, et en même temps, il 'souligne' que p1 n'est pas la propriété de E2 et que p2 n'est pas la propriété de E1 ». Cela suppose par conséquent un certain nombre de cas implicitement dialogiques, dans la mesure où E1-p1 sous-entendent E2-p2. Or, au contraire, notre exemple exhibe une explicitation marquée. Il convient donc de détailler l'opposition des deux énoncés successifs : *toi tu le sais* et *mais moi je le sais pas*.

Le parallélisme marque une évolution entre les deux assumptions personnelles (en *soi-même*) : *je* commence par dégager la figure d'énoncé *tu* à laquelle une représentation est prêtée avant de se dégager à son tour en ipsité<sup>16</sup>. Le dégagement interpersonnel n'est du reste pas similaire à son ressort interactionnel, dans la mesure où l'adressage visuel se fait en direction du tiers enquêteur. Tout se passe comme si l'évidence était assignée d'abord à l'autre de la personne (à qui est prêtée une théorie de l'esprit) avant de marquer l'état personnel. Clairement, *je* est ici bien posé en discours comme « l'autre de l'autre », avant d'être *soi-même*. En manifestant la progression de cette construction formelle dans deux propositions consécutives, la séquence rend compte d'un mouvement de pensée dont la capitalisation syntaxique (mémoire d'actualisation du *dit*) peut certes se distinguer *a priori* de la précession cognitive. Les relateurs et les connecteurs (*mais*) soulignent toutefois l'homothétie des deux niveaux.

Cette occurrence illustre également la différence de degré de portée instructionnelle de la dimension illocutoire de l'acte de langage supporté par la valeur jussive de *vé vé*. D'une part, en tant qu'impé-

16. La séquence formes disjointes (*toi, moi*) / conjointes (*tu, je*) des pronoms correspond à l'appariement d'un support pour la progression informationnelle et son ouverture thématique comme le suggère Cappeau (2004 : 87-88).

ratif de deuxième personne occitan, vé produit le sens d'<instruction donnée à l'allocutaire de regarder, au sens visuel, un objet explicitement désigné (COD) ou contextuellement montré>. Ce réglage repose sur le sémantisme lexical du verbe, et dans un emploi antagonique en *soi-même*. D'autre part, en tant qu'interjection francitane, vé peut ne plus manifester que l'instruction : <construction d'un foyer d'attention sur un objet du discours ou un événement discursif>. Il conserve alors le sémantisme procédural attaché à sa valeur illocutoire mais selon une orientation non antagonique, au profit d'une fonction régulatrice, de coconstruction de la représentation.

L'occitan ne fait rien à l'affaire : on y recourt comme à une forme disponible en français méridional, tel *té* en [7], quand *tiens* est usuel en français septentrional.

[7] Un client, après s'être ravisé, revient auprès du guichetier qui lui a précédemment proposé un feuillet pour noter le montant de taux de change qu'il vient de lui indiquer.

<i>Ces l.</i>		
488.	→	tè vous pouvez me donner un papier / hè
X <sub>15</sub>		à E, suite à sa proposition                   ↑           ↑

L'exemple illustre le fait que la conservation du sémantisme procédural en dimension non antagonique et de partage intersubjectif se distingue clairement de la forme de politesse *vous*, elle-même résultant clairement d'un seuil d'interception en *soi-même*.

Les marques d'adresse déclinées peuvent ainsi être relues selon la perspective allogénétique comme autant de catégorisations dynamiques d'un *être-autre* dont l'orientation subjective ne dépend pas des seules marques personnelles : l'interception des indices linguistiques est relative à l'engagement praxique qui est prêté au sujet d'énoncé dans un contexte figuré, lui-même accueilli dans le mouvement interactionnel en cours. Le point suivant permettra de se faire une idée de l'intrication de ce continuum et de l'échelle des saisies actualisatrices.

#### 4.2 CO-OCCURRENCE DES MARQUES ET DES DEGRÉS D'ALLOCUTION

Dans leur diversité, les emplois antiontifs disponibles et les tensions significantes auxquelles ils correspondent se distribuent au cœur des tours de parole et des énoncés. On peut y voir un dynamisme discursif qui doit moins à une plasticité des formes qu'à une progression de l'image de l'autre au fil du discours.

L'exemple suivant pourrait être ambigu à l'écrit. Son statut ne présente pas de difficulté interprétative réelle à l'oral, eu égard à la contextualisation dont la reformulation participe :

[8]

Sér1.		
305.A	→	vous pouvez pas // hé non parce que:: quand c'... quand vous
	→	êtes quand on est interd... eu:h vous pouvez pas retirer plus de
		cinq mille

La réparation (*hé non parce que:: quand c'...*) survient précisément en correction d'une visée qui aurait pu être reçue comme individualisante (si interprétée en *soi-même*) et qui est reprise en généralité par le format plus clairement en *même* du pronom *on*. Le retour à la forme antagonique assure la déduction logique dont la reconstruction paraphrastique pourrait être : (a) vous ne pouvez obtenir la somme demandée (b) car on ne peut retirer plus de cinq mille francs en cas d'interdit bancaire, (c) or telle est votre situation. Soit les ressources logiques : (a) réponse négative, (b) justification par l'affichage de la règle, (c) appel à l'évidentialité par rapport à la situation de l'individu. Ces implications marquent autant d'étapes dans le processus d'explicabilité / de compte rendu (proprement : l'*accountability* des ethnométhodologues). Or ce dernier est amorcé par le couple interjectif *hé non*, lequel associe un format antiontif (interpellatif) à un discordantiel (particule négative). Les bribes de démarrage de l'unité de construction de tour b) sont révélatrices de l'activité réflexive qui sous-tend le travail de formulation : (b<sup>1</sup>) *quand c'*[est interdit bancaire], (b<sup>2</sup>) *quand vous êtes* [interdit bancaire], (b<sup>3</sup>) *quand on est interdit* [bancaire].

Les parcours cognitifs à l'œuvre se croisent : la forme anontive (en *c'...*) annonce un recours à la règle générale, mais se heurte à une difficulté syntaxique (*?quand c'est interdit bancaire*) et/ou à l'expression d'un ethos bureaucratique rejeté (*?quand c'est marqué « interdit bancaire »*). Le premier glissement favorise la coénonciation par le recours à un *vous...* analogique ! La propriété de substituabilité de *on / vous* (Mangueneau 1994 : 26-27) ne saurait s'expliquer par un empan large du *vous* ou sa dissociation sémantique du *tu*. Elle prend plutôt appui sur une aptitude partagée par les deux formes à assumer une image mentale de l'autre, en indissociabilité / dissociabilité. Par suite du premier changement énonciatif [*b*<sup>1</sup> → *b*<sup>2</sup>], l'adressage s'inscrit bien dans l'interlocution selon l'axe égogénétique mais le changement de pronom [*b*<sup>2</sup> → *b*<sup>3</sup>] qui correspond interactionnellement à une procédure de réparation dans le cours explicatif révèle l'aperception d'une ambiguïté du point de vue de l'autre (*vous* générique interprétable en indice personnel selon la *théorie de l'esprit* que le sujet parlant s'en fait). Soit, en figure :

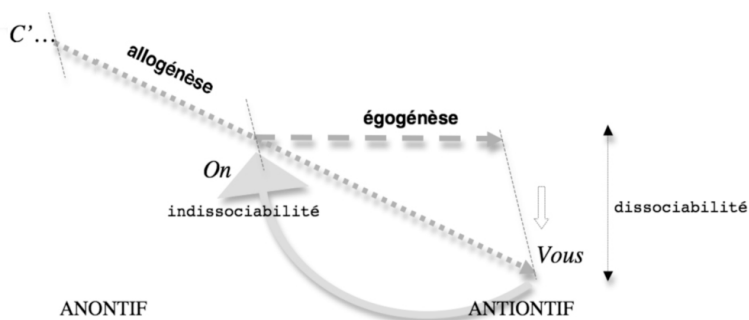


Figure 4 : Glissement d'interception [c' / vous / on] en cours d'énonciation

Ce glissement en discours d'une saisie positionnelle à une autre correspond à une prise en compte de la figure d'un coénonciateur impliqué. Ce dégagement ontologique spécifique est en l'occurrence affiché en étapes d'ajustement de la visée intersubjective. Mais la démonstration tient *a contrario*, si l'on compare notamment avec l'exemple suivant où l'agent de la poste interviewé examine hors contexte un cas de figure semblable à celui rencontré :

[9]

Sér3.	
32.A →	voilà y a les cartes bancaires eu:h / utilisation des cartes bancaires et tout ça bon eu:h ce qui i(l) y a c'est que: (il) y a de
-C	mh
-C	plus en plus des interdits bancaires/ le problème i:(l) i:(l) il est là mmh
	c'est que de plus en plus y a des interdits bancaires et: i(l)s n'ont qu'une solution c'est le livret de caisse d'épargne // donc le livret de caisse d'épargne où: encore i(l)s peuvent / alors i(l)s n(e) peuvent plus faire de chèques / ni rien e:t / et y a que là qu'i(l)s peuvent retirer de l'argent avec le livret de caisse d'épargne
-C	bien sûr
	e:t i(l) y en beaucoup qui se font prendre bêtement hè: c'est vrai pour quelques découverts e:t et ensuite ce qu'i(l) y a c'est que: bon / avant eu:h pour ainsi dire eu:h c'était asse:z assez cloisonné bon les banques / c'était les banques la poste tandis que maintenant bon eu:h si vous êtes interdit bancaire au Crédit Agricole vous venez à la poste hh vous ne relevez... vous ne...
	☺ léger rire ☺
	n'ouvrirez pas un compte à la poste hè // vous restez interdit
	bancaire hè [ et c'est... ] ↑
-C	est-ce que c'est...

On relèvera l'opposition *ils / vous* pour catégoriser les usagers piégés dans le cadre de la règle générale (*i(l)s* : non-personne en expansif) et singularisation d'un exemple introduit par la subordonnée conditionnelle : deuxième personne en condensif (*vous*).

Cette hiérarchisation des contextes sous les rôles et statuts subjectifs montre la récursivité de la procédure de mise en miroir car si le *tu* reste support de l'allocation, il n'en reste pas moins, comme sujet d'énoncé, projection fictive du *même*. D'autres catégories illustrent semblable plasticité, qui peut, partant du transfert *vous / tu* → *il* (Kwon 2003) aller jusqu'au contre-transfert personnel :

- Tour question : Que voulez-vous ? → Qu'est-ce qu'il veut, le monsieur ?
- Tour réponse : Il veut bien un demi.

L'exemple [10] illustre d'autant mieux ce cas qu'il implique le tour initiatif (remplacé en l'occurrence par un simple regard en direction du client) :

[10]

Sér1.		
455.X 19	→	i(l) veut un timbre à deux quatre-vingt et à deux quarante s'il vous plaît

Ces observations renvoient à nouveau au statut du *tu / vous* générique permutable avec *on*, déjà envisagé *supra*. Cette commutabilité vient appuyer notre postulat de dégageage progressif de l'autre de la personne, non seulement à partir du *je* mais dès le stade de la saisie intersubjective. L'hypothèse de Kwon 2003 articulée à partir du *principe de transfert* empruntée à Vandeloise paraît plus opératoire que l'attribution d'une valeur indéfinie, voire générique. L'orientation du locuteur et les formes instructionnelles par lesquelles il invite le coénonciateur à assumer une perspective ou une autre est en réalité conforme à la modélisation de l'espace intersubjectif de l'égogenèse (et aux processus de coorientation des corps parlants soulignés par Barbéris). L'hypothèse d'une allogénèse, sans doute moins économique, permet de préciser toutefois la teneur psycholinguistique du processus (sous le mécanisme d'interception de l'image mentale de la personne). On doit d'ailleurs noter que la généricité n'est ni dans le pronom ni dans la personne mais bien dans la scène virtuelle à laquelle on invite le coénonciateur comme sujet ou témoin (et qui justifie l'emploi de l'indice personnel d'allocutivité – v. Verine ici même). L'extrait suivant le montre explicitement :



[11]

Sér1.	
71. A	→ oui la tension les tensions eu:h ff / e:t surtout là maintenant bon c'est avec ce: ces cette classification et tout ça bon eu:h// on sait  pas comment i(l)s vont être reclassifiés bon (il) y a (il) y a une  jalousie bon (il) y a// eu:h fff eu:h c'est-à-dire que bon a:: avant on touchait un peu à tout /// hè on faisai:t bon vous étiez
-C	mh
	→→ guichetier m... euh vous faisiez la caisse vous faisiez la comptabilité /// bon / on touchait au on faisait le départ et tout ça bon euh / on renseignait on prenait des réclamations bon on  (!)(!)
	faisait on fais... on s'occupait un peu de tout tandis que maintenant on va être pour ain... pour ainsi dire spécialisé / c'est-à-dire le guichetier le guichetier eu:h / on va appeler un guichetier / celui qui est comptable voilà et de telle sorte que bon eu:h h y a un peu y a un peu de jalousie de: inspiration
	de ce côté là [...]

Dans le même tour de parole, la figure du guichetier est ainsi assumée sous une forme antiontive en *soi-même* (*vous*), anontive en *même* analogique (*on*) et sous des formes nominales correspondant à la même image de réalité émergente sous un hyperonyme (*le guichetier, un guichetier*). Le processus manifeste un glissement des ressources positionnelles (orientées ici à des fins démonstratives) dans la séquence discursive : *on* régit d'abord une série de verbes d'action en généricité (*touchait, faisait*) réitérés dans un troisième mouvement de listage après interruption sous la rection de l'antiontif *vous* renvoyant à des affectations plus spécialisées (*être* « guichetier », *faire la caisse / la comptabilité*)... La suite de ce long tour de parole exhibe au reste d'autres figures d'énoncés sous les pronoms *eux, nous, je* dont la distribution relève d'un même fonctionnement fondamental mais qui excède les limites de la présente étude.

M'étant efforcé d'associer au modèle de l'égogénèse une vision complémentaire, en alternance de mouvement intellectif, je revendiquerai trois séries d'avantages explicatifs à l'assouplissement suggéré.

- Tout d'abord, il tend à lever l'hypothèque que l'accusation de psychologisme fait porter sur la coréférentialité : en effet, le critère de réalité organise un regard du locuteur sur les données qu'il profère mais son caractère de produit (ou de résultante) de la dialectique *même / autre* me semble mieux prise en compte à partir

d'une gradience alternative. Venus de loin (du *ça*), le sujet (*je*) et son *alter ego* personnel (*tu*) demeurent des représentations catégorisantes fondées sur des processus mentaux tissés dans leur rapport au langage. Il s'agit aussi par là de contribuer à quelque peu défétichiser une certaine conception de la subjectivité individualisante.

- Le sujet expérientiel adhère à une représentation de schèmes praxéologiques qu'il convoque comme des blocs d'empiricité dans une projection et une activité déictique *am phantasma* dans l'espace commun. On pourrait y voir la manifestation d'un fonctionnement *méta*, essentiel à l'activité communicationnelle que permet de relire l'axe allogénétique, siège de la procédure de découverte.
- Le troisième argument favorable n'est issu ni de la linguistique ni de l'interactionnisme : la description de l'intersubjectivité comme ressource active se veut simplement contribuer à les restituer ensemble à un certain niveau de dialogue avec la psychologie et les neurosciences.

La théorie de l'esprit prêtée à autrui n'est pas seulement le produit d'étapes ontogénétiques : elle trouve aussi sa réversion en langue et s'échelonne de la sorte selon un continuum de valeurs qui s'incarnent linguistiquement dans des positions propres, notamment, au système personnel de chaque idiome. Puisse cette hypothèse contribuer à nourrir l'élégant et stimulant dialogue que Jeanne-Marie Barbéris noue avec ses pairs comme elle a su (avec quelle patience !) y initier l'auteur en impétrant.

## LA LOCALISATION DES RÉFÉRENTS DANS LE DIALOGUE ORAL SPONTANÉ

### L'APPORT DU REGARD ET DU GESTE AU MARQUAGE DES ANTICIPATIONS COÉNONCIATIVES

par Mary-Annick MOREL  
Paris 3 – Sorbonne Nouvelle (EA 1483)

La localisation spatiale des référents par le regard et par la direction des mains dans l'espace du discours obéit à des régularités, qui se retrouvent d'un corpus à l'autre. J'ai remarqué, à partir d'un grand nombre de corpus enregistrés dans des genres d'échange différents, que le parleur distingue nettement l'espace partagé entre l'écouteur et lui, et l'espace extérieur sur sa droite ou sur sa gauche. Je soulignerai tout de suite, pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté sur mon interprétation, que je ne cherche nullement à affecter aux directions (vers le haut, vers le bas, à droite et à gauche), une valeur absolue témoignant de telle ou telle attitude ou trait psychologique du parleur. Seule est pertinente la distinction entre espace partagé et espace extérieur. L'orientation vers le haut ou vers le bas, vers la droite ou vers la gauche est, en effet, régulièrement exploitée pour localiser des lieux différents, ou des temporalités différentes, ou encore des points de vue différents. Par exemple une prédication de type générique, correspondant à une *doxa*, à un fait que tout le monde connaît, est généralement accompagnée d'un regard en direction de l'écouteur, alors qu'une prédication spécifique correspondant à une expérience vécue et prise en charge par le seul énonciateur, ou concernant un référent doté de propriétés particulières qu'il est le seul à connaître, est accompagnée d'un regard en direction du geste fait avec la main.

La fonction du regard et l'interprétation de son orientation et de ses déplacements en rapport avec les gestes des mains et les mou-

vements corporels ne sont étudiées que depuis peu par les linguistes s'intéressant à la structure du dialogue oral spontané et à la gestion des relations interpersonnelles. Elles ont été en revanche étudiées de façon précise à propos de la LSF (Langue des Signes Française). Je me fonderai notamment sur ce que disent Cuxac (2000 : 192-193, 216-223) et Bouvet (1996, 2001). La prise en compte conjointe du regard et des gestes des mains est effectivement obligatoire si on veut comprendre (et analyser) la langue des signes française, du fait de l'absence de la composante vocale. Elle me semble l'être tout autant dans un échange en langue orale française. J'ai en particulier retenu le fait que le regard du signeur est dirigé vers le signe produit avec les mains lorsqu'il s'agit pour lui de marquer son investissement personnel, son engagement à l'égard de ce qu'il évoque.

Tout en centrant mon analyse sur la localisation des référents, je m'intéresserai en outre à la manifestation gestuelle du surgissement d'un référent dans le cours du dialogue, et à la façon dont il est saisi, ressaisi, modelé, façonné par le parleur, avant même qu'il ne soit exprimé par des mots. Pour ce faire, je m'appuierai sur le concept de « catchment », tel que l'a défini McNeill (dès 2000), à savoir sur la répétition d'une même forme gestuelle, témoignant de la présence sous-jacente du même référent à plusieurs moments du discours ; pour lui ces points de surgissement, que je traduirai par « captages », donnent à voir l'organisation générale du discours, la ligne sous-jacente qui en assure la cohérence<sup>1</sup>. Je me propose de préciser, en me fondant sur les hypothèses développées dans *Grammaire de l'intonation* (Morel & Danon-Boileau 1998) et dans *Le Ballet et la musique de la parole* (Bouvet & Morel 2002), la valeur énonciative et discursive de ces captages en rapport avec le moment précis où le geste apparaît dans le déroulement du discours (en particulier avec la production des préambules et des rhèmes successifs d'un paragraphe intonatif) et en rapport aussi avec la direction du regard (sur l'interlocuteur, sur le geste des mains, ou ailleurs).

### 1. QUELQUES RAPPELS :

#### COÉNONCIATION / COLOCUTION, PARAGRAPHE INTONATIF

La coénonciation se définit comme l'anticipation faite par le parleur des réactions possibles de l'écouteur, en fonction de la pensée qu'il lui prête, des connaissances partagées qu'il lui suppose, de ses désaccords

1. Blanche-Noëlle et Roland Grunig ont circonscrit, il y a vingt-cinq ans (dans *La Fuite du sens*, 1985, p. 244), un phénomène comparable, qu'ils ont appelé « Dourbie », du nom d'une rivière des Causses qui présente de nombreuses résurgences. Ce phénomène prévoit qu'un thème développé dans le dialogue peut disparaître, être remplacé par un autre, puis ressurgir dans le discours, éventuellement plusieurs fois de suite.

possibles, de ses risques d'incompréhension... Le coénonciateur n'est pas la personne physique de l'écouteur. Le coénonciateur n'existe que dans l'esprit du parleur-énonciateur. C'est l'auditoire que le parleur se forge pour son propre discours. L'hypothèse centrale est que ce sont les variations de la mélodie qui traduisent les nuances dans le positionnement coénonciatif du parleur : une montée de la mélodie est iconique d'un mouvement vers l'autre; c'est une façon d'anticiper son accord (ou de prévenir sa discordance); une chute de la mélodie est iconique d'un repli sur soi; c'est une façon de manifester sa position personnelle différenciée.

La colocation se définit aussi en terme d'anticipation faite par le parleur concernant une éventuelle prise de parole de l'écouteur. Le colocuteur n'est pas non plus la personne physique de l'écouteur. Le colocuteur n'existe que dans l'esprit du parleur-locuteur, en tant que concurrent possible dans l'exercice de la parole. De ce point de vue, ce sont les variations dans l'intensité qui explicitent cette anticipation. Un rehaussement de l'intensité manifeste que le parleur souhaite garder le droit à la parole, alors que, par une chute de l'intensité, il signale qu'il se prépare à céder le droit à la parole.

Je retiendrai comme unité d'analyse le paragraphe intonatif, identifié par deux propriétés : 1) la chute de la mélodie et de l'intensité sur la syllabe finale de la séquence sonore; 2) la présence de deux constituants intonatifs et discursifs : le préambule et le rhème. Le préambule français présente en général une succession de sous-constituants qui servent à expliciter la position modale du parleur (ligateur, point de vue, *modus dissocié*) et à délimiter le champ interprétatif de ce qui va être énoncé dans le rhème qui suit (cadre et support lexical disjoint).

L'observation fine des mouvements de la tête et du regard, et de leur orientation dans l'espace, tant du côté du parleur que du côté de l'écouteur a, en outre, permis de délimiter des unités différentes des unités intonatives, mais tout aussi importantes pour assurer la cohésion textuelle du dialogue. De la même manière, le moment où les mains se mettent en mouvement, la forme qu'elles présentent, leur orientation et leur déplacement dans l'espace fournissent des informations importantes non seulement sur la nature de la relation entre parleur et écouteur, mais aussi sur les composantes du processus de formulation du parleur.

On peut ainsi observer que les mouvements de regard du parleur suivent les modulations qu'il apporte à son attitude coénonciative : l'absence de regard correspond à la construction unilatérale (par le parleur) d'une base commune destinée à faciliter la suite de l'échange (dans le préambule), alors que le retour de son regard sur l'écouteur se produit aux moments où il se prépare à exprimer une position

différenciée (dans le rhème) sur la base consensuelle préalablement établie. Revenant vers l'écouteur avant la fin du rhème, le regard du parleur constitue la seule marque possible de maintien du consensus et de la convergence ; il adoucit par avance ce que peut avoir de brutal l'expression d'une différenciation. L'échange de regard est le seul « geste » qui permette d'affirmer l'égalité absolue des interlocuteurs dans la coénonciation, il est le seul « geste » qui soit en même temps réciproque et simultané.

## 2. QUELQUES EXEMPLES DE LOCALISATION PAR LA DIRECTION DE LA TÊTE ET DU REGARD

### 2.1 CORPUS QUÉBEC

J'analyserai, pour commencer, un court extrait de dialogue à bâtons rompus entre deux étudiantes qui se connaissent bien, où Marie fait part à Christelle de ce qu'elle a ressenti au cours d'un voyage récent au Québec (v. Bouvet & Morel 2002) :

(1a) préambule : par (contre le Québec)



(1b) rhème : (c'est vraiment magni)fique



La localisation par la direction de la tête et du regard se réalise lors de la production de marqueurs déictiques ou anaphoriques explicites (adverbes par exemple). Marie détourne tête et regard avant le début du préambule où elle nomme le pays où elle est allée « (1a) par contre

le Québec », elle localise ainsi le Québec en face d'elle et vers le haut. Sa tête et son regard reviennent ensuite vers Christelle un peu avant la fin du rhème « (1b) *c'est vraiment magnifique* ».

Le même mouvement s'observe peu de temps après, juste avant que Marie anaphorise le même lieu dans le préambule avec l'adverbe *là* « (2a) *et euh tu vois là* », la tête et le regard revenant avant la fin du rhème « (2b) *j'ai vraiment respiré* » :

(2a) préambule : *et euh tu vois là*



(2b) rhème : (vraiment res)piré



Quand au contraire elle évoque leur lieu de résidence, Paris ou la France, en le désignant par le déictique *ici* « (3a) *rien à voir avec ici* », la tête et le regard s'orientent vers l'espace partagé avec son interlocutrice Christelle :

(3a) M- (rien à) voir (avec ici)



(3b) M- ( avec i)ci / Ch- t'aimerais bien



Les mouvements de la tête et du regard accompagnent également la localisation dans la sphère interpersonnelle réalisée par un marqueur déictique de point de vue. Ainsi Marie localise le copain dont elle parle, dont elle construit l'existence par rapport à elle-même de façon égocentrée, en utilisant le présentatif existentiel personnel *j'ai* « (4a) *j'ai un copain* », en dirigeant son regard vers le bas à droite, dans un espace distinct de celui de l'interlocution. De la même manière, et symétriquement, Christelle localise son copain à elle « (4b) *ben j'avais un copain* » en dirigeant son regard sur sa gauche, c'est à dire à l'extérieur de l'espace qui la sépare de Marie.

(4a) M- *j'ai* (un copain) / Ch- *tu* (m'inviteras)



(4b) Ch- *ben* (j'avais un copain)





## 2.2 CORPUS BARCELONE

Deux amies se racontent les événements qu'elles ont vécus au cours de leur précédent week-end. Géraldine explique à Amélie le caractère incongru de la situation dans laquelle elle s'est trouvée : elle devait retrouver à Saint-Germain-des-Prés des amis venus de Barcelone et elle avait projeté de les emmener au dîner où elle-même était invitée le soir même, le seul « petit problème » étant qu'ils étaient très nombreux (« sept personnes »).

Au cours de son récit, elle localise les personnes et les déplacements (*venir* vs *aller*) en faisant un geste de la main de sa droite vers le milieu et vers elle-même (*venir*), et un mouvement des doigts au milieu partant d'elle-même vers l'extérieur (*aller*). D'une manière plus générale, tout au long de son récit, ce qui a trait à Barcelone est localisé vers sa droite, et ce qui a trait à Paris et à elle-même est localisé au milieu, dans l'espace partagé avec Amélie.

Mais elle lève les doigts et les yeux vers le haut quand elle évoque son discours intérieur face à un fait imprévu (sept personnes en plus) et à la situation saugrenue que cela a provoqué, quand il lui a fallu téléphoner aux personnes qui l'avaient invitée.

(5a) G. – qui (viennent de Barcelone)      (5b) G. – (un petit peu) d'par(tout)



(6a) Amélie – très attentive



(6b) G. – (avec une amie on nous avait) invitées



(7a) Amélie – sourire consensuel

(7b) G. – (t'imagines) Ah (je vais...)

### 2.3 CORPUS TÉLÉPHONE

Les mêmes phénomènes s'observent aussi au téléphone. Dans la conversation que j'ai étudiée, le locuteur (Lars) et la locutrice (Céline) orientent la direction de leur regard et de leur tête par rapport à la source sonore, à savoir le combiné téléphonique, qu'ils tiennent l'un (Lars) de la main droite contre son oreille droite et l'autre (Céline) de la main gauche contre son oreille gauche. L'espace intérieur (celui du partage coénonciatif) est localisé en face d'eux, et l'espace extérieur (correspondant à une localisation égocentrée) se situe plutôt sur la gauche pour Lars, plutôt vers le haut ou vers le bas pour Céline.

(8a) Lars – tête et regard en face



(8b) Lars – tête et regard sur le côté gauche



(9a) Céline – buste redressé, regard vers la gauche



(9b) Céline – regard vers la droite en haut



Dans cet extrait, Lars cherche à inviter Céline à venir prendre un pot dans un petit « café-pub » de la rue où elle habite. Ainsi, quand Lars évoque le bas de la rue où habite son interlocutrice, il le fait en dirigeant son regard vers le milieu en face de lui. Quand au contraire il adopte une position égocentrée, lors d'une difficulté de formulation par exemple, il tourne sa tête et son regard vers sa gauche. Quant à Céline, c'est par des mouvements du buste (elle se redresse) et de la tête et du regard (vers le haut à droite ou vers le haut à gauche) qu'elle situe les référents évoqués. Elle les localise, en effet, par rapport à son vécu. Ainsi un passé un peu plus ancien et ce petit café sympa qu'elle aimait sont localisés vers le haut et à sa droite, et au contraire l'actualité récente et le nouveau café-pub contre lequel elle a beaucoup de réticence sont accompagnés d'un regard orienté vers sa gauche.

### 3. REGARD ET MOUVEMENT DE MAIN(S) DANS LA SAISIE PROGRESSIVE DU RÉFÉRENT

Je voudrais me pencher maintenant sur le phénomène de *catchment* observé et longuement analysé par McNeill (2000, 2001), et adopté par l'ensemble de la communauté scientifique internationale.

Ayant repéré ce phénomène dans plusieurs de mes corpus correspondant à des genres d'échange différents, je vais tenter ici d'en proposer une interprétation dans le cadre de la théorie de la coénonciation (Morel & Danon-Boileau 1998), en le mettant en particulier en relation avec les constituants du paragraphe intonatif (préambule et rhème) et avec l'orientation du regard (vers l'écouteur, sur le geste des mains, dans une autre direction).

#### 3.1 DÉFINITION DU *CATCHMENT* (CAPTAGE) ET DU *GROWTHPOINT* (POINT D'ÉCLOSION)

On reconnaît les captages, nous dit McNeill (2000), à partir de deux ou plus de deux gestes (qui ne sont pas nécessairement consécutifs) faisant apparaître des traits qui se révèlent partiellement ou totalement identiques, dans la forme, le mouvement, l'espace, l'orientation, la dynamique, etc. Un captage est une sorte de fil dynamique qui court tout le long du segment de discours et fournit une fenêtre à base gestuelle sur ce que personnellement j'appelle la gestion coénonciative de la formulation. En analysant les captages produits par le parleur dans sa gestuelle, le linguiste retient un indice supplémentaire extrêmement important pour comprendre la façon dont le parleur organise son discours en vue de mieux construire une consensualité avec l'écouteur.

Le ou les premiers gestes de captage sont cataphoriques du moment où surgira le *growthpoint* (mot que je propose de traduire par

« point d'éclosion »). Ils anticipent l'unité lexicale dont ils sont l'image. Les captages traduisent les objectifs du locuteur et scandent les étapes de sa formulation. Le « point d'éclosion » se produit lorsque le geste réitéré et l'unité lexicale coïncident.

### 3.2 CORPUS FORMATION À L'ENTRETIEN D'EMBAUCHE

Je commencerai par un extrait de dialogue « finalisé » présentant un enjeu véritable. Il s'agit d'une séance de formation à l'entretien d'embauche enregistré en audio et en vidéo dans une école d'ingénieurs : la personne qui fait passer cet entretien est elle-même consultante de profession, et le poste a été réellement proposé par une entreprise<sup>2</sup>.

Dans cet extrait, l'étudiante, Isabelle, s'explique sur les études sédimentaires qu'elle a menées dans la Baie du Mont-Saint-Michel, et doit justifier ce qu'elle vient de dire, à savoir qu'elle a commencé par l'étude de photos aériennes prises entre 1947 et 2002. Elle répond plus précisément à la demande de la consultante « donc expliquez-moi on conduit des études sédimentaires à partir de photos aériennes ? ».

#### 3.2.1 Première série de captages : les « carottes sédimentaires »

Dans ce captage, le pouce et l'index de la main droite d'Isabelle prennent la forme d'une pince ouverte, délimitant un petit espace, d'abord en oblique, puis vertical. Il s'agit d'une série de trois captages, et à chaque fois le regard de la paroleuse est fixé sur le geste de main ; les deux premiers anticipent sur le dit, ils ont un rôle d'annonce cataphorique. Le troisième se produit au moment même où le mot désignant le référent est prononcé, il correspond ainsi au point d'éclosion, où convergent tous les traits sémantico-référentiels du référent, témoignant en plus d'une anticipation forte de consensus coénonciatif.

(10a) IDC3 – donc en fonction<sup>d'ça</sup> [donc ça c'est ce qu'on voit à part / sur les photos aé<sup>riennes</sup>]



2. Les enregistrements en audio et en vidéo ont été réalisés par Virginie Guarnerio pour servir de base à sa recherche en doctorat. Je la remercie de m'avoir autorisée à exploiter certains de ses enregistrements pour la recherche que je mène actuellement à Paris 3, avec les étudiants de Master, sur le regard et le geste.

Avant le premier « donc » (10a), ligateur qui initialise le préambule « donc en fonction d'ça », le regard d'Isabelle quitte la consultante, se baisse vers la main, et en même temps le pouce et l'index de la main droite se rapprochent en formant une sorte de pince, un peu au-dessus de la table (détail de 10a) :



Le regard d'Isabelle revient vers la consultante avant la fin du rhème sur le verbe « voit » « (c'est c'qu'on) voit... » et la main s'abaisse sur la table, en position de repos.

(10b) IDC5 – et à partir de <sup>là</sup> a<sup>près</sup>



(10c) on fait des échanti<sup>llons</sup>



Puis, avant le début du préambule suivant « et à partir de là après » (10b), le regard d'Isabelle se détourne de la consultante ; le pouce et l'index se remettent en forme de pince ouverte, puis ils se déplacent verticalement. Le regard est alors dirigé vers les doigts (10c) ; il reviendra vers la consultante avant la fin du rhème, au moment de la production de « échantillons », élément du rhème dont elle anticipe qu'il est susceptible de recevoir le consensus de la consultante.

(10d) e: sur les <sup>dunes</sup> pour voir e à quel niveau C6 – D'A<sup>ccord</sup>



(10e) ça se si<sup>tue</sup> et e



Lors de la production du « e » qui précède le constituant rhématique « sur les dunes » recatégorisé en préambule pour la suite par la montée de la mélodie (10d), le regard d'Isabelle se détourne à nouveau de la consultante, il reviendra sur « se situe » (10e) et restera sur elle pendant la production du constituant rhématique suivant « pour pouvoir faire une corrélation ». C'est précisément au moment du retour du regard sur « se situe » que la consultante manifeste son consensus par un « d'accord » en mélodie montante, qui se superpose aux paroles d'Isabelle. Les doigts en pince et le poignet d'Isabelle effectuent une légère rotation et s'abaissent en balayant l'espace vers la droite (10d).

(10f) IDC7 – mais les carottes sédimen<sup>taires</sup>



(10g) sont en surface de dix centimètres {40} C7 – ok c'est dix centimètres  
 IDC8 – ouais



Au moment de « mais », le pouce et l'index d'Isabelle sont à nouveau en position de pince et se positionnent à la hauteur des yeux, puis s'éloignent un peu vers l'extérieur, le mouvement de la main s'arrête à mi-chemin entre la table et les yeux de la parleuse ; la main ne reviendra au repos sur la table que pendant la pause qui suit « centimètres ». Le regard d'Isabelle est dirigé vers la consultante, lorsqu'elle commence cette glose, qui apporte des précisions supplémentaires concernant les prélèvements et où le terme « carottes sédimentaires » vient remplacer le mot « échantillons » utilisé précédemment. Il ne s'agit en effet pas d'un nouveau préambule, mais au contraire d'un rhème commentatif qui vient se greffer immédiatement sur le rhème précédent. Le regard se détourne pourtant après la fin de « carottes sédimentaires » et se dirige vers les doigts (10f), pour marquer qu'il s'agit bien d'une expérience spécifique et de son vécu personnel. Puis il se tourne à nouveau vers la consultante pendant la pause (de 40 cs) qui suit « dix centimètres », avant que la main ne soit revenue au repos en appui sur la table, au moment où la consultante dit « ok c'est dix centimètres » ponctué par un « ouais » d'Isabelle.

### 3.2.2 Deuxième série de captages : les « forages pétroliers »

La consultante intervient alors pour lui faire part de son intérêt et de l'association qu'elle fait entre les études sédimentaires et le pétrole, en rapport direct avec le profil du poste. Isabelle va se situer en consensus et évoquer les stagiaires d'une société pétrolière qui se trouvaient là en même temps qu'elle. Ses deux mains se lèvent pour délimiter un espace vertical, au moment même où elle dit « baie » (11a), le regard dirigé vers la consultante. Ce geste n'est évidemment pas interprétable en rapport direct avec le lieu évoqué, qu'on verrait mieux désigné comme une surface. On ne le comprendra que plus tard, lorsqu'il sera réitéré deux fois encore. Puis les mains reviennent au repos sur la table (11b).

(11a) (donc dans) la Baie (du Mont Sal / Mont Saint-Michel)



(11b) directement



(11c) pour former (e les futurs ingénieurs)



(11d) et tout ç





Le geste de délimitation verticale par les deux mains (11c) se reproduit au moment où Isabelle dit « pour former », puis les mains reviennent au repos sur la table « et tout ça » (11d). Tout au long de cette séquence le regard d'Isabelle est dirigé vers le bas, vers le mouvement des mains. On peut là encore interpréter le regard sur le geste comme l'expression d'une attitude égocentrée, soulignant qu'il s'agit d'une expérience spécifique dont elle est la seule à pouvoir témoigner.

(11e) (au niveau des) forages (pétroliers)



(11f) Isabelle – pétroliers / Consultante – mm



Le troisième captage se produit enfin (11e) en parfaite adéquation avec les mots prononcés « forages (pétroliers) ». Le regard est, là encore, fixé sur les mains. Il correspond au point d'éclosion, où geste et mise en mots coïncident. Le retour du regard d'Isabelle est alors ponctué par un « mm » consensuel de la consultante.

### 3.3 CORPUS TÉLÉPHONE

Le phénomène de captage se retrouve aussi dans le corpus téléphone. Juste après le préambule destiné à cadrer de façon consensuelle le point de vue engagé dans l'invitation qu'il cherche à formuler « ce que je voulais te demander déjà depuis longtemps » (12a), Lars désigne avec son index un point situé devant lui et vers le bas, en disant « (tu) connais » (12b). Son regard est également tourné vers le bas. Ce geste n'est, là non plus, pas interprétable au moment même où il se produit. Il ne le deviendra que lorsqu'il sera réitéré.

(12a) (en fait c'que j'voulais te demander déjà depuis) longtemps



(12b) (tu) connais



(12c) le peti::t caf



(12d) (qui est e) un peu plus bas



(12e) (dans la rue) Fontaine de la Butte (12f) Céline – ouais je: j'y suis jamais



Le pointage du doigt vers le bas, avec le regard dirigé sur ce geste, est réitéré au moment où Lars nomme la « rue Fontaine de la Butte » (12e). On peut ainsi interpréter ce deuxième pointage comme le point d'éclosion de sa formulation. Il est intéressant de noter que c'est à ce moment précis que Céline va se redresser pour répondre à la question posée, dans une attitude très consensuelle « ouais je: » (12f).

Les mouvements du regard de celui (celle) qui parle et leur orientation dans l'espace interlocutif ont donc un rôle irremplaçable non seulement dans la localisation des référents qui forment la trame du dialogue, mais aussi et surtout dans leur identification. De même

que le retour du regard du parleur vers l'écouteur assure à ce dernier le statut de coénonciateur et lui apporte une preuve constamment réitérée de consensualité, de même le (dé)placement du regard sur un même point de l'espace lui offre la garantie de la stabilité du référent concerné. Les anticipations coénonciatives ainsi marquées par le parleur reçoivent en contrepartie un accord consensuel de l'écouteur, manifesté dans ses réactions sonores (*ouais, d'accord, mm...*) et mimico-gestuelles (sourire, redressement du buste...).

Quant au phénomène de captage, réitération du même geste à plusieurs endroits du déroulement du discours, il semble, lui aussi, jouer un rôle capital, tant du côté du parleur dans l'organisation référentielle d'une suite de paragraphes intonatifs, que du côté de l'écouteur dans l'interprétation et dans la construction progressive du sens. Le geste des mains produit par captage, sur lequel se porte le regard du parleur, accompagne également de façon très régulière l'évocation d'un référent repéré de façon égocentrée, ou la narration d'un vécu, d'une expérience dont le parleur est le seul à pouvoir rendre compte. Le captage a pour effet de familiariser l'écouteur avec le trait saillant mis en lumière par le geste, et ainsi de faciliter son accord consensuel au moment du point d'éclosion, où geste et mots sont simultanément produits.

CONSTRUIRE UNE CONNIVENCE  
 DANS LA DISJONCTION :  
 L'EMPLOI EXTENSIF DE *TU*  
 ET LE DISCOURS AUTRE NON AVÉRÉ  
 DANS LES COMMENTAIRES RUGBYSTIQUES  
 D'HERRERO ET CAZENEUVE

par Bertrand VERINE  
 CNRS – ITIC Université Montpellier 3, *Praxiling* UMR 5267

Comme Jean-Paul Cazeneuve le fait dire à Vincent Clerc voyant la ligne d'en-but, puissent ces lignes faire dire à Jeanne-Marie Barbéris, experte en *là* de clôture et en énonciation : *là c'est pour moi là*.<sup>1</sup>

Jeanne-Marie Barbéris (en particulier 1998b et 2001) a considérablement renouvelé notre approche de l'analyse textuelle et de l'analyse du discours en énonçant les fondements en langue et les premières études sur corpus des formes d'intersubjectivité émergente, telles que les exclamations nominales, les infinitifs autonomes, l'absence de déterminant ou la déixis en *l-* (*là, le / la / les*)... C'est grâce à ce cadre théorique que nous avons pu décrire deux modes de textualisation

1. A — ah il a vu la ligne il a dit là c'est pour moi là

B — a:h ouais il a vu la ligne et il a pensé je sais pas à quoi mais / i s'est mis en planche il est sorti d'un plaquage d'un deuxième plaquage Vincent Clerc / et sa course électrique / en plongeant dans l'en-but a donné la victoire au Quinze de France (*Sud Radio*, 11.02.2007).

Conventions de transcription : [ː] allongement vocalique ; [ʔ] pause ; [ʰ] élision de e muet ; [-] troncation de syllabe ; [↑] intonation ascendante ; [°h] inspiration audible ; l'encadrement d'un segment par [(1)] indique une inflexion rieuse, par [(2)] un ton élevé. Cazeneuve est noté A et Herrero B. Les segments parenthésés transcrivent les tentatives inabouties de prise de parole du colocuteur. Les petites capitales attirent l'attention sur les fragments spécialement concernés par l'analyse.

dominants : l'un disjonctif, l'autre non disjonctif (v. Détrie & Verine 2003 et ici même). Par commodité démonstrative, la plupart des travaux praxématiques ont eu tendance à appairer systématiquement disjonction des pôles énonciatifs en *soi-même* et antagonisme interactionnel, d'une part, indistinction des pôles énonciatifs en *même* et connivence intersubjective, d'autre part.

Or Barbéris pose dès l'origine (1998b : 214-215) que le format énonciatif en *même* n'exclut pas le dissensus : « accordage ou désynchronisation des représentations, convergence ou divergence sont possibles. Mais sans disjonction des points de vue » (désormais PDV). J'ai commencé à montrer (2008 : 126-127), dans le cas particulier de la parole hyperbolique, que le mode de textualisation en *soi-même* n'exclut pas la connivence. Je voudrais aujourd'hui poursuivre cet inventaire des combinatoires en essayant de rendre compte de deux phénomènes peu étudiés : la personne 2 dite générique et le discours rapporté direct (DD) non avéré. Contrairement à l'une de mes études antérieures (2005b : 194-198), il ne sera pas question ici de faire interagir ces deux catégories, mais de les mettre en parallèle parce que j'ai constaté leur présence dans des contextes similaires, et parce que toutes deux paraissent altérer le contrat de communication entre les partenaires de l'énonciation.

Mon corpus d'étude consiste en dix-huit minutes trente extraites des quelque vingt-cinq heures de reportage en direct consacrées par *Sud Radio*, pendant la saison 2006-2007, aux dix-huit matches de l'équipe de France de rugby. *Sud Radio* a pour caractéristiques d'émettre sur les trois régions du Sud-Ouest français où ce sport a le plus d'adeptes, et se donne pour image de marque d'être *première sur le rugby*, adressant des discours de spécialistes à un auditoire averti. Elle accorde donc à cette rubrique un temps d'antenne et des moyens humains importants, dont le fleuron était jusqu'à fin 2007 le duo constitué par le journaliste Jean-Paul Cazeneuve, doté de vingt-cinq ans d'expérience professionnelle, et par Daniel Herrero, ancien joueur et entraîneur de niveau national. De fait, une comparaison même intuitive suffit pour entendre que leurs descriptions sont beaucoup plus minutieuses et leurs commentaires beaucoup plus argumentés que ceux des autres journalistes de la station ou des autres antennes. La période de recueil des données a été choisie en raison de son exceptionnelle densité en événements et des enjeux qui s'y trouvaient attachés, la série étant susceptible de culminer, le 20 octobre 2007 à Saint-Denis, dans la première victoire d'un Quinze de France en coupe du monde de rugby.

Le genre du discours dont sont issues ces occurrences est le reportage radiophonique en direct, intermédiaire entre l'oral spontané et

l'oral préparé : les locuteurs parlent de ce qu'ils sont en train de regarder mais ils s'appuient, parfois explicitement, sur des notes écrites (composition des équipes, statistiques...), sur plusieurs écrans de contrôle (vidéo du stade, chaînes de télévision), sur des collègues en studio, mais avant tout sur leur expérience individuelle et commune de la situation d'énonciation. De fait, la connaissance de l'ensemble des reportages permet de repérer certains préconstruits dans le discours de chacun et quelques routines interactionnelles pour prendre ou rendre la parole. Le caractère non systématique de ces régularités tend cependant à prouver qu'il s'agit plutôt de procédures que de procédés.

La transmission en direct est naturellement destinée à pallier l'absence de l'événement aux sens de l'auditeur, donc à le rendre intelligible, voire attractif, en l'absence de vue. La visée enchâssante et très majoritaire du discours est, par conséquent, descriptive : il s'agit d'amener les auditeurs absents de l'événement à se le représenter au fur et à mesure qu'il se déroule, même si les locuteurs conseillent fréquemment aux destinataires de regarder le match à la télévision en coupant le son, de manière à bénéficier à la fois de l'image et de leur verbalisation. Une visée beaucoup plus locale réside dans de courtes séquences explicatives ayant pour objet les phases de jeu complexes, les points de règlement difficiles ou les stratégies mises en œuvre par les joueurs. Enfin, une autre visée intermittente consiste à évaluer le caractère décevant ou enthousiasmant d'une période de jeu ou de l'ensemble de la partie<sup>2</sup>. C'est à l'interface de ces trois activités que se situent les deux phénomènes que je me propose d'étudier ici : treize séquences où Daniel Herrero produit une ou plusieurs occurrences de *personne 2* en contexte générique (§ 1), et quarante-deux séquences dans lesquelles l'un ou l'autre des colocuteurs enchâsse, sous la forme d'un DD, un énoncé autre non avéré (§ 2). Je voudrais montrer que ces emplois relèvent du mode de textualisation aux trois niveaux de la prévision textuelle, de la variation générique et de l'implication du destinataire.

### 1. AU-DELÀ DE LA DISJONCTION DES PÔLES ÉNONCIATIFS ET ACTANTIELS, LA REDESCRIPTION EN *TU* DE PROCÈS NON PERSONNELS

La *personne 2* a pour valeur en langue de désigner le destinataire d'une énonciation dans sa spécificité de partenaire disjoint du *je* : soit, le plus souvent, l'autre humain singulier à qui s'adresse le locuteur.

2. Les deux types de séquences enchâssées peuvent à leur tour inclure la narration immédiatement ultérieure d'actions qui ont été décrites au fil de leur déroulement, donc avant que les colocuteurs en connaissent l'issue.

Mon objet étant l'analyse en termes de mode de textualisation, je ne m'attarderai pas ici sur le fait que, dans certains contextes, le référent de la personne 2 peut être le locuteur lui-même, ou un autre non-humain (Détrie 2003), ou encore ne pas être le destinataire sélectionné de l'énonciation (Kerbrat-Orecchioni 1990 : 85-95). Je n'entrerai pas non plus dans le débat des dénominations *tu* indéfini ou *tu* générique, mais apporterai quelques arguments en faveur de la dénomination *tu* extensif (v. Détrie, ici même).

La configuration discursive qui m'intéresse est le moins commenté des « transferts de personne », celui de « *tu* pour un tiers (*il, elle*) », que Patrick Charaudeau (1992 : 145) décrit de la manière suivante : « Le locuteur [...] commente le comportement d'un tiers en énonçant une vérité générale comme si l'interlocuteur en était l'acteur principal. Ainsi le locuteur *actualise*<sup>3</sup> cette vérité et oblige l'interlocuteur à l'endosser et à partager du même coup le commentaire du locuteur sur le tiers ». Ou, dans les termes de Song-Nim Kwon (2003 : 2) : « Le locuteur invite son interlocuteur à devenir le protagoniste principal de la scène verbale qu'il a dressée ».

### 1.1 CONTRAINTES CONTEXTUELLES

Comme le suggère Charaudeau et comme l'indique Kwon (2003), ce n'est pas la personne 2 qui est générique, mais le procès dans lequel elle s'insère. Ce qu'on appelle par approximation et/ou raccourci d'expression *tu* générique ou indéfini ne désigne pas en personne tout actant susceptible d'être impliqué dans la situation verbalisée mais, conformément à sa valeur en langue, tout destinataire susceptible de recevoir l'énoncé. Le *tu* s'ajoute seulement à la généricité pour impliquer en personne le récepteur dans un procès qui ne prend sens que s'il est interprété comme transférable. Des marqueurs de généricité favorisent fréquemment ce transfert et s'avèrent indispensables, quand le contexte peut prêter à équivoque, pour que le récepteur n'interprète pas le procès au présent comme s'appliquant à lui dans le moment de l'énonciation. Ainsi les deux exemples pris par les auteurs cités offrent-ils une subordonnée de condition en *si*, qui maintient les procès en virtualité comme on l'observe dans l'occurrence [1] :

[1] (Les Français viennent d'encaisser un essai.)

B – les Français avaient encore un t- is étaient dans le temps fort et dans le temps fort / le (2) drame (2) absolu c'est que DANS LE TEMPS FORT SI TU PERDS un ballon tu y'es si tu perds un ballon (A et ouais pasque:) tu es dans la ratière dans la nasse

A – on est placé (B tu es) pour l'offensive et pas pour euh

B – a:h exactement. (11.11.2006)

3. Au sens non guillaumien d'applique à la situation considérée.

Avec *dans le temps fort*, on remarque de plus l'emploi généralisant de l'article défini, et la présence en position frontale de ce que Riegel, Pellat & Rioul (1994 : 144) dénomment un « circonstant à fonction scénique qui participe à la mise en place préalable du cadre de circonstances où se situe le reste de la phrase ». Jouent ce même rôle, dans mon corpus, les syntagmes *en général* (deux occurrences), *comme toujours*, *par nature*, *par définition*, une subordonnée en {une fois que + présent} et six subordonnées en {quand + présent} (v. *infra* exemples [2], [3] et [5]). En cotexte large, un indice, à la fois non univoque et plus spécifique au genre du commentaire sportif, tient à l'insertion fréquente dans une séquence explicative, ce type de texte procédant souvent par analogie et par généralisation (v. *infra* [2] la demande d'explication *ça veut dire quoi ça Daniel* ↑).

Le corpus atteste en outre deux paramètres facultatifs, mais facilitants. D'abord (fait que je n'ai pas la place d'exemplifier avec précision), quel que soit le type de la séquence où elle s'insère, la personne 2 contribue à redécrire tout ou partie d'une action que les colocuteurs ont déjà décrite en non-personne, mais qu'ils jugent significative (par sa beauté, sa technicité ou sa dangerosité) : il y a donc bien transfert de personne au sens strict dans la succession syntagmatique des énoncés, comme le prouve *a minima* le début de [1], *les Français étaient dans le temps fort*. En dernier lieu, dans le dispositif énonciatif adopté par Cazeneuve et Herrero pour ces reportages, la personne 2 ne participe qu'à un autre type de configurations discursives : le tutoiement d'un destinataire enchâssé par un énonciateur enchâssé (*infra* section 2). De fait, les colocuteurs ont choisi de ne pas se tutoyer à l'antenne, contrairement à ce que font depuis 2008 Daniel Herrero et Christophe Miédougé sur la même station ; ils n'interpellent jamais fictivement un joueur singulier sur le terrain, alors que cette pratique est assez courante dans d'autres reportages sportifs ; et ils ne tutoient jamais l'auditoire pris comme un tout (v. *infra* exemple [4]), contrairement à ce que font d'autres animateurs de radio, certains chanteurs ou certains humoristes<sup>4</sup>. Le *tu* extensif adressé à chacun des auditeurs bénéficie donc contextuellement d'une quasi spécialisation fonctionnelle.

## 1.2 EFFICACITÉ FONCTIONNELLE

Cet atout formel suffit-il à expliquer le fait, que je n'ai trouvé signalé nulle part, que la personne 2 extensive puisse succéder et se substituer à une non-personne plurielle ? C'est même la configuration très majoritaire dans le discours d'Herrero. Pourquoi, dès lors, ne pas utiliser la personne 5 ? à l'instar de [1a] :

4. Voyez Coluche intimant au groupe des rieurs hors de propos : *attends !*



[1a] les Français étaient dans le temps fort et le drame absolu c'est que, dans le temps fort, si vous perdez un ballon, vous y êtes, vous êtes dans la ratière dans la nasse.

En symétrie de la spécialisation du *tu* indiquée *supra*, on constate que le *vous* possède déjà quatre autres emplois dans la situation de communication considérée : à côté des DD où un énonciateur autre vouvoie un destinataire enchâssé (*infra* exemple [9]), il sert tantôt, par exception, à interpeller fictivement les joueurs du Quinze de France, à la manière du célèbre « Allez les petits ! » de Roger Couderc, tantôt à articuler le propos d'Herrero sur celui de son colocuteur Cazeneuve (*infra* exemple [4]), tantôt à prendre à témoin les destinataires, auditeurs de *Sud Radio* (*infra* exemple [11])<sup>5</sup>. Mais encore, le choix textuel d'un *tu* extensif ne se limite pas toujours à la substitution terme à terme des personnes verbales. Il peut s'appliquer aux pronoms autres que le sujet conjoint, la seconde personne présentant alors sur la cinquième l'avantage de distinguer morphologiquement trois postes syntaxiques, comme en [2] :

[2] A – alors ça veut dire quoi ça Daniel↑ (B ben ça veut dire qu'on fait) est-c' que quand les Français is ont le ballon ils le::

B – ben ça veut dir' d'abord qu'on prend de la pression quand même / quand tu fais une passe approximative ça veut dire que: tu as tu n'as pas de certitude et que tu prends tu as d' de la pression quand tu fais une passe en cloche ça veut dire que tu es dans l'incertitude et ça veut dire que:: y'a un mec qui TE plaque et un autre qui anticipe ça veut dir' que IS SONT AUSSI NOMBREUX QUE TOI. (07.09.2007)

[2a] quand vous faites une passe en cloche ça veut dire que vous êtes dans l'incertitude et ça veut dire qu'il y a un mec qui VOUS plaque et un qui anticipe, ça veut dire qu'ils sont aussi nombreux que VOUS.

On pourrait alléguer que, pris isolément, le comparatif *is sont aussi nombreux que toi* semble mal formé, parce qu'il établit une égalité de nombre entre un pluriel et un singulier. Cependant, la personne 5 ne ferait que déplacer la contradiction sémantique vers la proposition *il y a un mec qui vous plaque*, car s'il faut être deux pour (se) faire une passe, il est impossible de plaquer plus d'un joueur. On conclura donc que la personne 2 extensive présente le double intérêt de désigner sans équivoque la singularité de chacun des destinataires et de favoriser la distinction des positions actantielles successives grâce à la variation morphologique entre *tu*, *te* et *toi*.

C'est *a fortiori* le cas par opposition au prépersonnel *on*, puisque ce pronom a pour valeur en langue une indistinction antérieure à la

5. Ces deux derniers emplois ne sont pas forcément incompatibles, comme le montre en [4] *vous savez le plaquage pirouette le plaquage javelot où tu prends l'adversaire* (v. Fauré ici même).

disjonction entre personne et non-personne, et qu'il ne possède pas de forme objet. En [3], par exemple, les deux pronoms COS ne pouvant pas avoir d'équivalent indéfini, on n'a d'alternative qu'entre faire disparaître l'actant ainsi désigné ([3a]) ou recourir à la non-personne, la référenciation nécessitant alors une explicitation nominale du premier *t'* ([3b]) :

[3] B – quand le nettoyage<sup>6</sup> est aisé quand les deux premiers qui arrivent T'offr'nt / un bon ballon quand ils TE pond'nt un œuf / de qualité à la sortie d'extraction vers le large les hommes mordent dans la balle. (16.09.2007)

[3a] quand les deux premiers qui arrivent Ø offrent un bon ballon, quand ils Ø pondent un œuf de qualité, à la sortie d'extraction vers le large les hommes mordent dans la balle.

[3b] quand les deux premiers qui arrivent offrent AU SUIVANT un bon ballon, quand ils LUI pondent un œuf de qualité, à la sortie d'extraction vers le large les hommes mordent dans la balle.

Enfin, le choix textuel d'une personne 2 extensive peut avoir des répercussions sur les déterminants<sup>7</sup> au point que, malgré son coût apparent en terme de pertinence, l'un de ses intérêts est parfois de clarifier l'actantialité par rapport aux formulations plus standard des mêmes énoncés. Ainsi en [4] :

[4] B – ah ouais / ouais un plaquage méchant / et Rémi Martin est tombé sur la tête: atten- i bouge i bouge i bouge i se relève

A – ouais on a eu peur un instant Daniel

B – ah on a eu peur ouais / pasque vous savez le plaquage pirouette le plaquage javelot où tu prends la le l'adversaire par les jambes / TON épaule bien dans son bassin et tu le retournes complètement et c'est la tête qui se plante au sol / ça c'est un plaquage dangereux ça c'est une expulsion / c'est une exclusion obligatoire (30.09.2007)

Le remplacement des deux *tu* sujets par *on*, par *il* ou par *le plaqueur* ne poserait aucun problème, mais celui de *ton* épaule par *l'épaule* (du plaqueur) entraînerait un risque de confusion avec *les* jambes puis *la* tête (à relier à *l'adversaire*), et le remplacement par *son* épaule un risque de confusion avec *son* bassin (à relier à *l'adversaire*). Ce d'autant qu'Herrero redécrit ici la faute d'un Géorgien sur un Français en utilisant la nomination *l'adversaire* dans le rôle actantiel du joueur français et le pronom *tu* dans celui du joueur géorgien.

6. Action de repousser les adversaires pour faciliter la circulation du ballon.

7. Ces incidences phrastiques sont mentionnées, sur un corpus hispanophone, par Bidot Martínez & Silveira Toledo (1999), qui restent attachés à une déformation du signifié de la personne 2.

### 1.3 HYPOTHÈSE EXPLICATIVE ET EFFET RÉSULTATIF EN DISCOURS

L'ensemble de ces éléments me paraît avérer que la personne 2 extensive relève bien d'un choix de textualisation, parfois limité à une proposition, mais souvent étendu à une micro-séquence. Dès lors, auquel des deux types de textualité la rattacher ? Détrie (2008a : 93 et 99), travaillant sur un autre exemple d'Herrero dans le cadre beaucoup plus englobant d'une réflexion sur l'énullage, associe cet emploi à une étape transitoire de l'actualisation personnelle relevant du *même* analogique. D'un côté, nous avons posé à plusieurs reprises (notamment Détrie & Verine 2009) que les deux types de textualité peuvent alterner ou s'entremêler dans des proportions et selon des procédures extrêmement variées ; nous avons également attiré l'attention (Détrie & Verine 2003) sur différentes procédures de biaisage de la textualité disjonctive en *soi-même*. Mais, d'autre part, dans les treize occurrences du corpus, la personne 2 apparaît bien avoir toujours sa valeur en langue de désignation du partenaire d'une énonciation dans sa singularité disjointe du *je*, soit l'une des marques les plus spécifiques de la textualité en *soi-même*.

Je proposerai donc de considérer la personne 2 en cotexte générique comme une configuration particulière de la textualité en *soi-même* qui (ré)instaure une analogie au-delà de la disjonction entre les pôles énonciatifs et actantiels, en recourant furtivement à la fiction. À la suite de Ricœur (1985 : 229-349), je définirai la fiction comme une mise en représentation d'action permettant aux sujets communicants de confronter expérimentalement leur savoir et leurs valeurs à d'autres structurations possibles des relations actantielles et temporelles, et dont la pertinence réside non pas dans sa validité praxique, mais dans l'enrichissement indirect de l'expérience des sujets. Or n'est-ce pas ce que proposent, si fugacement que ce soit, les occurrences ici considérées ?

D'un côté, la redescription générique permet la confrontation du ou des procès ainsi actualisés avec d'autres procès comparables ; de l'autre, la personne 2 extensive suppose que le destinataire s'implique expérimentalement dans la situation décrite et adopte le PDV d'un ou plusieurs de ses actants<sup>8</sup>. Il y a donc bien analogie, mais entre des positions préalablement discrétisées. Il y a donc bien aussi implication du destinataire, mais selon un guidage explicitement construit dans et/ou par l'énoncé. L'unique implicite, et dans quelques occurrences seulement, réside dans le changement du contrat de communication,

8. Ce double mouvement de distanciation et d'identification est crucial pour la pertinence d'un exemple comme [4], où la conscience de la gravité d'une faute motive la lourdeur de sa sanction (v. *infra* [13]).

qui passe subrepticement de la visée factuelle à la visée fictionnelle. Or on sait que les pragmaticiens et les narratologues<sup>9</sup> ont renoncé à identifier les marques de la fictionnalité dans l'énoncé, et reconnaissent que le contrat de communication fictionnelle demeure très fréquemment tacite. Soit l'exemple [5] :

[5] B – i (2) inarrêtable Sivivatu inarrêtable (2) quand c'est comm' ça / quand c'est comm' ça un cinq contre deux (2) inarrêtable (2) / à la sortie les Français qui font euh qui font du jeu qui font des passes qui sont sur le reculoir et les Blacks<sup>10</sup> disent rien et les Blacks TE prennent et les Blacks TE maîtrisent et les Blacks TE font reculer / et TOI TU HARCÈLES et TOI TU BOUGES et TOI TU FAIS un peu n'importe quoi et à un moment hélas / sur euh u:n plaquage un peu latéral / un ballon perdu: le ballon arrive dans les bras de Jerry Collins. (11.11.2006)

Il est vrai que le marqueur d'analogie et de *généricité* *quand c'est comme ça* se trouve syntagmatiquement éloigné des assertions contenant *te*, *toi* et *tu* ; il est cependant impossible, en contexte, que ces assertions prédisent l'action ou l'état d'un des destinataires : elles ne peuvent donc être interprétées que comme donnant à chacun des récepteurs l'instruction de se figurer dans la situation représentée, c'est-à-dire de s'appliquer fictivement à soi-même les prédicats assertés. L'efficacité pragmatique de cette procédure demeure bien de construire une connivence intersubjective, mais une connivence en *soi-même*, qui invite le destinataire non à un *sentir avec*, comme le ferait la textualité en *même*, mais à un *sentir comme si*.

La personne 2 en cotexte générique constitue ainsi une alternative discursive à deux types de marqueurs fréquents dans le genre du reportage sportif, mais dont Herrero et Cazeneuve s'efforcent de limiter l'emploi : ceux de l'indistinction énonciative / actantielle en *même* (c'est en langue le rôle de *on*), et ceux de l'addition énonciative / actantielle en *soi-même* (c'est en langue le rôle de la personne 4). De fait, une formulation en *on* ou en *nous* serait presque toujours possible, mais elle diluerait dans l'indéfini ou dans le pluriel aussi bien la distanciation analytique par inclusion d'expériences comparables que l'implication de chacun des destinataires dans sa singularité.

## 2. AU-DELÀ DE LA COMMUNICATION JOURNALISTIQUE EN SOI-MÊME, LES DISCOURS RAPPORTÉS DIRECTS NON AVÉRÉS

C'est à de véritables microprocessus fictionnels que correspondent les occurrences de DD non avéré que je décrirai par la formule-type : {tout se passe comme si X avait dit ou disait : « Y »}. Ces emplois ont

9. V. notamment Searle (1975/1982) et Genette (1991).

10. Surnom des Néo-Zélandais, dont la qualité de jeu fait référence.

ceci de particulier que la situation d'énonciation enchâssée est donnée pour effective et définie, mais que l'acte d'énonciation rapporté est représenté comme seulement plausible. Soit, selon les paramètres que j'ai proposés (2005a), les traits définitoires suivants : [+ antérieur ou concomitant à l'énoncé enchâssant], [± itératif], [+ autre acte d'énonciation plausible]. Une telle configuration prend à revers l'illusion de littéralité traditionnellement attachée à la forme directe du discours rapporté (désormais DR). Pour ne pas m'attarder ici sur cette controverse, je me contenterai de rappeler, avec Diane Vincent et Sylvie Dubois (1997 : 131) que « les fonctions du DR sont variées, allant de la reproduction de paroles à la modalisation de l'énoncé, en passant par diverses stratégies de mise en situation discursive et de mise en exergue d'arguments ». Sans doute en raison de leur corpus, ces deux chercheuses omettent le DR non avéré dans leur nomenclature des emplois interactionnels de discours autres décontextualisés (*op. cit.* : 60-73) ; et j'ai moi-même (2005a) cru pouvoir faire l'économie de cette sous-catégorie supplémentaire. Il s'agit cependant du premier cas mentionné par Ivan Fónagy (1986 : 278) sous la rubrique des *fictitious quotations* : “*information given in quotation marks may differ in several ways of reported speech events. Non-verbal communication by means of facial mimicry may be verbalized*”. Ainsi Herrero et Caze-neuve donnent-ils à quarante-deux reprises un équivalent verbal des comportements interactionnels de participants qu'ils ne peuvent en aucun cas avoir entendus ni même, parfois, observés :

Énonciateurs enchâssés	DD non avérés
public du stade <sup>11</sup>	2
arbitres	5
entraîneur français	5
joueurs adverses	6
joueurs français	24
Total	42

## 2.1 DE LA TRANSPOSITION SÉMIOTIQUE À L'EXPÉRIMENTATION FICTIONNELLE

Sur ces quarante-deux occurrences, huit seulement (soit un cinquième) correspondent encore aux caractéristiques d'un genre du discours à visée factuelle en tant qu'elles apparaissent à la fois modalisées d'incertitude par l'énonciateur enchâssant et reliées à la description d'un comportement communicatif de l'énonciateur enchâssé. Dans

11. Je n'illustrerai pas cet énonciateur enchâssé peu fréquent, d'autant que, malgré leur statut spécifique, les colocuteurs en font partie, ce qui atténue la fictionnalisation.

neuf autres cas (soit à nouveau un cinquième), le dire est seulement modalisé grâce à des marqueurs tels que *devoir* (*infra* exemple [7]), *sembler*, *je pense*, *ça sent* (*infra* exemple [11]), *peut-être* (*infra* exemple [9]), *probablement* (*infra* exemple [10]), *sans doute*, *comme si* ou *d'un air de dire*. Enfin, dans le même nombre de cas, le DD succède sans modalisateur à la description d'un comportement non verbal éloquent.

Les énoncés enchâssés imputés à l'arbitre illustrent cette gradience entre l'assouplissement local explicite de la visée factuelle et l'affleurement subreptice d'ilots fictionnels. L'occurrence [6], hors corpus, témoigne du traitement ultra-majoritaire des décisions arbitrales par des discours rapportés indirects où le reporteur assume explicitement aussi bien la description de la gestuelle codifiée que la transposition langagière du sens qu'elle produit. Au contraire, en [7], le procès synthétique *il donne un avertissement verbal*, qui pourrait parfaitement suffire à l'information des auditeurs, est suivi par la modalisation *il a dû lui dire* et par une translation non seulement sémiotique mais énonciative, avec l'enchâssement de l'injonction *fais attention* corrélée à l'apostrophe *garçon* interpellant le joueur averti. Enfin, l'exemple [8] actualise, après un dire sans modalisateur, deux personnes 2 référant au cadre énonciatif enchâssé de l'interaction entre *je* Paul Honiss et *tu* Albacete, comme si Herrero avait pu l'entendre.

- [6] B – l'arbitre estime qu'effectivement les deux premières lignes sont montées (D<sup>12</sup> ouais) en faisant ce geste là il estime que les deux / premières lignes sont montées et il redonne donc mêlée (D donc aucun' des deux n'est sanctionnable alors) voilà absolument (D +++ ) puisqu'il a- lui lui il arrive pas à se départager à travers ce geste-là / i montre euh sa c- son incapacité à dé- délimiter qui qui qui serait le coupable quoi (03.02.2007)
- [7] B – i donne un avertisse- un avertissement verba:l mai:s euh / il a DÛ LUI DIRE fais attention garçon / fais attention pasque là ça fait déjà deux fois / que:: en tout début de première mi-temps (21.09.2007)
- [8] B – Paul Honiss appelle Albacete pour LUI DIRE attention si tu rentres sur le côté des regroupements tu vas manger lourd / premier avertissement / il est çui-là gratuit / si les Argentins s'amuseut à écrouler les mauls<sup>13</sup> / euh qui restent quand même une arme: / assez euh / volontairement prisée par les Français / is pourraient être pénalisés (19.10.2007)

En symétrie de l'inventaire traditionnel des transpositions indispensables à l'enchâssement en discours indirect d'un énoncé attesté, on aperçoit ici les translations nécessaires à la production du cadre

12. D note Christophe Miédougé, journaliste qui alternait parfois avec Cazeneuve et l'a remplacé depuis 2008.

13. Anglicisme désignant l'action de soutenir à bras-le-corps le porteur du ballon pour l'aider à progresser.

énonciatif et de l'expression d'un discours direct à partir de l'interprétation visuelle d'une interaction : en [8], sans m'arrêter sur le fait que le Néo-Zélandais Paul Honiss s'adresse à l'Argentin Albacete en français (alors que la langue officielle de l'arbitrage international est l'anglais), je soulignerai que le syntagme *manger lourd* (au sens de se faire corriger sévèrement) appartient à l'idiolecte de Daniel Herrero. Pour ce qui est de l'absence de modalisateur, je rappellerai, avec Vincent et Dubois (*op. cit.* : 63), qu'elle n'a rien de significatif dans l'oral spontané, puisque les types d'emploi du DR « se différencient les uns des autres par la combinaison d'indices cotextuels et contextuels ».

De fait, cet implicite ne modifie en rien l'interprétation du sens global de l'énoncé. Il amoindrit en revanche son exactitude factuelle et son statut véridictoire, ce qui distord ponctuellement le contrat de communication journalistique. Une étape plus importante dans la décontextualisation de l'énoncé enchâssé est franchie avec les DD imputés à l'entraîneur français dans les vestiaires ou sur le banc de touche. Leur production ne peut, en effet, s'appuyer que sur l'interdiscours des déclarations antérieures de Bernard Laporte et sur leur mise en rapport avec la prestation de l'équipe telle que la perçoivent et la verbalisent les colocuteurs :

- [9] A – et peut-être que: Bernard Laporte euh à la mi-temps leur a dit: entreprenez un p'tit peu plus quand même↑  
 B – ben si vous êtes dans le camp adverse n'ayez pas peur de faire au moins (1) une passe (1)  
 A – ah (rire)  
 B – peut-être c'est pas c'est pas une certitude mais là i semble °h qu'ils l'aient montré  
 A – c'est une bonne idée parc' que ça fait partie quand même euh intégrante de ce jeu (18.11.2006)
- [10] A – eu::h à votre avis z- y'a eu un coup de gueule de Bernard Laporte dans les vestiaires↑ oui probablement  
 B – bah probablement de tout le monde tout le monde a dit mais qu'est-c' qu'on fait là↑ on en prend on on en prend vingt euh plus de vingt à la mi-temps première mi-temps et surtout on a rien fait quoi on a °h et puis on les a un peu regardés on leur a laissé beaucoup d'intervall's on a manqué des plaquages °h notre défense historique pour le moment a trop souffert / trois essais en premier' mi-temps (11.11.2006)

Ces occurrences ont pour point commun d'être les deux seules sollicitées par des interrogations de Cazeneuve. La fiction y apparaît ainsi explicitement mise au service d'une distanciation analytique : les locuteurs enchâssants confrontent les stratégies possibles, parmi lesquelles celle de Laporte (envers qui ils affichent par ailleurs régulière-

ment leur scepticisme). Or, pour produire l'énoncé non avéré, ils se trouvent conduits à adopter, fût-ce provisoirement, le PDV du locuteur enchâssé : en l'espèce, ils formulent des conseils aux joueurs comme s'ils étaient à la place de Laporte. La surenchère modalisatrice de [9] et l'intonation ironique sur *une passe* illustrent cette tension entre altérité énonciative et proximité des PDV : alors que pour les locuteurs enchâssants le principe même du rugby est de se faire des passes, le PDV raisonnablement imputable à Laporte est d'en faire *au moins une*, d'*entreprendre un petit peu plus*, et seulement *dans le camp adverse*.

En [10], au contraire, c'est la proximité avec le PDV de tous les cadres du Quinze de France (*tout le monde*) qui prend le dessus, au point que le décrochage énonciatif et fictionnel du DD non avéré autorise Herrero à actualiser un *notre* inclusif englobant, à la limite, toute la France quinziste et plusieurs *on* référant indistinctement aux Français, formes dont j'indiquais (*supra* § 1.3) que les colocuteurs s'efforcent de les éviter. On bascule finalement dans l'expérimentation fictionnelle pure avec les trente occurrences d'énoncés enchâssés imputés aux joueurs dans le feu de l'action décrite, à l'instar de [11] :

[11] A – eu:h je n' comprends pas pourquoi / c'est à m- c- c- ça reflète un manqu' de confianc' dans leur jeu quoi (...)

B – et ouais ouais euh ouais ça sent un peu Jean-Paul eu:h °h eu:h comment dirai-je (A ah bé le petit bras) une insuffisance un petit bras euh (A un petit pied voilà) un un peu de doute bon voilà euh ça sent EH BÉ ÉCOUTE ON ON A HUIT POINTS SI ON EN AVAIT ONZE ÇA SERAIT MIEUX UN PEU S- SUR L'IMAG' GÉNÉRAL' DU MATCH quoi / ça sent ça sent l'idée encore une fois qu'i faut plutôt figurer TANT PIS / JE DOIS BIEN FIGURER plutôt que: °h euh que être dans dans un' dynamique euh plus porteurs' je dirai m'enfin bon pour l'instant on vous rappelle le score (18.11.2006)

On observe que c'est face à la difficulté de formuler une explication technique, externe, qu'Herrero recourt à la verbalisation du PDV des joueurs pour faire entendre d'abord ce qu'ils sont susceptibles de se dire les uns aux autres (*eh bé écoute on a huit points...*), puis ce que chacun est susceptible de se dire en lui-même (*je dois bien figurer...*). La textualisation du PDV autre s'opère en l'occurrence moyennant l'encadrement syntagmatique de *je dois bien figurer*, corrélé au joueur, par *comment dirai-je* et *je dirai*, corrélés au commentateur, ce qui n'empêche en rien les énonciateurs enchâssant et enchâssé d'être parfaitement distincts, notamment grâce à une première formulation de l'énoncé enchâssé au discours indirect (*ça sent l'idée qu'il faut plutôt figurer*).



## 2.2 HYPOTHÈSE EXPLICATIVE ET EFFET RÉRESULTATIF EN DISCOURS

La textualisation du PDV autre par un DD non avéré prend enfin, dans près de 40 % des cas, des formes plus implicites puisque six occurrences ne sont ni reliées à la description d'un comportement communicatif ni modalisées d'incertitude, et que dix apparaissent abruptement, sans introducteur. Il en va ainsi en [12], quand Herrero actualise à la personne 2 de l'impératif la consigne qu'un joueur se répète en lui-même ou qu'il reçoit de ses partenaires, et en [13] quand il verbalise, sous cette même forme, les provocations ou les mauvaises intentions supposées d'adversaires fautifs qui vont être sanctionnés par l'arbitre :

[12] B – effectivement c'est Yannick Jauzion qui peuchère voit toujours les ballons REVIENS INTÉRIEUR REVIENS INTÉRIEUR REVIENS INTÉ- hi il en a pas un (26.08.2007)

[13] (Plusieurs Irlandais viennent de piétiner Sébastien Chabal, icône du Quinze de France.)

B – ouais ouais i faut dire qu' i i i faut dire qu' i traînait un p'tit peu dans le camp adverse / et alors les collègu's y sont passés dessus un peu comme un troupeau / chacun mettant un peu le sien TIENS PRENDS ÇUI-LÀ TIENS PRENDS ÇUI-LÀ °h hop un laboure la couenne l'autre / entame la côtelette (A e:h) à la sortie quand même peuchère les collègues c'est pas autorisé (A ouais) c'est autorisé que si i gêne vraiment la sortie de la balle / s'il est vraiment / concerné par la sortie de la balle / à condition que ce soit dans le mouvement de l'arrière vers l'avant °h là c'était TRANQUILLE BOUGE PAS PRENDS ÇA DANS LE MUSEAU ET ON VERRA voilà (21.09.2007)

Nous avons proposé (Détrie & Verine 2009) de considérer certains DD non introduits comme relevant de la textualité non disjonctive <sup>14</sup>, dans la mesure où le repérage de l'enchâssement et des coordonnées énonciatives de l'autre discours s'avère confié à la responsabilité active du destinataire enchâssant. Dans mes exemples, la félicité de l'acte de réception implique que l'auditeur ne se borne pas à observer de l'extérieur le spectacle mis en représentation de manière elliptique par le reportage, mais qu'il s'investisse dans la production du sens en adoptant une attitude empathique à l'égard du descripteur afin d'inférer de quel énonciateur à quel destinataire transitent les injonctions proferées d'un même souffle et sans infléchissement de la courbe intonative par rapport à la phrase hôte.

S'il contribue bel et bien à l'efficacité pragmatique de telles séquences en sollicitant derechef la connivence de l'auditeur, ce

14. Dans les écrits contemporains, l'ellipse de la proposition rectrice altère rarement la textualité en *soi-même*, grâce aux nombreuses conventions typographiques susceptibles de signaler non verbalement l'énoncé enchâssé.

recours à l'empathie ne fait que s'ajouter ponctuellement à la production fictionnelle de l'énoncé enchâssé, impliquant l'adoption par le descripteur du PDV d'un ou de plusieurs actants délocutés. De manière comparable, un marqueur typique de l'intersubjectivité en *même*, l'interjection *peuchère*, exprimant selon le *Grand Robert* la « commiseration affectueuse », contribue dans les deux exemples à la proximité des PDV, sans non plus abolir la communication disjonctive propre au reportage. De tels éléments s'insèrent localement dans le type de textualité dominant, mais ne le modifient pas substantiellement.

En symétrie du raisonnement présenté sur la personne 2 extensive en cotexte générique, je conclurai donc que les occurrences de DD non avéré ne fonctionnent pas sur le mode du *dire avec*, mais sur celui du *dire comme si*. À nouveau, il y a bien construction d'une connivence intersubjective, mais d'une connivence en *soi-même*, entre des pôles énonciatifs nettement discrétisés. Il ne s'en agit pas moins d'une entorse au contrat de communication journalistique, mais elle vient de ce que ces séquences font brièvement échapper le reportage à la classe des énoncés expérientiels tenant lieu de ce qui se passe sur le terrain : Herrero s'y autorise de son expertise comme joueur puis comme entraîneur, et Cazeneuve de son expertise comme reporteur, pour proposer aux destinataires une figuration expérimentale du PDV des actants décrits.

Ce faisant, la sous-catégorie du DD non avéré bat plus généralement en brèche les arguments invoqués par la tradition pour expliquer le recours au DD : dans l'ensemble des occurrences, aucune forme de véridiction ne saurait justifier de tels enchâssements, et la variété du propos, son animation, voire sa dramatisation, n'en sont à leur tour que des effets secondaires. Les actions à l'occasion desquelles ils surviennent sont en elles-mêmes suffisamment saillantes : prouesse du Quinze de France lui permettant de marquer un essai ou d'espérer la victoire, prouesse de l'équipe adverse ou bétise des Français les mettant en situation d'encaisser un essai ou de perdre le match, faute grave (quel qu'en soit l'auteur) risquant d'entraîner une blessure et/ou une sanction. Le DD non avéré conforte la conception dialogique de l'hétérogénéité énonciative montrée : car ce dont il s'agit, grâce à la fabulation de l'énoncé enchâssé, reste toujours avant tout d'insérer dans le dire du locuteur le PDV d'un actant en l'affectant à la fois d'altérité et de proximité. Ce fonctionnement est particulièrement manifeste en [13], où le DD verbalise une intention fautive motivant la sanction de l'arbitre.

Au total, les deux procédures discursives examinées ici ont en commun de réduire la distance entre reporteur, auditeur et actant délocuté en recourant très peu, ou sans recourir, à l'indistinction caractéristique de la textualité non disjonctive. Avec la personne 2 extensive, le locuteur-énonciateur donne au destinataire l'instruction de s'impliquer expérimentalement dans la situation d'un ou plusieurs des actants décrits, la (re)formulation générique assurant la médiation entre les trois PDV. Avec le DD non avéré, tout particulièrement lorsqu'il n'est pas modalisé ou pas introduit, le locuteur-énonciateur rend le destinataire complice de sa proximité expérimentale envers les actants délocutés. Ces deux séries d'éléments me paraissent confirmer que les types de textualité en *même* et en *soi-même* possèdent des marqueurs constants en langue, tandis que les modes de textualisation sont des combinatoires en discours dont chacune des configurations doit être interprétée non selon la présence ou l'addition des marqueurs, mais en fonction de leur interaction cotextuelle et contextuelle.

DÉSACTUALISATION ET REPRÉSENTATION  
DE LA PAROLE  
DANS UN PASSAGE DE JANE AUSTEN

par Dominique MAINGUENEAU  
Université Paris XII

Je vais étudier un passage de Jane Austen qui pose des problèmes intéressants pour une analyse énonciative ; il présente en effet un type de discours rapporté dans lequel le narrateur prétend s'affranchir pour une bonne part des contraintes d'actualisation, c'est-à-dire du « passage des potentialités de la langue au discours réalisé » (Barbérís 2003 : 207).

Ces quelques lignes sont extraites d'un des romans les plus célèbres de la romancière anglaise : *Emma*. Pour la bonne intelligence du texte, il faut rappeler quelques éléments de l'intrigue : des membres d'un ensemble de familles qui appartiennent à la *gentry* d'un village anglais passent la journée dans la propriété de l'un d'eux, un riche propriétaire terrien, Mr Knightley. Parmi eux se trouve la jeune et autoritaire femme du pasteur, Mrs Elton. L'un des moments clé de cette journée est la cueillette des fraises dans le jardin. Nous mettons en italique le passage qui va retenir notre attention :

[...] The whole party were assembled, excepting Frank Churchill, who was expected every moment from Richmond; and Mrs. Elton, in all her apparatus of happiness, her large bonnet and her basket, was very ready to lead the way in gathering, accepting, or talking — strawberries, and only strawberries, could now be thought or spoken of. — *“The best fruit in England — every body's favourite — always wholesome. — These the finest beds and finest sorts. — Delightful to gather for one's self — the only way of really enjoying them. — Morning decidedly the best time — never tired — every sort good — hautboy infinitely superior — no comparison — the others hardly eatable — hautboys very scarce — Chili*

*preferred — white wood finest flavour of all — price of strawberries in London — abundance about Bristol — Maple Grove — cultivation — beds when to be renewed — gardeners thinking exactly different — no general rule — gardeners never to be put out of their way — delicious fruit — only too rich to be eaten much of — inferior to cherries — currants more refreshing — only objection to gathering strawberries the stooping — glaring sun — tired to death — could bear it no longer — must go and sit in the shade.”*

Such, for half an hour, was the conversation — interrupted only once by Mrs. Weston, who came out, in her solicitude after her son-in-law, to inquire if he were come — and she was a little uneasy. — She had some fears of his horse. (1974 : 353-354)

Je donne à présent une traduction récente (1996 : 382) de ce passage, qui est due à P. Nordon. Comme on va le voir, sa ponctuation s'éloigne beaucoup de celle du texte original, sans que cela se justifie par la nécessité de s'adapter à la langue-cible.

[...] On ne pouvait que penser et parler fraises, il n'était question que de fraises : le meilleur fruit de l'Angleterre, le fruit préféré de tout le monde, toujours bonnes pour la santé, les plus beaux plants et les meilleures variétés, un vrai plaisir que de les cueillir soi-même, la meilleure des occupations matinales, on ne s'en lassait jamais, les meilleures variétés, l'incontestable supériorité des caprons, sans comparaison avec les autres, celles-là à peine mangeables, les caprons étaient fort rares, et les guinées quelles merveilles, la saveur incomparable des bois blancs, le prix des fraises à Londres, leur abondance du côté de Bristol, Maple Grove, les méthodes de culture, le renouvellement des plants, les jardiniers et leurs opinions divergentes, pas de règles générales, les jardiniers ne se décourageaient jamais, des fruits délicieux, on devait se garder d'en manger trop à la fois, les cerises encore meilleures, les groseilles plus rafraîchissantes, dommage que l'on dût se baisser pour les cueillir, le soleil de plomb, morte de fatigue, impossible d'en supporter davantage, aller s'asseoir à l'ombre.

Cette conversation dura une bonne demi-heure, seulement interrompue une fois par Mrs. Weston, qui était venue voir si son beau-fils était arrivé. Elle était légèrement inquiète, se demandant si son cheval ne lui causait pas d'ennuis.

### 1. UN TEXTE SINGULIER

Le lecteur sera peut-être surpris par la ponctuation inhabituelle de ce texte, qui multiplie les tirets. Mais elle correspond exactement à celle de l'édition originale (1816, tome III : 94).

Le point sans doute le plus frappant dans ce passage est le fait que la narratrice joue délibérément avec les règles de bonne formation syntaxique : un certain nombre de phrases sont ostensiblement incomplètes, écrites dans une sorte de style télégraphique, pour prendre une métaphore anachronique. La narratrice ne propose qu'une représen-

tation partielle de la conversation ; cette dernière est en effet repérée par rapport à une source énonciative qui filtre les propos pour garder seulement de quoi restituer ce que de manière très vague on pourrait appeler l'essentiel de leur contenu et leur dynamique. De ce fait, la complétude est reportée à un niveau supérieur, celui de l'ensemble du passage, qui est globalement encadré par des guillemets. C'est au lecteur qu'il revient de faire des hypothèses sur l'énoncé complet dont les séquences (les suites de mots entre deux tirets) sont présentées comme des fragments. Par exemple, la séquence "*only objection to gathering strawberries the stooping*" sera probablement convertie en quelque chose comme

(my) only objection to gathering strawberries (is) the stooping.

Deux problèmes fondamentaux se posent alors :

1. De quelle technique de discours rapporté s'agit-il ?
2. Qui parle dans ce passage ?

Nous ne nous étendons pas longuement sur le premier problème, qui nous semble pouvoir être tranché si l'on considère les marques linguistiques. On notera que deux thèses ont été soutenues : la plus communément répandue est qu'on a affaire à du discours indirect libre (Todd 2006 : 30, Graham 2008 : 36), mais on trouve aussi l'affirmation qu'il s'agirait d'une sorte de monologue intérieur (Stott 2006). Ces deux catégorisations nous semblent toutes deux inadéquates.

Pour ce qui concerne le second problème, rien dans le texte ne permet de trancher entre les deux candidats possibles : "*Mrs Elton*" et "*the whole party*", c'est-à-dire l'ensemble des invités. Il est vraisemblable que beaucoup de lecteurs ne s'attardent pas sur cette question de savoir qui parle ainsi des fraises, mais un metteur en scène ou un cinéaste qui adapterait ce texte devrait trancher dans un sens ou dans l'autre.

Or dans l'adaptation cinématographique de Diarmuid Lawrence (*Emma*, 1997) ce passage est transposé en un court dialogue entre Mrs Elton and Miss Bates, où c'est néanmoins Mrs Elton qui domine l'échange. Une telle mise en dialogue implique évidemment que l'on transforme certains énoncés averbaux en phrases verbales ; par exemple "*every body's favourite*" devient dans la bouche de Miss Bates : "*I believe they're every body's favourite.*"

Dans un ouvrage de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (1890 : 63), Goldwin Smith laisse entendre que c'est toute la compagnie qui parle. Mais ce n'est pas l'opinion qui prévaut chez les universitaires. C'est ainsi que D. Karlin (2006) et Paula Byrne (2004 : 135) optent résolument pour Mrs Elton, sans mentionner la possibilité d'une autre option. P. Byrne interprète le caractère discontinu de ce fragment en termes réalistes,

comme un indice du débit rapide de la locutrice : “*Her disjointed monologues, expressed in half-sentences, without pause for breath.*”<sup>1</sup> Peter W. Graham (2008 : 36) attribue lui aussi ce passage à Mrs Elton mais il donne une explication bien différente : “*This method of narration [...] implies that she’s worked up her horticultural expertise for the occasion, suggests that the exact words are so insincere or tiresome that we need not have them quoted in full.*”<sup>2</sup>

On l’a vu, la traduction française de Pierre Nordon va dans le même sens, comme on le voit en particulier dans le fait qu’il traduit “*tired to death — could bear it no longer — must go and sit in the shade*” par « morte de fatigue, impossible d’en supporter davantage, aller s’asseoir à l’ombre » : pourtant, les marques d’accord en anglais ne permettent pas de trancher quant au genre et au nombre, et donc de déterminer qui est le sujet de ces prédicats. Pour conforter le choix fait en faveur de Mrs Elton, P. Nordon supprime les tirets, remplacés par des virgules ; dès lors, on a nettement l’impression qu’il s’agit de tirer le passage vers le discours indirect libre, comme le souligne d’ailleurs la disparition des guillemets qui encadrent le tout dans l’édition originale comme dans l’édition de poche publiée par Penguin Books. Le traducteur français s’autorise même, en insérant des déterminants, à « réactualiser » quelques séquences : “*price of strawberries in London*” devient ainsi « le prix des fraises à Londres », “*delicious fruit*” devient « des fruits délicieux », etc.

## 2. LES INDICES LINGUISTIQUES

Pour trancher entre les deux candidats possibles, “*Mrs. Elton*” et “*the whole party*”, le premier type d’indices sur lequel on peut s’appuyer, c’est la ponctuation, et plus particulièrement le tiret. Or, dans l’ensemble du texte d’*Emma* le tiret long apparaît à la fois dans les monologues au discours direct, dans le discours indirect libre, et souvent dans les passages strictement narratifs, comme on en a d’ailleurs un aperçu dans le paragraphe qui suit immédiatement notre passage :

Such, for half an hour, was the conversation — interrupted only once by Mrs. Weston, who came out, in her solicitude after her son-in-law, to inquire if he were come — and she was a little uneasy. — She had some fears of his horse.<sup>3</sup>

1. « Ses monologues disjoints, exprimés en demi-phrases sans pause pour respirer. »

2. « Ce procédé de narration [...] laisse entendre qu’elle a enrichi ses connaissances horticoles pour l’occasion, suggère que les mots exacts sont si peu sincères ou si ennuyeux qu’on n’a pas besoin de les citer intégralement. »

3. « Cette conversation dura une bonne demi-heure, seulement interrompue une fois par Mrs. Weston, qui était venue voir si son beau-fils était arrivé. Elle était légèrement inquiète, se demandant si son cheval ne lui causait pas d’ennuis. » (trad. P. Nordon)

On le voit, ce tiret fonctionne tantôt comme l'équivalent d'une virgule, tantôt comme l'équivalent d'une parenthèse ou d'un tiret double.

Dans *Emma* l'association au sein d'une partie narrée entre tiret long et guillemets de discours direct, comme c'est le cas dans notre passage, est rare ; en voici deux autres exemples.

Dans le premier, le jeune Frank Churchill, qui vient d'arriver dans la région, se renseigne auprès d'Emma :

Their subjects in general were such as belong to an opening acquaintance. On his side were the inquiries, — “Was she a horsewoman? — Pleasant rides? — Pleasant walks? — Had they a large neighbourhood? — Highbury, perhaps, afforded society enough? — There were several very pretty houses in and about it. — Balls — had they balls? — Was it a musical society?”

But when satisfied on all these points, and their acquaintance proportionably advanced, he contrived to find an opportunity, while their two fathers were engaged with each other, of introducing his mother-in-law, and speaking of her with so much handsome praise. (1816, tome 2, chap. V) <sup>4</sup>

Ici le locuteur représenté est clairement identifiable à *he* (“*his side*”). En revanche, dans le passage suivant, lui aussi entre guillemets, le tiret ne sert pas à distinguer une série de questions, mais seulement à marquer les pauses dans un monologue qui est entièrement à la charge d'Emma :

Emma could not help laughing as she answered, “Upon my word, I believe you know her quite as well as I do. — But, Mr. Knightley, are you perfectly sure that she has absolutely and downright *accepted* him. — I could suppose she might in time — but can she already? — Did not you misunderstand him? — You were both talking of other things; of business, shows of cattle, or new drills — and might not you, in the confusion of so many subjects, mistake him? — It was not Harriet’s hand that he was certain of — it was the dimensions of some famous ox.” (Tome 3, chap. XVIII) <sup>5</sup>

4. « Les sujets de conversation qu'ils abordèrent furent de ceux que l'on échange entre personnes qui viennent de se rencontrer pour la première fois. Le jeune homme demanda à Emma si elle montait à cheval, si l'on pouvait faire d'agréables promenades, à cheval ou à pied, si le voisinage était important, s'il se pouvait que Highbury connût une bonne activité mondaine, si comme il semblait qu'il y eût ici et là de très jolies maisons, les bals étaient fréquents, si les gens du monde étaient amateurs de musique.

Une fois qu'il eut été renseigné sur tous ces sujets, et au fur et à mesure que l'on faisait connaissance, il mit à profit le tête-à-tête auquel se livraient leurs pères respectifs pour parler de sa belle-mère, exprimant à son sujet tant d'éloges. » (trad. P. Nordon)

5 « Emma ne put s'empêcher de rire : — Ma foi, dit-elle, je crois que vous la connaissez aussi bien que moi. Mais, Mr Knightley, êtes-vous assuré qu'elle a vraiment déjà accepté ce jeune homme ? J'imagine qu'elle pourrait le faire d'ici un certain temps. Mais déjà ? Êtes-vous sûr de l'avoir bien compris ? Vous étiez tous les deux occupés à discuter d'autres choses : d'affaires, de concours agricoles, de méthodes de culture. Ne



On le voit, dans *Emma* le tiret long est polyvalent ; il marque une relance de l'énonciation mais il ne permet pas au lecteur de déterminer s'il y a ou non changement de locuteur. Sa prise en compte ne nous avance donc pas pour résoudre notre problème.

Tout à fait indépendamment de J. Austen, un siècle plus tard, quand Pirandello, dans un roman de facture naturaliste, a voulu rapporter des échanges entre plusieurs personnages sans les distinguer, il a très naturellement eu recours à des fragments mis entre tirets ; mais à la différence de ce qui se passe dans le texte de J. Austen, chez lui la syntaxe est à peu près respectée ; on reste dans une logique de discours direct plus traditionnelle :

Subito tra i convenuti che si scostavano per farla passare si propagò un susurrío fitto fitto di commenti: — Quella? — Piccola! — Veste male... — Begli occhi! — Dio che cappello! — Poverina, soffre! — Magrolina! — È proprio brutta! — No, perché? ora che sorride, è graziosa. — Timida timida... — Bellina, eh? — Pare impossibile! — Vestitela bene, pettinatela bene, e poi vedrete! — Oh, dire che sia bella, non si potrebbe dire! — È tanto impacciata, poverina! — Impacciata? Non pare... — Che le dice il Gueli? — Ma il marito, signori! Guardate, guardate là il marito! — Dov'è? dov'è? — Là accanto al Gueli, guardatelo, guardatelo! (*Giustino Roncella nato Boggiòlo*, Mondadori, p. 25, 1973 ; 1<sup>re</sup> éd. 1911, sous le titre *Suo marito*)<sup>6</sup>

Ici la pluralité des locuteurs ne fait aucun doute. On le voit dans la phrase d'introduction, qui évoque "*un susurrío fitto fitto di commenti*", et aussi à travers les couples questions / réponses. Mais il suffirait de peu de choses pour qu'on puisse interpréter un tel passage comme relevant d'un seul locuteur.

Il nous faut à présent considérer les indices proprement linguistiques qui sont susceptibles de plaider en faveur de l'une ou l'autre interprétation :

#### • Arguments en faveur de la *party*

La désignation de ce passage de discours rapporté par le terme « the conversation » incite à penser qu'il y a eu plusieurs locuteurs. De

se pourrait-il pas que, dans ce mélange de sujets, vous vous soyez trompé sur ce qu'il vous disait ? Peut-être n'était-ce pas de la main d'Harriet qu'il parlait, mais des mensurations d'un bœuf exceptionnel. » (trad. P. Nordon)

6 « Soudain parmi les invités qui s'écartaient pour la laisser passer se propagea un murmure dense de commentaires : — Celle-là ? — Petite ! — Elle s'habille mal... — De beaux yeux ! — Dieu quel chapeau ! — Pauvre petite, elle souffre ! — Mairichonne ! — Elle est vraiment laide ! — Non, pourquoi ? maintenant qu'elle sourit, elle est gracieuse. — Timide timide... — Mignonne, eh ? — Ça semble impossible ! — Habillez-la bien, peignez-la bien, et vous verrez alors ! — Oh, dire qu'elle est belle, on ne le pourrait pas ! — Elle est tellement gênée, pauvre petite ! — Gênée ? elle n'en a pas l'air... — Que lui dit Gueli ? — Mais le mari, messieurs ! Regardez, regardez le mari ! — Où ça où ça ? — Là près de Gueli, regardez-le, regardez-le ! » (traduction personnelle).

même, il est dit que Mrs Elton “*leads the way in talking*”, et non qu’elle monologue. En outre, si on regarde le contenu des propos, on repère des contradictions, qui peuvent représenter différents points de vue des locuteurs.

*The best fruit in England vs inferior to cherries*

*Hautboy infinitely superior vs Chili preferred*

• Arguments en faveur de Mrs Elton

Pour étayer l’interprétation selon laquelle Mrs Elton serait l’unique locuteur de ce passage, il faut commencer par annuler les indices qui vont dans le sens opposé. On devra donc considérer comme ironique la catégorisation « conversation » qui est donnée par le narrateur à la fin. Il faudra considérer aussi que les contradictions entre les divers fragments n’expriment pas les PDV de divers locuteurs, mais les changements de points de vue d’une personne qui se contrôle très peu.

Peut s’interpréter comme allant dans le sens d’un locuteur unique, la juxtaposition, en fin de passage, d’idées allant dans le même sens :

“glaring sun — tired to death — could bear it no longer — must go and sit in the shade.”

Mais cela ne prouve pas une unique source de PDV : il peut tout aussi bien y avoir co-énonciation, coopération de plusieurs locuteurs.

On pourrait aussi avancer que l’apparition du déictique *these* (“*these the finest beds and finest sorts*”) qui a une fonction déictique situationnelle favorise Mrs Elton comme locutrice. Mais le problème est que tous les participants à la conversation et à la cueillette partagent le même environnement spatio-temporel. On ne peut donc pas trancher sur cette base.

Si l’on considère maintenant le passage dans son ensemble, on note une certaine homogénéité dans la distribution des marques de subjectivité énonciative, ce qui pourrait s’interpréter comme la manifestation d’une façon singulière de parler (italique : comparatifs et superlatifs ; souligné : autres marqueurs de degré (tous types confondus) ; petites capitales : adjectifs / noms mélioratifs) :

— “The *best* fruit in England — every body’s FAVOURITE — always wholesome. — These the *finest* beds and *finest* sorts. — DELIGHTFUL to gather for one’s self — the *only* way of really enjoying them. — Morning decidedly the *best* time — never tired — every sort good — hautboy infinitely superior — no comparison — the others hardly eatable — hautboys very scarce — Chili PREFERRED — white wood *finest* flavour of all — price of strawberries in London — ABUNDANCE about Bristol — Maple Grove — cultivation — beds when to be renewed — gardeners thinking exactly different — no general rule — gardeners never to be put out of their way — DELICIOUS fruit — only too rich to be eaten much of — *inferior* to cherries — currants *more refreshing* — *only* objection to

gathering strawberries the stooping — glaring sun — tired to death — could bear it no longer — must go and sit in the shade.”

Le problème, évidemment, est qu’il n’y a pas nécessité de conclure de la redondance de certains marqueurs énonciatifs que ce sont des indices de l’idiolecte de Mrs Elton. L’homogénéité des marqueurs peut aussi bien relever du sociolecte d’un certain groupe social engagé dans un type de routine conversationnelle qui uniformise les manières de parler.

La solution de facilité, face à cette ambiguïté, c’est évidemment d’attribuer le texte à Mrs Elton, au motif qu’un tel phénomène est rare à cette époque pour un passage d’une telle longueur. Le problème est que rien ne permet de décider si Jane Austen s’est conformée aux usages dominants, au lieu d’innover. L’innovation, si innovation il y a, n’aurait d’ailleurs rien de révolutionnaire : elle ne mettrait pas en cause les cadres dans lesquels se déploie la narration austenienne.

### 3. UNE PAROLE EN REPRÉSENTATION

Si l’on a du mal à répondre à la question « qui parle ? », c’est qu’il s’agit d’une représentation discontinue des paroles, dont seuls certains mots et quelques articulations sont notés. Même si les propos rapportés par Jane Austen n’ont qu’un seul locuteur, en l’occurrence Mrs Elton, de toute façon on a ici affaire à un narrateur qui, loin d’imiter les propos selon les voies habituelles du discours direct, montre en quelque sorte du doigt son travail de représentation des paroles. Ici la notion de « discours représenté » prend une dimension fortement théâtrale : la question de la représentation prend nettement le dessus sur la question « qui parle ? ».

Le type de discours rapporté auquel on a affaire dans le passage de Jane Austen ne correspond pas aux catégories classiques : étant donné la désactualisation des séquences, il est difficile de parler de discours indirect libre ; il est également difficile de parler de discours direct. Comme le note justement P. Graham, “*Mrs Elton’s riff on strawberries is not given totally verbatim but selectively and topically*” [nous soulignons] ; il compare ces *topics* à des têtes de chapitres dans un *gardener’s book*, et se refuse à y voir des paroles saisies dans leur flux. Dans les termes de J.-M. Barbéris, on a affaire à un cas particulièrement extrême de « sujet *idem* » où il y a un « non-dégagement de la subjectivité individuelle » (2003 : 209). Ce qui est d’autant plus remarquable qu’il s’agit d’une situation éminemment conversationnelle, et non de monologue intérieur, bien que récemment l’universitaire britannique Anne Stott (2006) ait évoqué “*Mrs Elton’s stream of consciousness monologue*”. Il est vrai que le caractère haché du

propos, marqué par les tirets, ressemble à l'une des deux grandes stratégies de monologue intérieur romanesque qu'a distinguées G. Philippe (2001) : celle de « l'émiettement » de la syntaxe en unités phrastiques embryonnaires. C'est cette technique que privilégiait Dujardin dans son célèbre essai sur le monologue intérieur. On la voit à l'œuvre dans cet exemple que G. Philippe emprunte à E. Berl :

Femmes nues piétinées par des cavaliers ivres. La cloche. L'ascenseur. Tout rouge. Il monte. J'ai monté, moi aussi, des chevaux. Artilleur. (E. Berl, « Saturne », 1927, nouvelle parue dans la *Revue de Paris*)

Entre le procédé de Jane Austen et celui-ci les ressemblances sont trompeuses. Dans le monologue intérieur l'émiettement syntaxique a un fondement réaliste : il est censé montrer les mouvements de la conscience profonde, le processus endophasique. En revanche, dans *Emma* l'émiettement est fabriqué par le narrateur, qui donne en spectacle son travail de décomposition du flux d'échanges conversationnels. Il vient s'interposer ostensiblement entre le lecteur et les personnages, dont les paroles se font confusément entendre à travers l'émiettement syntaxique. Nous sommes donc également aux antipodes d'une esthétique comme celle de N. Sarraute, dont la « sous-conversation » renvoie à une profondeur de conscience ; rien de tel ici : c'est seulement la surface de l'échange qui est abordée, comme une série de rubriques sans ancrage énonciatif.

Le caractère extrême de la désactualisation (même les déterminants sont absents) s'explique par le fait que dans ce passage les séquences « citées » ne doivent pas être considérées pour elles-mêmes, mais comme des morceaux d'une totalité, l'ensemble du passage, un peu à la manière d'un tableau construit sur le procédé du collage. On est donc loin des *Lauriers sont coupés* de Dujardin, où tout est centré sur l'« à-dire » qui, certes, « n'aboutit pas à un dire constitué » (Barbérès 2003 : 203), mais se déploie dans l'élément d'une conscience-point de vue unificatrice. Ce transfert de niveau de l'unité pertinente – de la phrase vers l'ensemble du passage placé entre guillemets – a pour effet de mettre au premier plan l'ethos discursif. Dans d'autres types de narration, en particulier chez Zola, cette mise en saillance de l'ethos est au contraire régulièrement associée au discours indirect libre, qui intègre les fragments cités dans une énonciation continue et grammaticale.

Si on fait l'hypothèse que le passage d'*Emma* est à attribuer à l'ensemble du groupe, il faut bien s'interroger sur le statut de cette instance énonciative.

Pour analyser un passage de *L'Assommoir* de Zola (Maingueneau 2000), j'ai introduit le concept de MQC (« Membre Quelconque d'une

Collectivité ») ; il permet de désigner une instance présentée comme responsable d'une énonciation qui pourrait être attribuée à n'importe quel membre du groupe. En voici deux exemples empruntés à d'autres romans de Zola :

Dès le second vers, on se regardait dans la salle. Était-ce une plaisanterie, quelque gageure de Bordenave ? Jamais on n'avait entendu une voix aussi fausse, menée avec moins de méthode. (*Nana*, chapitre I, Livre de Poche, p. 25)

La bande riait, en effet, croyant à un paradoxe, à une pose d'homme célèbre, qu'elle excusait d'ailleurs. Est-ce que la suprême joie n'était pas d'être salué comme lui du nom de maître ? Les deux bras appuyés au dossier de sa chaise, il renonça à se faire comprendre, il les écouta, silencieux, en tirant de sa pipe de lentes fumées. (*L'Œuvre*, chapitre III, Livre de Poche, 1985, p. 102)

Ici le recours au discours indirect libre permet de gérer la tension entre le marquage de la subjectivité et/ou de traits sociolinguistiques, et le caractère « quelconque » de la source : en l'occurrence les spectateurs d'une opérette, les convives d'un repas. Le narrateur synthétise diverses paroles, tout en donnant au lecteur la possibilité de ressentir un certain ethos. La mise en évidence de marques de subjectivité et de particularités d'ordre sociolinguistique suscite le sentiment d'une énonciation prise en charge, mais sans que l'énoncé soit attribuable à un individu spécifié. Le discours indirect libre permet en outre de ne pas tracer de frontière entre pensées, perceptions et paroles, de rendre ainsi plus vraisemblable l'attribution de l'énoncé à un sujet pluriel : dans la même situation plusieurs individus peuvent partager la même pensée, difficilement les mêmes mots. Un passage au discours indirect, en revanche, pourrait être attribué sans difficulté à un locuteur collectif, mais il convient mal quand la narration vise à restituer la vision du monde et le langage des participants des « mondes évoqués », si l'on entend par là les milieux qu'entend décrire un roman naturaliste : les ouvriers parisiens, les grands magasins...

Mais dans notre passage de Jane Austen, même si l'on suppose qu'il y a plusieurs locuteurs on ne peut pas parler de MQC : il s'agit de fragments de discours direct attribués à des locuteurs distincts. Pour autant, il n'est pas certain que la notion de MQC ne soit pas pertinente ici, ne serait-ce que parce que rien ne permet d'attribuer tel ou tel de ces fragments à un membre du groupe plutôt qu'à un autre. Je serais tenté d'introduire ici un « méta-MQC », sur le modèle du « méta-énonciateur » de genres de discours comme un journal (Maingueneau 1998). Ce « méta-MQC » serait placé à un niveau supérieur à celui des différents locuteurs, qui resteraient distincts sans être

individus. Le « méta-MQC » ne serait pas responsable de mots à proprement parler, mais aurait l'éthos langagier et la compétence communicationnelle que partagent les membres du groupe. Un peu comme dans un journal (le style « Libé » est celui de n'importe quel rédacteur de ce quotidien) chaque locuteur se voit participer d'une instance supérieure.

#### 4. LE DISPOSITIF NARRATIF DE JANE AUSTEN

Plutôt que de trancher entre les deux lectures possibles, celle qui attribue le passage à Mrs Elton et celle qui l'attribue à une collectivité, il vaut sans doute mieux se demander ce qui dans le système narratif de Jane Austen rend possible une telle ambiguïté, indépendamment même des intentions de l'auteur. Au-delà des analyses strictement linguistiques, il s'agit de considérer le dispositif de narration qui sous-tend ce type de roman.

Ici encore la comparaison avec le naturalisme de Zola peut être intéressante, dans la mesure où dans un cas comme dans l'autre il s'agit de faire entrer le lecteur dans un certain « milieu », avec sa vision du monde et ses parures caractéristiques.

Dans le dispositif naturaliste, les personnages sont censés appartenir à un monde opaque, étranger, par ses mœurs comme par sa parure, à celui du narrateur aussi bien qu'à celui des lecteurs. La forme privilégiée par ce dispositif est l'alternance entre narration distanciée (usage de la non-personne et du couple passé simple / imparfait) et narration au discours indirect libre, laquelle permet au narrateur de montrer l'éthos discursif de personnages typiques sans pour autant renoncer à la maîtrise de la narration. Dans ce dispositif narratif qui pivote autour de la frontière entre narrateur et personnages, quand le narrateur mêle leurs points de vue des zones d'instabilité se produisent par moments, au point de rendre floue cette frontière. C'est un de ces moments de brouillage que j'ai étudié dans l'épisode du banquet de Gervaise dans *L'Assommoir* (Maingueneau 2000).

En revanche, chez l'auteur d'*Emma* la frontière essentielle n'est plus entre deux mondes, celui que sont censés partager narrateur et lecteur et le monde évoqué, mais entre diverses attitudes à l'intérieur d'un même monde. Chez Jane Austen le narrateur, les personnages et les lecteurs sont censés appartenir au même monde, celui d'une « gentry » rurale qui rassemble quelques familles d'ecclésiastiques et des propriétaires terriens. Cela ne veut pas dire que le public effectif, du vivant de Jane Austen, se réduisait à cette couche de la population, mais seulement que son lecteur modèle était censé partager ses connaissances encyclopédiques et ses valeurs. Le projet « documen-

taire » – tant du point de vue des mœurs que de celui des parures – passe ainsi au second plan, au profit d'une connivence. Dès lors, le lecteur est surtout sollicité pour participer aux jeux entre plans énonciatifs que lui ménage le narrateur.

La stratégie de discours rapporté mise en œuvre dans ce passage relève ainsi d'une forme de connotation autonymique, où les fragments sont à la fois utilisés et montrés, opacifiés par leur détachement du flux de la parole ; ils renvoient à un interdiscours diffus et sont convertis en autant de clichés, partiellement désinvestis par leur locuteur. Le narrateur fait partager au lecteur une position de sur-énonciation teintée d'ironie. C'est d'ailleurs cette connivence qui rend possible l'émiettement syntaxique dans notre passage : en s'appuyant sur son expérience, le lecteur est sollicité pour compléter, à partir de quelques fragments l'intégralité des phrases, et au-delà, l'ensemble d'une conversation qui est censée durer une demi-heure. Pour reprendre une métaphore célèbre d'un savant de la même époque, le lecteur doit faire comme le paléontologue qui, en s'appuyant sur sa familiarité avec l'anatomie, est capable de reconstituer l'ensemble d'un squelette à partir de quelques os.

Mais la position de la narratrice austénienne n'est pas pour autant celle d'un Flaubert, encore moins celle d'un Ionesco, qui mettent en contraste implicite de purs signifiants rongés par la bêtise ou l'absurdité et une littérature libératrice qui se nourrirait tacitement de l'inanité de ce qu'elle met en scène. Ici la position d'extériorité à l'égard du monde décrit n'est pas de mise : la narratrice fait partie de ce monde dont elle partage les valeurs avec son lecteur. Elle ménage des décalages énonciatifs qui s'interprètent en termes éthiques : la légère dérision est au service d'une morale. Mrs Elton, personnage vulgaire, mal éduqué, issu d'une famille de riches commerçants, pollue les conversations qu'elle entend « mener » ; elle est présentée comme constamment déviante par rapport à la norme qu'incarne John Knightley, le propriétaire des fraises. Comme le dit très justement Ronald Blythe,

Mr Knightley is the timeless Englishman, the real thing, modest, unaffected, somewhat inadequate of speech (loquacity is not a masculine virtue in England), just, intelligent but not intellectual, loving rather lover-like, and landed. (1966 : 16)

L'intrigue d'*Emma* n'est pas seulement une histoire de mariage, c'est aussi un récit d'initiation où Emma, personnage autoritaire et qui parle à tort et à travers pour être perpétuellement le centre d'attraction de sa petite société, apprend peu à peu à se détacher d'une parole féminine incontrôlée, dont Mrs Elton offre la version vulgaire. Le

mariage d'Emma avec J. Knightley est aussi l'accès à une parole enfin mesurée. La narratrice n'explique pas quel serait selon elle le « bon » régime de conversation, mais elle instaure des décalages qui montrent la déviation de la norme, qui en dernière instance est incarnée dans sa propre énonciation de femme narratrice.

A. Rabatel fait remarquer à propos de la représentation des voix populaires dans le roman qu'il existe un déséquilibre au détriment de celles-ci et à l'avantage du narrateur, ce dernier « s'intéressant moins à la valeur d'usage des direx représentés qu'à leur valeur de mention, ce qui l'institue, de ce fait, en sur-énonciateur ». Cette représentation est d'ailleurs, selon lui, plutôt une « re-présentation » qui vise moins à une reproduction d'un réel déjà donné qu'une mise en scène qui « *représente* et *re-présentifie* des direx moins pour l'effet de réel (qui n'est jamais à négliger) que pour l'effet de connaissance dont cette *représentation* est l'occasion et pour les effets pragmatiques qu'elle entraîne » (2008 : 523). Dans le cas de Jane Austen ce caractère de re-présentation et la position de sur-énonciation sont fortement marqués par la manipulation ostensible des paroles rapportées, et non par l'altérité affichée de voix populaires. Quant à la position de sur-énonciation, elle prend ici une valeur éthique, qui ressort de la convergence de multiples mises en perspective des personnages du récit.

Ce passage de Jane Austen nous a mis en face d'une modalité singulière de discours rapporté. Nul doute qu'en cherchant un peu on trouverait des phénomènes du même ordre chez des auteurs très divers. Pour autant, je ne suis pas certain qu'il soit utile d'ajouter un procédé supplémentaire à la panoplie déjà riche et disparate des techniques de discours rapporté et d'y intégrer ce passage singulier de Jane Austen. À mon sens, l'important est moins de décrire une technique que de comprendre l'émergence des formes de discours rapporté, là où interagissent deux ordres de contraintes : d'une part quelques distinctions de base (discours direct et discours indirect, mention et usage, sur-énonciation et sous-énonciation, etc.), d'autre part des dispositifs énonciatifs qui sont liés à des contraintes d'ordre textuel socio-historiquement définies : régimes médiologiques, types et genres de discours, positionnements dans le champ littéraire...

#### RÉFÉRENCES SPÉCIFIQUES

- AUSTEN Jane, 1816, *Emma*, 3 volumes, Londres, John Murray.  
 AUSTEN Jane, 1974, *Emma*, s.l., Penguin Books.  
 AUSTEN Jane, 1996, *Emma*, trad. fr. P. Nordon, Paris, Le Livre de Poche.  
 BLYTHE Ronald, 1966, « Introduction » à *Emma*, s.l., Penguin Books, 7-32.



- BYRNE Paula (ed.), 2004, *Jane Austen's 'Emma'. A sourcebook*, London, Routledge.
- GRAHAM Peter W., 2008, *Jane Austen and Charles Darwin: Naturalists and Novelists*, Wey Court East (Farnham, Surrey), Ashgate Publishing.
- KARLIN Dalien, 2006, "The voice as text", *The Times Literary Supplement*, 28 juin (accessible en ligne).
- SMITH Goldwin, 1890, *Life of Jane Austen*, London, Kessinger Publishing.
- STOTT Ann, 2006, Normblog, 31 octobre, [http://normblog.typepad.com/normblog/2006/10/writers\\_choice\\_\\_4.html](http://normblog.typepad.com/normblog/2006/10/writers_choice__4.html)
- TODD Janet, 2006, *The Cambridge Introduction to Jane Austen*, Cambridge, Cambridge University Press.

## INTERSUBJECTIVITÉ ET COÉNONCIATION DANS LA POÉSIE CONTEMPORAINE

par Michèle MONTE

Babel EA 2649, Université du Sud Toulon Var

Depuis mon doctorat sur l'énonciation dans la poésie de Philippe Jaccottet, j'essaie d'analyser les formes que prend l'énonciation dans la poésie du XX<sup>e</sup> siècle, ce qui m'a évidemment conduit à m'intéresser aux travaux de Dominique Maingueneau sur la scène énonciative et à ceux de la praxématique sur l'actualisation discursive. Mon premier contact avec les travaux de Jeanne-Marie Barbéris fut un article sur « Identité, ipséité dans la deixis spatiale » paru en 1998 dans *L'Information grammaticale* et qui m'avait vivement intéressée par le lien qu'il établissait entre subjectivité et actualisation et par le modèle dynamique qu'il proposait pour l'inscription linguistique du sujet. Je n'en avais pas à l'époque bien saisi tous les enjeux mais il avait ouvert pour moi un champ de questions qui s'est révélé très fécond. Il me semble en effet que la poésie contemporaine se caractérise par une expansion de la subjectivité en *même* qui remodèle nécessairement la relation intersubjective entre l'énonciateur et le lecteur et le travail d'interprétation de celui-ci. Après avoir tracé un tableau général de cette évolution de la poésie, j'étudierai deux suites de poèmes qui présentent des variations significatives dans l'actualisation et des formes caractéristiques d'une subjectivité non disjonctive.

### 1. ÉVOLUTION DE L'ACTUALISATION EN POÉSIE

Dans la vision gradualiste de l'actualisation défendue par la praxématique, l'étape ultime du processus de subjectivation se caractérise, on le sait, par la « position *ego* qui objective pleinement le sujet et l'individualise comme instance spécifique, comme ipséité » (Barbéris

2001 : 331). Ce troisième stade comporte un paradoxe :

En un sens, il est le comble de la subjectivité. En un autre sens, il résulte d'une objectivation de soi. [...] La personne s'oppose à la non-personne, et à l'intérieur de la personne s'opposent le *je* et le *tu*. (*ibid.* : 332)

Ce paradoxe donne lieu à deux formes différentes de textualité en *soi-même* : celle, typique du discours au sens benvenistien, où le *je* se manifeste explicitement comme l'origine des repérages et des points de vue, et celle, propre à l'histoire, où il disparaît derrière des énoncés qui paraissent se raconter tout seuls et obéissent à un repérage en rupture avec la situation d'énonciation. Dans les deux cas, la mise en spectacle linguistique est achevée et les énoncés proposent une vision de l'objet de discours pleinement assumée par l'énonciateur mais, dans le premier cas, cette prise en charge du discours est explicitement rapportée au *je* alors que, dans le second, le *je* feint de rapporter les choses comme elles se sont passées et fait passer son point de vue comme un trait inhérent au monde dont il parle.

À l'inverse, dans la subjectivité en *même*, le réglage du sens sollicite activement le coénonciateur en raison du flou de la syntaxe et du lexique : le temps et l'espace ne sont encore qu'esquissés, comme le montrent très bien Bertrand Verine (1998) dans son analyse de « Walcourt » de Verlaine, et Détrie & Verine (2003) à propos de « Complainte d'un autre dimanche » de Laforgue. Dans ce texte, écrivent-ils en conclusion :

Le lecteur est convié au co-partage de la vision construite dans / par le texte, son propre investissement subjectif s'avérant nécessaire à la plénitude sémantique de la complainte, le décentrement de l'*ego* énonceur devant de ce fait être compris comme un recentrement non plus pleinement ipséifiant, mais bien identifiant, du côté du *même*. (225)

Ce n'est pas un hasard si ces deux articles prennent appui sur des poèmes de Verlaine et Laforgue. En effet, dans la poésie française jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, la subjectivité en soi-même prédomine et s'actualise dans deux formes distinctes : la poésie lyrique ou satirique d'une part, la poésie épique ou didactique d'autre part. La première est centrée sur l'interaction entre le *je* et le *tu*, le *je* étant assimilé au scripteur, le *tu* étant le plus souvent soit la cible des attaques du *je* soit la femme aimée ou la Muse, mais pouvant aussi être Dieu ou le souverain ou le peuple, ou, par énallage, tel ou tel élément naturel, telle ou telle instance abstraite, comme la Mort ou la Patrie. Quant à la poésie épique ou didactique, elle se caractérise plutôt par une énonciation apparemment objective où le scripteur reste en retrait, même si elle n'exclut pas de temps à autre de vastes prosopopées construisant un énonciateur fictif. L'œuvre poétique de

Victor Hugo se déploie sur ces deux versants, lyrique par exemple dans *Les Contemplations*, où le *je* s'adresse tour à tour à Dieu, à sa fille morte, à l'océan, aux étoiles, satirique dans certains textes des *Châtiments*, et épique dans *La Légende des siècles* où l'instance énonçante est le plus souvent en retrait derrière le récit. Je ne citerai que deux brefs passages emblématiques de ces deux scénographies :

Moi, je laisse voler les senteurs et les baumes,  
 Je laisse chuchoter les fleurs, ces doux fantômes,  
 Et l'aube dire : Vous vivrez !  
 Je regarde en moi-même, et, seul, oubliant l'heure,  
 L'œil plein des visions de l'ombre intérieure,  
 Je songe aux morts, ces délivrés.

(« La clarté du dehors ne distraît point mon âme », *Les Contemplations*)

Le soir vint ; l'orgue en deuil se tut dans le saint lieu ;  
 Et les prêtres, quittant la haute cathédrale,  
 Laissèrent le roi mort dans la paix sépulcrale.  
 Alors il se leva, rouvrit ses yeux obscurs,  
 Prit son glaive, et sortit de la tombe, les murs  
 Et les portes étant brumes pour les fantômes.  
 (« Le parricide », *La Légende des siècles*)

Bien entendu, certains poèmes sont plus complexes : dans *La Légende des siècles*, il arrive que le narrateur interpelle directement le lecteur dans des parenthèses commentatives, dans *Les Contemplations* figurent quelques poèmes sans marque de personne et d'autres où la subjectivation ne semble pas parvenue à sa dernière étape. Mais la textualité en *soi-même* est la règle, bien qu'elle subisse des altérations dues, d'une part à la superposition dans les écrits littéraires de deux interactions – scripteur / lecteur et locuteur / allocutaire – d'autre part, à la spécificité du *je* lyrique, qui est beaucoup moins ancré dans un contexte spécifique que le *je* de la conversation quotidienne (v. Monte 2003 sur la décontextualisation du *je* lyrique). Il faut attendre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour que, comme dans le roman, des formes moins différenciées de subjectivité apparaissent et pour que se développe la part d'implicite dans les poèmes. Mallarmé répudie le récit en poésie et si la dimension épique ne disparaît pas pour autant au XX<sup>e</sup> siècle – qu'on songe à Saint-John Perse par exemple – elle ne prend plus la forme de récits linéaires et s'associe à des scénographies très complexes (v. Monte 2007a). Par ailleurs la remise en cause du lyrisme romantique pousse les poètes vers une poésie que Rimbaud qualifie d'objective, mais qui ne l'est pas par implication d'un *je*-origine mais par retour à un stade antérieur de la subjectivation où le *même* et l'*autre* ne sont pas encore nettement distingués. D'autres recherches, telles celle de Laforgue, ou plus tard, des poètes de l'Esprit nouveau ou des

futuristes, pratiquent intensivement l'hétérogénéité discursive et la superposition des voix, en écho aux collages des cubistes (v. Monte 2010). Au xx<sup>e</sup> siècle, il existe un grand éventail de positionnements énonciatifs possibles pour qui écrit de la poésie et l'actualisation fait appel aussi bien aux formes de la textualité en *même* (*même* de similitude et *même* analogique) qu'à celles de la textualité en *soi-même*. Comme le dit Verine (2001 : 179),

ces formes liminaires et émergentes ne sont pas exclusives du degré plein d'explicitation de la subjectivité et d'actualisation du message, mais susceptibles en contexte d'une infinie combinatoire.

C'est à l'examen de ces variations que je voudrais consacrer cette étude en montrant que l'actualisation ne peut généralement pas être appréhendée à l'échelle d'un seul poème mais de l'ensemble auquel il appartient<sup>1</sup>. J'ai déjà montré que certains recueils sont explicitement construits sur « l'alternance entre des poèmes très impersonnels [...] et des poèmes relevant de l'énonciation embrayée et de l'expérience intime » (Monte 2007b : 103) et j'ai émis des hypothèses sur le rendement argumentatif de cette alternance (Monte 2007b : 115-119). Je voudrais à présent étudier plus en détail la construction de la coénonciation lors de ces variations d'actualisation. Je m'appuierai pour ce faire sur deux suites de textes : l'ensemble « Élégies » extrait d'*Étier* d'Eugène Guillevic et l'ensemble « Calme, 2 » extrait d'*Os* d'Antoine Émaz<sup>2</sup>. J'emploie le mot *suite* à dessein, comme on parle en musique de suites pour désigner un ensemble cohérent de morceaux liés entre eux.

## 2. « ÉLÉGIES » D'EUGÈNE GUILLEVIC : UNE ACTUALISATION HÉSITANT ENTRE TEXTUALITÉ EN *MÊME* ET EN *SOI-MÊME*

Cette suite est composée de neuf textes. En raison du titre<sup>3</sup>, on s'attend à des poèmes déplorant la perte d'un être aimé, où le poète dialogue éventuellement avec le ou la disparue. Mais on observe que les deux premiers poèmes sont dépourvus de marques de l'interlocution et que celles-ci se densifient peu à peu à l'exception du poème 7 (voir tableau page suivante) :

1. Verine y fait allusion lorsqu'il observe dans la série des « Paysages belges » « une assumption puis une rétractation progressives de la personne » (1998 : 41).

2. *Étier* est paru en 1979 chez Gallimard. Je citerai le texte dans la pagination du volume *Poésie* / Gallimard paru en 1997 qui regroupe *Étier* et *Autres*. *Os* est paru en 2004 aux éditions Tarabuste : j'ai proposé (Monte 2008) une étude de l'ensemble du recueil lors du colloque Antoine Émaz qui s'est tenu à Pau en 2008.

3. Sur l'évolution du genre élégiaque, on pourra consulter *Élégies*, le numéro 12 de la revue *Babel* de la Faculté de Lettres de l'Université de Toulon.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
P1				<i>j'ai dû être, j'ai dû rester, me vivre, ma pierre</i>					<i>Je m'allongerai, moi, mon genou, ma main</i>
P2			<i>ton histoire, tu interroges</i>		<i>ta mort tu bois et regardes</i>	<i>autour de toi, tu parviendrais à l'habiter</i>		<i>si tu n'étais pas (2) toi aussi</i>	<i>ton rêve, ton sommeil, vers toi</i>
P4								<i>nous deux</i>	<i>nous irons nous retiendra</i>
Temps verbaux (*)	FUT(3) CONDIT INF (4) phrase averbale	IMP (4) NF PR	PR (4)	PC (2) INF PR (2) IMP (2) Ppassé Présent	PR (6) Ppassé	phrases averbales (3) IMP CONDIT	IMP (3) phrase averbale	si + IMP (2) Ppassé (4) Présent phrase averbale	FUT (6) PR Ppassé
Modalités	4 assertions	4 assertions 1 interrog.	3 assertions négatives	4 assertions	2 assertions (1 négative, 1 clivée)	6 assertions dont 4 négatives	3 assertions	Système hypothétique avec apodose interrogative	4 interrogations, 1 assertion intercalée entre la 1 <sup>re</sup> et la 2 <sup>e</sup> interrogation

(\*) L'absence de précision entre parenthèses signifie que le temps n'apparaît qu'une fois. Ne sont pris en compte comme infinitifs et participes que ceux qui sont supports de prédications. à l'exclusion des infinitifs formant une périphrase avec un verbe conjugué et des participes en emploi adjectival.

Une lecture rapide du tableau pourrait faire croire qu'au fur et à mesure, le dialogue entre le locuteur et la morte (puisqu'il s'agit d'une femme) devient plus dense, comme si l'écriture parvenait en quelque sorte à rétablir une communication entre le survivant et la disparue, selon un topos de l'élégie. Mais une étude attentive des poèmes ne tarde pas à soulever des problèmes quant à l'identité du *tu* : dans les poèmes 3, 5 et 6, en effet, qui encadrent le premier poème en *je*, le *tu* désigne en réalité le locuteur, avec un biaisage, pour reprendre les termes de Détrie & Verine (2003) de la subjectivité en *soi-même* avant qu'elle ait été instaurée pleinement dans un poème. Il faut en fait attendre les poèmes 8 et 9 pour se trouver face à une scénographie plus attendue où le *tu* désigne bien, comme l'indique le féminin du participe en (8), la disparue et le *nous* la réunion du *je* et du *tu*. Si la suite montre ainsi la construction progressive d'une subjectivité différenciée, elle commence par nous plonger dans une situation d'énonciation où ça parle sans que l'on sache bien quelle est cette voix qui ne reçoit de déterminations qu'en (4) : « J'ai dû être statue, // avant d'être cet homme / Qui rabâche du noir et n'aime pas bouger » (p. 92) <sup>4</sup>.

## 2.1 UNE ACTUALISATION PROGRESSIVE

Lorsque l'on croise les informations apportées par l'étude des pronoms et celles que nous offrent l'étude des tiroirs verbaux et des modalités, l'actualisation paraît encore plus complexe. En effet, la présence d'énoncés au futur dès le premier poème et d'un repérage passé dans les poèmes 2, 4, 6, 7 nous incite à penser que la chronogenèse est achevée dans « Élégies » et permet de discriminer trois époques par rapport au moment de l'énonciation. Mais dans le poème (1), le futur est associé à des verbes impersonnels et pose une obligation déliée de tout sujet : « Il y aura toujours / À rencontrer la bonne lumière, / Celle // Où n'avoir plus rien à perdre. (p. 89) ». La présence d'un infinitif dans la relative finale accentue encore l'indétermination du sujet de l'énoncé. Cette indétermination se poursuit de façon spectaculaire dans le poème (2) par l'omission du pronom sujet devant les imparfaits de la première strophe et par le choix dans les laisses suivantes du sujet référant à l'inanimé *cela* :

Prenait du sable dans ses mains,  
Ne savait pas  
À qui l'offrir.

4. J'indique par une barre oblique la fin de vers et par deux barres obliques la fin de laisse, ce mot désignant une suite non métrique de vers isolés par un blanc : le rythme de ces poèmes est non métrique et les vers sont dépourvus de rimes.

Oui, cela se passait  
 Au soleil couchant.  
 Oui, c'était au bord  
 De l'océan.  
 Qu'est-ce  
 Que cela change ? (p. 90)

Par l'interrogation finale et les assertions confirmatives renforcées par *oui*, le poème simultanément suppose et construit la participation du coénonciateur, et par la référence vague ou tronquée des sujets des procès, rend nécessaire l'investissement cognitif de ce coénonciateur qui seul pourra combler les lacunes du texte. D'autre part, la discrimination en époques opérée par les poèmes (1) et (2) établit certes nettement une ligne de partage entre passé et futur, mais pour aussitôt en contester le bien-fondé puisque tous deux insistent sur la continuité, l'identité entre les différents moments du temps : « il y aura toujours » est répété trois fois et l'interrogation finale du poème (2) sous-entend que rien ne change. Il en est de même dans le poème (3) où la trajectoire temporelle impliquée par le SN « ton histoire » est en quelque sorte annulée par le choix de la périphrase aspectuelle « n'en finissent pas » : le temps semble s'être arrêté, il bute contre un obstacle encore indéfini. Les trois premiers poèmes se caractérisent donc par leur impersonnalité et leur indétermination temporelle.

La subjectivité en *soi-même* émerge dans le poème (4) et s'accompagne d'une périphrase modale « j'ai dû être statue (...) j'ai dû rester longtemps de pierre dégrossie » qui contribue à la construction de la sphère de l'*ego* en attribuant au locuteur un programme narratif<sup>5</sup>, ce que confirme le participe « voulant » dans la dernière laisse. Petit à petit la suite « Élégies » précise son propre contexte interprétatif et l'indétermination est levée : le *je* s'affronte à la mort de la femme qu'il aimait, mort qui l'a réduit momentanément à l'état de statue, de pierre « à peine exposée aux regards ». Néanmoins les poèmes qui suivent le poème (4) laissent encore une large place à la coénonciation et à la subjectivité en *même*, comme nous allons le voir.

J'ai déjà signalé que le *tu* du poème (5) est une des figures du *je* : cette auto-interpellation active également le dialogisme du poème, car le lecteur peut aussi prendre ce poème (5) comme un *memento mori* qui lui est directement adressé. Le débat argumentatif fortement marqué par la succession d'un énoncé en « ne... que » contredisant une assertion positive sous-jacente et d'un énoncé clivé introduit par

5. La périphrase avec « devoir » peut prendre un sens épistémique et indiquer une ignorance de l'énonciateur : cette interprétation semble ici moins probable que l'autre mais irait dans le sens de l'indétermination en posant un *je* en quelque sorte extérieur à lui-même, inconscient de ses actes.



« et cependant » qui change l'orientation du discours <sup>6</sup> peut apparaître comme un désir de persuader le lecteur que la mort est déjà là, mêlée à la vie : « Et cependant, / C'est avec elle, c'est en elle // Que tu bois ce verre et regardes / L'arbre qui meurt plus lentement » (p. 93). Le choix du présent, forme neutre, prétemporelle dans la théorie praxématique <sup>7</sup>, associé au démonstratif et à la deuxième personne, incite le coénonciateur à réactualiser l'énoncé à chaque lecture comme s'il le concernait directement <sup>8</sup>. Le poème (5) combine donc des marqueurs forts de dialogisme (négation, clivage, connecteur) et une actualisation en *même* qui ne dissocie pas le *je* et le *tu*.

On retrouve cette double caractéristique dans les poèmes (6) et (7) : tous deux à l'imparfait, assorti dans le poème (6) d'un conditionnel à valeur d'anticipation dans le passé, ils semblent indiquer que l'image-temps est pleinement actualisée. Mais on sait que l'imparfait est un tiroir verbal qui ne peut constituer à lui seul son propre repère : il s'appuie d'ordinaire sur un présent (par rapport auquel il instaure un décalage vers le passé), un passé simple ou un passé composé (par rapport auxquels il constitue l'arrière-plan d'un événement passé). Ici, rien de tel : en l'absence de temps-pivot au passé, nous comprenons que cet imparfait est à percevoir comme en opposition au moment de l'énonciation, mais celui-ci reste implicite. Par ailleurs, de par sa valeur aspectuelle imperfective, l'imparfait nous installe au cœur d'un passé dont les bornes restent parfaitement implicites si aucun circonstant temporel ne figure dans l'énoncé. Or tel est le cas ici : seule l'implication du coénonciateur dans la construction du sens peut l'amener à penser que la borne initiale est constituée par la mort de la femme dont l'absence est signalée p. 94, le conditionnel se situant « plus tard », après la borne finale non précisée. L'indétermination se manifeste aussi dans le choix de deux énoncés averbaux à l'ouverture du poème (6) – « Pas de feu / Sur la lande et personne / Dans la nuit. // Ce rire autour de toi. » –, dans l'absence de référent au « c'était » du poème (7), et dans l'emploi du verbe « devoir » dans un sens conjectural. Le coénonciateur est invité à vivre un moment du passé dans un univers dysphorique, à en éprouver l'inconfort, l'opacité, mais sans pouvoir le situer précisément. La référenciation spatiale s'appuie également sur une intersubjectivité non différenciée puisque les

6. Sur le fonctionnement énonciatif de *cependant*, on pourra lire Mellet & Monte 2008, « *Cependant* », in Mellet S. (éd.), *Concession et dialogisme*, Berne, Lang, 203-241.

7. Pour le détail de l'argumentation, on pourra lire l'article « présent » rédigé par Jacques Bres dans Détrie, Siblot & Verine 2001.

8. Nous verrons dans la troisième partie que, pour moi, le démonstratif n'est pas nécessairement une caractéristique de la subjectivité en *soi-même* et peut au contraire construire un espace intersubjectif indifférencié.

articles définis – « la lande », « la maison », « la femme », « des [de + les] nuages » – renvoient à un savoir préalable partagé. Dans ce diptyque, l'espace et le temps sont interreliés – « Il devait y avoir quelque part / Du temps qui souffrait » –, mais peu précisés<sup>9</sup> et la position de l'énonciateur reste indéterminée, notamment en (7) où on ne sait s'il est à l'intérieur ou à l'extérieur de ce qu'il évoque. Le lecteur n'est pas invité à adhérer à des représentations parfaitement délimitées mais à éprouver avec un locuteur non disjoint de lui des perceptions qui restent en deçà d'une compréhension claire.

## 2.2 LES POÈMES (8) ET (9) : UNE RUPTURE PARTIELLE

Les poèmes (8) et (9) marquent clairement une rupture avec les précédents : organisés autour du *je / tu / nous* du couple et sur un questionnement que le *je* adresse à la disparue et qui porte sur le présent en (8), sur le futur en (9), ils proposent au lecteur une actualisation achevée et un échange dont il est apparemment le spectateur extérieur. Les marques du féminin qui spécifient la deuxième personne, les 4 SN constitués par un déterminant possessif + une partie du corps renforcent cette impression. Néanmoins l'abondance des interrogations (absentes des poèmes précédents), dans la situation d'énonciation particulière qu'est la lecture d'un poème, permet au lecteur d'investir lui-même la position du locuteur. On observe par ailleurs que le poème (8) se caractérise par un travail spécifique sur le signifiant des lexèmes utilisés : répétition du préfixe *en-*, néologismes *envrillée* et *entourbillonnée*, rime interne et externe *nourrie / galaxies / incendies*. Détrie et Verine soulignent à juste titre à propos des constructions néologiques :

en tant qu'idiosyncrasies, elles revendiquent l'ipséité de l'énonciateur ; mais, en l'absence de commentaire métadiscursif, elles contraignent le récepteur à opérer lui-même le réglage du sens. (2003 : 222)

Le poème joue aussi sur le contraste brutal entre une longue protase de 8 vers, saturée de descriptions du *tu*, et une apodose averbale extrêmement elliptique « – Alors, / Nous deux, / Pourquoi ? ». Ce contraste semble exemplifier celui qui oppose l'élan imaginaire du *je* cherchant à dire une rémanence possible de l'aimée au sein de l'univers et sa lucidité sur les motivations désespérées de cette quête. Par ces choix lexicaux, syntaxiques et phoniques, on peut dire que le poème (8) suscite une adhésion sensible plus qu'intellectuelle à ce qui est dit : le lecteur est invité à éprouver physiquement la vérité de

9. On aura noté l'emploi du partitif « du » qui prélève une quantité indéterminée de temps et de l'adverbe « quelque part », imprécis lui aussi. Quant à l'espace, il est vu en (6) comme un bloc et en (7) comme simplement structuré par l'opposition haut / bas, ciel / terre.

l'hypothèse émise plutôt qu'à la juger sur des bases objectives.

Quant au poème (9), il présente plus que les précédents un réglage du sens assez flou qui contraste d'ailleurs avec l'insistance du questionnement et la précision de la localisation temporelle future. Certains énoncés – « Et l'équilibre sera clair / entre le soleil et le couteau », « Quand est-ce que [...] l'arc-en-ciel viendra / équilibrer ma main ? » – restent obscurs car il n'existe pas de représentations stabilisées préexistant au poème qui orienteraient le lecteur vers un sens univoque : c'est à lui de décider par lui-même de ce qu'ils signifient. D'autre part, comme le SN « ton sommeil » peut par euphémisme référer à la mort, on ne sait pas si l'énoncé « Quand est-ce qu'à volonté / Je m'allongerai dans ton sommeil ? » essaie d'anéantir cette mort et de recréer fictivement une vie commune entre le *je* et le *tu* ou bien s'il invite à imaginer un moment où, pleinement intégrée à l'expérience du locuteur, la mort ne sera plus une séparation. Du point de vue spatial, le poème coordonne systématiquement l'immense et le limité comme s'ils étaient sur le même plan, de même qu'il semble essayer par la parole de concilier des éléments inconciliables tels que le mouvement et l'immobilité (laisse 7), « la rupture » et « l'équilibre » qui seraient dotés d'un centre commun « interminablement présent » (laises 8 et 9). Plus fondamental encore, la question en « quand » qui court tout au long du texte présuppose qu'un jour viendra où tous les énoncés trouveront leur réalisation et indique que seule sa date est inconnue, mais le contenu même des énoncés nous renvoie à la tradition poétique des énoncés paradoxaux et fait peser une incertitude sur la possibilité qu'ils soient un jour validés. De ce conflit naît une sollicitation très forte du coénonciateur invité à assumer ou rejeter à la fois le posé et le présupposé des interrogations qui se succèdent dans le poème.

On voit donc que les poèmes (8) et (9), malgré leurs marques indiscutables de subjectivité en *soi-même*, restent largement ouverts sur une participation active du coénonciateur au réglage du sens et imprégnés d'éléments de textualité en *même*. On constate ainsi que la suite « Élégies », malgré ce que pouvait faire attendre le titre renvoyant à un genre précédemment caractérisé par le marquage sans ambiguïtés des pôles du *je* et du *tu*, est de façon prédominante caractérisée par une actualisation non disjonctive qui fait participer le coénonciateur à la construction du sens et l'invite à partager de façon empathique l'expérience de désorientation et de perte vécue par le locuteur. Le poème (4) reste à cet égard relativement isolé, ceux qui le précèdent et le suivent présentant toujours un dialogisme et une indétermination très marqués, soit au niveau énonciatif, soit au niveau

des représentations de la réalité. Une telle scénographie s'explique à mon sens par la conjonction de trois phénomènes :

- la quête dans l'écriture d'une sorte d'homologie entre le sentiment de perte, de désorientation éprouvé par l'endeuillé et le poème lui-même, quête qui conduit à choisir des formes privilégiant l'inachèvement et l'opacité ;
- le refus du narcissisme qui caractérise la poésie contemporaine et qui lui fait considérer avec réticence toute expression trop directe de soi ;
- le mouvement général propre au  $XX^e$  siècle et observable dans d'autres domaines esthétiques, qui consiste à ne pas figer les interprétations mais à laisser l'œuvre ouverte aux investissements du coénonciateur.

Cette conjonction conduit Eugène Guillevic à privilégier dans « Élégies » une forme hybride d'actualisation où dominent les formes relevant de la deuxième étape du processus, celle du *même* analogique dans laquelle les territoires respectifs du *je* et du *tu* ne sont pas encore clairement dégagés. Une autre suite, « Calme, 2 » d'Antoine Émaz, qui, elle, n'a rien à voir avec le deuil, présente pour sa part une mise en spectacle linguistique apparemment encore plus embryonnaire où la sensation l'emporte nettement sur l'analyse. Elle nous permettra aussi de nous interroger sur la place du démonstratif dans le processus d'actualisation.

### 3. « CALME, 2 » D'ANTOINE ÉMAZ : « INFRALANGUE », DÉMONSTRATIFS ET TEXTUALITÉ EN *MÊME*

#### 3.1 UNE ACTUALISATION EMBRYONNAIRE

Cette suite comprend seulement trois parties qui évoquent un crépuscule : elle commence par « au fond du soir / une douceur / dans la lumière » (p. 41) et se termine par « maintenant / c'est un grand pan de ciel / fermé » (p. 43). L'adverbe *maintenant* inscrit ce poème dans l'actualité d'un énonciateur, mais celui-ci n'apparaît que sous la forme du *on* dans la troisième partie. *On* est décrit par Détrie (1998 : 29) comme un « pronom transitionnel récusant la radicalité de la disjonction entre moi et l'autre ». Utiliser *on* c'est faire le « choix de l'entre-deux qui signifierait un sujet se constituant en rapport à l'autre, sans rupture avec cette présence autre ». En effet, *on* est le seul pronom qui permet de « passer insensiblement de *je* + *non-je* à *non-je* seul » (*ibid.*). Or, la poésie contemporaine fait un grand usage de *on*<sup>10</sup> sans

10. On trouvera pour Jaccottet une étude de *on* dans Monte 2002 : 133-141.

doute en raison de son « rôle stratégique fondamental pour faciliter le passage du singulier à l'universel, considéré par beaucoup comme caractéristique du poème lyrique » (Monte 2003 : 167). Les travaux récents sur le lyrisme (Rabaté, Sermet & Vadé 1996) ont en effet montré que la scène d'énonciation lyrique a ceci de paradoxal qu'elle présente l'expérience d'un sujet singulier comme si celui-ci était le porte-parole d'une collectivité beaucoup plus ample. Dans la poésie du XIX<sup>e</sup> siècle, cela se manifeste entre autres par le fait que le *je* prête très souvent sa voix à des entités inanimées ou s'érige en double du lecteur : on connaît bien le poème liminaire des *Fleurs du Mal* qui se termine par l'apostrophe « – Hypocrite lecteur, – mon semblable, – mon frère ! ». Dans la poésie post 1945, plus incertaine de son rôle, plus méfiante vis-à-vis du *je*, cette articulation du singulier et de l'universel va passer par le recours à des formes pronominales telles que *on* ou *quelqu'un* – très utilisé par James Sacré par exemple – qui refusent la singularité du *je*. Antoine Émaz s'en explique de la façon suivante :

Ce que je suis, qui je suis, comment... n'intéresse guère au-delà d'un très court cercle d'amis. Travailler le « on » revient peut-être à prendre acte de ce peu de « je » et viser ce qui en moi est autre. (*Lichen, lichen*, éd. Rehauts, 2003, p. 68)

On ne saurait être plus clair sur cette subjectivité non disjonctive caractéristique de maints poèmes contemporains. Le *on* instaure dans « Calme, 2 » une personne qui perçoit la beauté de la fin de journée mais qui ne se réduit pas au *je* et inclut dans son orbite le lecteur, attiré ainsi dans le même espace :

finir en beauté  
la journée  
on n'en décide pas on voit  
dans ce qui vient une sorte de possible  
comme une fenêtre ouverte  
au passage on avale  
tout le jardin (p. 43)

Mais dans les deux premières parties la subjectivité est encore plus embryonnaire : les énoncés sont volontiers averbaux, le sujet humain est évacué par l'emploi de syntagmes infinitifs qui n'actualisent pas la personne :

d'un coup c'est facile un peu  
de respirer le temps d'avalier  
d'aller quelques pas dehors  
dans la clarté qui calme (p. 41)

La vision n'est rapportée qu'à un œil anonyme :

ce qui est tient  
 bien plus que l'œil  
 qui tire dehors  
 jusqu'au bout du moment voit  
 passe et perd ce qui est  
 pourtant  
 jaune (p. 42)

La subjectivité n'est pas absente, comme l'indique l'évaluation des procès – « c'est facile un peu », « tient bien plus » –, mais elle ne peut être rattachée qu'à une instance anonyme, « un centre d'expérience implicite » (Barbérís 2001 : 332). L'espace est structuré par la préposition « dehors » qui distingue un intérieur (implicite) et un extérieur (le jardin), mais on observe aussi l'emploi de prépositions spatiales qui permettent de rendre plus concrets, presque tangibles, la lumière, la clarté ou le temps : « dans la lumière », « dans la clarté », « au fond du soir », « jusqu'au bout du moment ». Sortir dans le jardin, c'est effectivement entrer dans un espace mais aussi une atmosphère qui enveloppe et construit un nouvel intérieur, selon un processus d'assimilation que la métaphore de la troisième partie « au passage on avale / tout le jardin » ne fait que pousser à son terme. Au cours de cette expérience, non seulement le même et l'autre ne sont pas distingués, mais le sujet, l'espace et le temps tendent à former une totalité indifférenciée, fusionnelle, qui n'est pas sans rappeler les premières expériences du petit enfant. Ainsi, l'intensité de la lumière est exprimée par un énoncé où l'organe de la vision est envahi par la couleur :

toute une couleur  
 presque dans l'œil tant  
 intense maintenant  
 c'est voir jaune (p. 41)

La réalité s'impose avec force mais l'œil ne peut la saisir, la retenir, il la perd, faisant par là l'expérience cruelle du temps, et c'est de cette impuissance que naît le désir de poème pour garder la trace du moment déjà enfui :

la lumière plus fragile file vite descend vers la nuit sans que l'œil puisse tenir d'où les mots pour garder quelque chose comme (p. 43)

L'énoncé s'interrompt sans que l'indétermination pesant sur l'objet du discours ait pu être totalement levée. Par ailleurs l'absence de ponctuation, y compris de majuscules à l'initiale des vers et des parties, contribue fortement à faire du poème un lieu où la subjectivité du lecteur doit s'investir à l'égal de celle de l'auteur pour régler le sens : en effet, il arrive souvent que plusieurs lectures d'un même vers soient possibles. Par exemple, dans les deux vers « d'un coup c'est

facile un peu / de respirer le temps d'avaler » on peut faire de « le temps » le complément essentiel de « respirer », l'aboutissement du procès, mais on peut lire aussi « le temps d'avaler » comme un syntagme limitant temporellement le procès « respirer », et « un peu » peut être analysé comme incident à « facile » ou à « respirer ». Autant de possibilités entre lesquelles le lecteur devra trancher ou qu'il gardera toutes actives simultanément.

Le présent de l'indicatif, temps neutre par excellence, accompagne sans les différencier les étapes de cette expérience, de sorte qu'on ne sait pas vraiment si les trois parties renvoient exactement au même moment ou correspondent à une progression. L'écoulement du temps n'est évoqué qu'à la fin de la troisième partie dans le passage que je viens de citer où la syntaxe devient plus complexe, recourt à des subordonnées circonstancielles, hiérarchise l'expérience. L'apparition de *maintenant* juste après pourrait ainsi être vue comme l'émergence de la subjectivité en *soi-même* à la toute fin du texte. Mais on peut aussi se demander si *maintenant* et les démonstratifs, présentés dans Détrie, Siblot & Verine (2001) comme des éléments correspondant à une mise en spectacle achevée où le *je* s'oppose au *tu* et l'*ici* à l'*ailleurs*, ne sont pas plus ambigus qu'il n'y paraît. Le fait que *maintenant* soit fréquemment corrélé à *là* plutôt qu'à *ici* dans les passages en discours indirect libre des textes narratifs (Barbérés 2009a) plaide en ce sens.

### 3.2 LE RÔLE DU DÉMONSTRATIF

*Maintenant* présente deux occurrences dans « Calme, 2 », dont une à la fin de la première partie, qui, nous l'avons vu, relève tout entière de la subjectivité en *même*, comme le montrent également les déterminants, presque tous définis, actualisant un espace commun aux deux coénonciateurs. Les démonstratifs se répartissent entre trois occurrences de *c'est*, trois occurrences de *ce* + relatif et cinq occurrences du déterminant. Nous résumons dans le tableau ci-contre les principaux outils de l'actualisation et de l'organisation syntaxique de l'énoncé.

Si l'on attribue aux déterminants démonstratifs le rôle de discriminer l'espace et les objets en fonction de leur plus ou moins grande proximité avec le *je*, on aura tendance à penser que la deuxième partie, riche en démonstratifs, présente une image de la réalité plus achevée que la troisième, or l'apparition dans la troisième partie de *on*, de *il y a*, de *c'est-à-dire* (qui implique un souci de précision à l'égard du coénonciateur), le nombre plus élevé de référents convoqués et posés pour la première fois dans l'espace discursif, comme l'indique l'abondance des articles indéfinis, et la densification des relations syn-

taxiques plaident au contraire pour considérer que le processus d'actualisation est plus avancé dans cette troisième partie. À l'inverse, de nombreux traits (citons notamment l'absence de pronoms personnels, la synecdoque *l'œil* pour désigner le sujet percevant, la syntaxe très floue, la non coïncidence entre les frontières de vers et de groupes syntaxiques, la prépondérance des articles définis sur les indéfinis et la présence des SN très vagues *ce qui est, ce quoi dans la lumière encore qui cogne*) indiquent que les parties 1 et 2 se situent à une étape antérieure de cette actualisation. Dès lors, on est amené à s'interroger sur le rôle des démonstratifs dans ce processus.

	1 <sup>re</sup> partie	2 <sup>e</sup> partie	3 <sup>e</sup> partie
énoncés averbaux (*)	2 (sur 4)	2 (sur 3)	1 (sur 7)
subordonnées relatives	1	7	2
subordonnées conjonctives et <i>pour</i> + Gr INF	0	0	4
<i>on</i>	0	0	4
article indéfini (**)	3	1	7
article défini	8	4	6
<i>maintenant</i>	1	0	1
<i>c'est</i>	2	0	1
<i>ce qui</i> + V	0	2	1
<i>ce, cette</i> + N (***)	0	4	1

(\*) La délimitation des énoncés étant souvent hasardeuse, je ne retiens que le nombre minimum d'énoncés qu'il est possible de distinguer. Les énoncés averbaux sont rapportés au total des énoncés enchâssants ou indépendants, à l'exclusion des subordonnées.

(\*\*) J'y inclus aussi l'occurrence de « quelques » et celle de « quelque chose ».

(\*\*\*) J'intègre « ce quoi dans la lumière / encore qui cogne » dans cette catégorie, *quoi* fonctionnant ici comme un nom.

La littérature sur le sujet est extrêmement abondante et il serait vain de prétendre en donner ici un aperçu rapide. Je me bornerai à signaler quelques éléments qui plaident à mon sens pour ne pas intégrer trop globalement les déterminants démonstratifs dans les indices de la subjectivité en soi-même. Les études diachroniques menées par Marchello-Nizia (2004, 2006) tendent à montrer que le système des démonstratifs est passé en français d'un système centré sur la personne à un système centré sur l'espace avec deux glisse-



ments concomitants : le domaine dans lequel la déixis prend sens est passé de la sphère du locuteur au contexte de l'occurrence et le pôle déictique à partir duquel se construit le domaine est passé du locuteur à l'occurrence elle-même. Si les hypothèses de Marchello-Nizia sont exactes, ceci aurait pour conséquence que, par exemple, dans la deuxième partie de « Calme, 2 », « cette lumière » renverrait non pas à celle que voit le locuteur, mais à celle qui est accessible dans le contexte de l'occurrence, le contexte en question dans un texte littéraire étant constitué par le texte lui-même. Cette approche rejoint la définition que donne Kleiber (1986 : 19) des démonstratifs comme token-réflexifs : leur sens est tel que l'identification du référent d'un SN démonstratif passe nécessairement par la prise en considération de l'environnement spatio-temporel de l'occurrence, ce qui, ajoute de Mulder (1998 : 29), exige de « construire un contexte ». Que le locuteur soit un élément fondamental de ce contexte explique que, dans bien des cas, l'emploi d'un démonstratif là où un autre déterminant aurait été possible produise un effet de subjectivité accrue, mais on peut penser que l'association du démonstratif au seul locuteur n'est qu'un cas particulier du fonctionnement de ce déterminant, et qu'il est tout à fait possible dans d'autres cas que l'interprétation du SN passe par la construction d'un contexte où le locuteur et l'allocutaire partagent un même espace et où la subjectivité reste indifférenciée.

Une telle position va à l'encontre d'approches qui relient étroitement l'emploi du démonstratif à un centre déictique source de point de vue (Philippe 1998, Jonasson 2005, et pour une critique Kleiber 2003) et qui prennent peu en compte le coénonciateur pour s'attarder plutôt à des effets de polyphonie dus à l'existence de plusieurs candidats au rôle de centre déictique. Elle me paraît en revanche compatible avec l'analyse de Gary-Prieur (2005 : 259) pour qui « les personnes (du discours) sont les protagonistes implicites de l'acte de référence accompli à l'aide du GN » démonstratif. L'hypothèse de Gary-Prieur est en effet qu'en employant *ce N*, *je* attire l'attention de *tu* sur *x* qu'il catégorise comme *N*. Certes cette auteure insiste fortement sur le fait que les démonstratifs postulent une asymétrie en termes de savoir entre locuteur et allocutaire, asymétrie qui nous orienterait plutôt vers une subjectivité en *soi-même*, mais il me semble que le démonstratif a précisément pour fonction d'inviter l'allocutaire à accéder, par le biais du signifié du SN et de l'analyse du contexte, à la représentation de l'objet construite par le locuteur, aussi personnelle qu'elle puisse être parfois<sup>11</sup>. À partir d'une asymétrie initiale, le démonstratif tend à

11. On sait en effet que le démonstratif accompagne fréquemment des désignations métaphoriques de l'objet du discours non stabilisées en langue.

inclure l'allocutaire dans la sphère du locuteur et à effacer leurs différences non pas, comme l'article défini, en postulant un savoir partagé antérieur à la prise de parole, mais en resserrant l'appartenance commune des deux coénonciateurs à une même situation. Il est donc tout à fait compatible avec une textualité en *même* qui « construit un mode global et indifférencié de présence intersubjective » (Barbériis 1998a : 30) et tel est bien son rôle dans « Calme, 2 ».

Dans la deuxième partie, les déterminants démonstratifs servent en effet prioritairement à indiquer le surgissement dans l'espace commun ébauché par le texte d'éléments nouveaux et surprenants, qui forcent l'attention :

cette lumière à ce moment  
ce quoi dans la lumière  
encore qui cogne  
dans un temps sans lien  
avec cette paix de mémoire  
 Brusque (p. 42)

Mais en attirant l'attention sur la lumière ou la paix qui surgissent dans cet espace, les démonstratifs ne les définissent pas pour autant dans une relation exclusive à la sphère du locuteur, ils invitent plutôt le coénonciateur à les reconnaître également comme partie intégrante de la situation partagée. Le pointage qu'effectue le démonstratif isole le référent dans le contexte situationnel mais établit aussi un lien nécessaire entre le référent et ce contexte, sans lequel il ne pourrait être identifié. Or, le contexte ayant été présenté précédemment comme un espace partagé, il ne semble pas que le démonstratif puisse annuler cette saisie intersubjective indifférenciée au profit d'une perception plus égocentrique. Par ailleurs l'emploi anaphorique illustré par l'occurrence de la p. 43 – « il y a une glycine c'est-à-dire une haute masse suspendue de feuilles [...] et on tape sur cette masse » – appelle également l'analyse du démonstratif comme invitant à appréhender le référent du N au sein d'un espace partagé qui se trouve alors être le texte amont.

### 3.3 INTERPRÉTATION GLOBALE

Si l'on accepte de ne pas relier de façon univoque le démonstratif à l'étape ultime de l'actualisation, il est possible de considérer que les trois parties de « Calme, 2 » nous font faire un parcours où les références spatiales se précisent peu à peu mais sans jamais disjoindre les deux coénonciateurs. Dans le poème 1, cet espace est désigné simplement par « dehors » et caractérisé par des éléments appartenant à une expérience partagée : « la clarté qui calme / les fleurs, les feuilles ». Dans ce dehors advient « *une* douceur / dans la lumière »,

évènement recatégorisé plus loin par « toute *une* couleur / presque dans l'œil tant / intense ». Les deux articles indéfinis assertent la survenue d'un évènement qui introduit un changement – « d'un coup c'est facile un peu / de respirer » – mais ce changement n'est rapporté à aucun sujet déterminé.

La deuxième partie essaie quant à elle de cerner un peu plus cet évènement nommé de façon vague comme « ce qui est » et recatégorisé par les SN démonstratifs « cette lumière à ce moment » qui, à la fois, réfèrent à l'évènement évoqué dans la première partie (référence anaphorique) et créent un espace partagé qui n'est plus structuré par un savoir préalable, comme avec les articles définis, mais par une expérience qui n'a d'autre référence que le surgissement de « cette lumière à ce moment », surgissement dans le *hic* et *nunc* du poème mais aussi bien dans la mémoire du scripteur, puisque le présent ne permet pas de discriminer les époques et de distinguer entre temps du vivre et temps du dire. Le temps est d'ailleurs qualifié de « sans lien » et la paix de « brusque » en écho à l'adverbe « d'un coup » de la première partie.

Dans la troisième s'introduit en revanche une certaine objectivation. L'expérience racontée dans les parties 1 et 2 commence à être analysée par un sujet qui s'en dissocie : « on voit / dans ce qui vient une sorte de possible ». Un des éléments du jardin fait l'objet d'une prédication : « il y a une glycine » et d'une description qui en détaille certaines parties et propriétés. Le temps se structure en une succession qui oppose la fin de la journée et la nuit, et qui se caractérise par une évolution de la lumière devenue « plus fragile ». La dernière laisse, enfin, commençant par « maintenant », semble nous inviter à comparer la situation finale définie comme « un grand pan de ciel / fermé » à la situation initiale « au fond du soir / une douceur / dans la lumière », et donc à prendre acte d'une évolution dont le « c'est » nous institue en témoins.

« Calme, 2 » apparaît donc comme l'histoire progressivement objectivée d'un moment privilégié, d'abord saisi en lui-même et comme isolé, puis réintroduit dans la dynamique habituelle du temps et du sujet qui « voit / passe et perd ce qui est » mais la subjectivité n'y distingue jamais le *je* et le *tu* et s'appuie sur des formes privilégiant l'indistinction de la sphère personnelle. Dans ce micro-récit, les démonstratifs apparaissent du côté du même, de l'expérience globale d'un temps, d'un espace, et d'une perception non séparés. L'effacement du locuteur suscite en retour l'implication active du coénonciateur dans la construction du sens. Le poème nous propose de refaire par la lecture l'expérience intense, inédite et fugace qui l'a suscité et il construit un monde où le rôle ordonnateur et structurant du

*je* est remplacé par une écriture osmotique. Les multiples traits linguistiques qui créent l'indétermination et proposent une appréhension embryonnaire et essentiellement affective du temps, de l'espace et du sujet font basculer l'écriture du côté de cette langue fantasmée caractéristique de certaines recherches littéraires que Maingueneau (2004 : 147) appelle *l'infralangue* :

L'infralangue est tournée vers une Origine qui serait une ambivalente proximité au corps, pure émotion : tantôt l'innocence perdue ou paradis des enfances, tantôt confusion primitive, chaos dont il faut s'arracher.

La spécificité de « Calme, 2 », représentatif en cela de maints poèmes d'Antoine Emaz et plus largement de tout un courant de la poésie contemporaine, est que la mise en mots y apparaît à la fois comme une tentative, en s'approchant de cette langue originaire, de rester proche de l'émotion initiale et comme une trahison de cette expérience par la mise à distance qu'implique le passage au verbal. Il s'agirait donc de garder trace dans le texte de ce moment originaire tout en indiquant qu'on ne peut s'y maintenir longtemps parce que l'irruption de la langue est porteuse de différenciation, à l'image d'ailleurs du temps qui passe et modifie la scène. Ce faisant, le poème, dans un processus bien décrit par Maingueneau et qui est caractéristique des discours *constituants*, donne à lire une trajectoire dans l'actualisation qui justifie sa scène d'énonciation : en nous plongeant dans une indétermination initiale puis en se structurant progressivement, il s'assure de la participation du lecteur à ce processus qui conduit à une actualisation de plus en plus précise et montre donc l'émergence d'un dire et d'un dit qui se détachent peu à peu de l'à-dire. Le poème rejoue en quelque sorte sa naissance, sa vie et sa mort.

Jeanne-Marie Barbéris écrivait naguère à propos d'incipits romanesques :

Les difficultés à lire les discours littéraires dominés par une composante en *idem* (et le plaisir qu'on peut y prendre), tiennent à ce que le lecteur, dans l'interaction enchâssante qui le lie au scripteur, ne peut être qu'un *alius*, alors que ce texte est écrit, dans son interaction enchâssée, pour un *idem* – auquel le lecteur est invité à s'assimiler. (2003 : 211)

Les deux exemples étudiés ici confirment la validité de cette analyse en l'étendant à la poésie contemporaine qui, masquant l'interaction enchâssante au profit d'un contact direct du lecteur avec la voix du texte<sup>12</sup>, exploite à fond les possibilités d'actualisation *graduelle* offertes par la langue. Comme à l'oral quoique par d'autres moyens, la

12 J'ai proposé dans ma synthèse pour l'HDR (« Le poème, parole et texte : de la linguistique énonciative à la stylistique de la poésie », septembre 2007, en ligne sur le site <http://babel.univ-tln.fr/membres/monte.html>) une description détaillée de ce brouillage actantiel (p. 56-64).

coénonciation se révèle indispensable pour assigner un sens à ces textes dont le caractère énigmatique tient à leur indétermination volontaire. Les dispositifs énonciatifs qu'ils manifestent et les formes linguistiques qu'ils utilisent sollicitent activement le lecteur en le posant en *idem* d'un locuteur qui ne se distingue pas complètement de lui. On aurait tort toutefois de négliger les variations énonciatives présentes au sein d'une suite de poèmes : l'actualisation y est rarement homogène et les variations qu'elle subit sont partie intégrante du sens à construire, comme nous l'ont montré les *Élégies* de Guillevic et « Calme, 2 » d'Antoine Émaz. Chaque fragment ne peut donc être pleinement compris que s'il est resitué dans la dynamique à laquelle il participe. De tels textes peuvent sembler déroutants parce qu'ils jouent avec les conditions d'énonciation spécifiques du texte littéraire – séparation des deux instances énonciatives, décontextualisation – en y réinscrivant des formes de parole qui se donnent comme liminaires et balbutiantes pour mieux nous faire participer à cet effort permanent de la poésie pour dire ce qui gît encore dans les limbes de l'à-dire.

À GAUCHE, À DROITE, ETC. :  
DE L'ESPACE DU DESCRIPTEUR  
ET DE LA DESCRIPTION  
À CELUI DU LECTEUR

par Catherine DÉTRIE

CNRS – ITIC Université Montpellier 3, *Praxiling* UMR 5267

Cette réflexion, qui s'appuie sur l'approche praxématique de l'intersubjectivité, est centrée sur les marqueurs spatiaux présents dans les descriptions, tels à *gauche*, à *droite*, c'est-à-dire des locutions adverbiales de *position absolue*, qui « constituent le lieu dans lequel se situe un être ou un événement, par rapport à une référence qui se confond avec le sujet parlant lui-même » (Charaudeau 1992 : 420), et qui, à ce titre d'une référence liée à l'énonciation, ont une portée déictique, contrairement aux emplois prépositionnels du type à *gauche de X*, à *droite de X*, qui construisent des positions spatiales *relatives*. Dans un texte littéraire, cette déicticité est nécessairement *am phantasma*, selon l'expression de Bühler, c'est-à-dire imaginaire (les déictiques spatiaux ordonnant la description en dehors du champ visuel des coénonciateurs), mais elle fait appel, au même titre que la déixis *ad oculos*, à la capacité du lecteur à voir avec autrui, en s'appuyant sur les ressources de sa corporalité. La corporalité du scripteur est, elle aussi, à l'œuvre, dans la mesure où c'est sa propre expérience humaine, en amont, qui préside à l'élaboration de la description, et qui sature la référence spatiale portée par à *gauche* ou à *droite* : autrement dit, les deux moments du processus descriptif – celui de son élaboration, celui de son interprétation – s'ancrent dans une expérience en partage, qui est celle du voir. De quelle façon cette expérience s'implante-t-elle dans la description ? Mon but est non seulement de montrer que l'espace fictionnel décrit est construit « selon le modèle habituel de

l'expérience humaine, épousant le parcours d'un regard » (Barbérís 2001 : 355), et donc à partir d'un centre de perspective, mais aussi de m'interroger sur la façon dont le scripteur, dans la coénonciation enchâssante, s'appuie sur cette déixis imaginaire pour mettre en place des processus d'identification, et donc d'engagement corporel du lecteur dans son dire.

J'ai abordé (Détrie 2002) l'articulation entre vision et énonciation dans *Le Spectateur français* de Marivaux, texte qui relie systématiquement perception visuelle et acte d'écrire, les *choses vues* alimentant systématiquement l'espace discursif. Mais ce rôle de la perception visuelle me semble tout aussi prégnant dans des textes qui n'ont pas pour objet de nourrir une histoire à partir de ces choses vues, mais simplement de narrer une histoire et corollairement de procéder à des descriptions. Mon hypothèse est que la corporalité – celle du descripteur tout comme celle du lecteur – est une charpente organisatrice du sens. Je pars ainsi de l'idée que la description conserve les marques de l'expérience sensible de l'observateur, en tant qu'elle est organisée à partir de son appréhension des choses vues, le centre de perspective visuelle se transformant en point de vue langagier (désormais PDV)<sup>1</sup> : le texte iconicise en quelque sorte la façon de voir de cet observateur. C'est donc le mode de donation des faits décrits qui me paraît intéressant, puisque cette donation des faits témoigne d'une subjectivité à l'origine du dire, tout dire correspondant à une vision perspectivisée, c'est-à-dire une *version* de ces faits. Le texte peut s'appuyer sur différentes sources subjectives : le parcours du regard peut être, dans du matériau romanesque par exemple, celui d'un personnage, que je symboliserai par e1, dans la mesure où la source du PDV est liée non à l'énonciation et aux interactants énonciateur (E1) / énonciataire (E2), mais à un actant narratif. C'est sans doute le cas le plus simple et le plus fréquent. Mais il peut s'agir aussi d'un regard présenté comme celui de l'énonciateur E1, ou plus rarement comme celui de l'énonciataire E2. Enfin, la description peut se constituer à partir d'un regard qu'on ne peut rapporter à aucune entité discriminée. Les organisateurs déictiques – tels à *gauche*, à *droite*, mais aussi *en face*, *en haut*, et beaucoup d'autres – impliquent la question du regard qui les sous-tend. Je les traiterai donc selon le regard qui les investit : celui d'un E2 instrumentalisé, en première partie, celui du personnage comme (plus ou moins) à la source de la description, en deuxième partie, celui

1. J'accorde à la notion de PDV le sens que lui confère Rabatel : « tout ce qui, dans la référenciation des objets (du discours) révèle, d'un point de vue cognitif, une source énonciative particulière et dénote, directement ou indirectement, ses jugements sur les référents » (Rabatel 2003 : 364).

d'une instance anonyme, en troisième partie, en élargissant systématiquement cette approche à la construction intersubjective du sens : en effet, ce qui m'intéresse n'est pas tant la source du PDV que la façon dont le dire va permettre d'inciter le lecteur à partager la même sphère d'expérience, et donc à voir avec ce centre de perspective.

### 1. LES RUSES DE LA DESCRIPTION : L'ÉNONCIATAIRE,

#### CENTRE DE PERSPECTIVE DU MOMENT DESCRIPTIF

Un rappel tout d'abord, essentiel pour la compréhension de la démonstration : le genre romanesque (genre choisi pour cette analyse <sup>2</sup>) superpose deux coénonciations-interactions, l'une enchâssante, entre le scripteur et le lecteur, l'autre enchâssée, entre le narrateur et le narrataire. Si la première est certes indubitable, elle est néanmoins *in absentia*, dans la mesure où le scripteur cède la place à un énonciateur-narrateur (E1), en interaction avec un énonciataire-narrataire (E2), cette hiérarchisation étant définitoire du roman (v. Détrie 2008b). Dans les romans en non-personne, l'interaction entre E1 et E2 est elle aussi *in absentia*, les postes énonciatifs que sont E1 et E2 n'étant pas matérialisés langagièrement. Or certains textes spectaculaires E2 en *vous*, posé comme un succédané de lecteur : ce choix, dans quelques cas, est associé à un transfert de centre de perspective, ce *vous* assumant la responsabilité du processus descriptif. *La Modification* de Butor en est une illustration exemplaire, mais ce procédé n'est pas propre au nouveau roman, loin de là. L'extrait du *Nabab*, d'Alphonse Daudet, proposé *infra*, met en place le même schéma. E2 est mis en scène en *vous* par E1, un *vous* corporalisé concrètement, puisqu'il est doué de vue (*vous l'avez vu, vous allez le revoir tout de suite, dans vos yeux*), et posé en tant que source de la chose décrite. Le but de cette mise en scène est non seulement de transformer un PDV cognitif en PDV visuel, mais surtout de placer le lecteur dans une posture cognitive qui est celle que le texte attribue à E2, en tant que voyageur d'un train qui file, regardant le paysage qui s'offre à lui *en face*. Le verbe *voir*, procès attribué à *vous*, le déictique *en face*, en relation avec ce *voir* invitent le lecteur à croiser ce qui est décrit et la source de ce voir dont la description rend compte :

- (1) Dans les régions du Midi, de civilisation lointaine, les châteaux historiques encore debout sont rares. À peine de loin en loin quelque vieille abbaye dresse-t-elle au flanc des collines sa façade tremblante et démembrée, percée de trous qui ont été des fenêtres et dont l'ouverture ne regarde plus que le ciel, monument de poussière calciné de soleil, datant de

2. Corpus constitué grâce à la base de données Frantext.



l'époque des croisades ou des cours d'amour, sans un vestige de l'homme parmi ses pierres où le lierre ne grimpe même plus, ni l'acanthé, mais qu'embaument les lavandes sèches et les férigoules. Au milieu de toutes ces ruines, le château de Saint-Romans fait une illustre exception. Si vous avez voyagé dans le Midi, vous l'avez vu et vous allez le revoir tout de suite. C'est entre Valence et Montélimar, dans un site où la voie ferrée court à pic tout le long du Rhône, au bas des riches coteaux de Beaumes, de Raucoule, de Mercuriol, tout le cru brûlant de l'Ermitage répandu sur cinq lieues de ceps serrés, alignés, dont les plantations moutonnent aux yeux, dégringolent jusque dans le fleuve, vert et plein d'îles à cet endroit comme le Rhin du côté de Bâle, mais avec un coup de soleil que le Rhin n'a jamais eu. Saint-Romans est en face sur l'autre rive ; et, malgré la rapidité de la vision, la lancée à toute vapeur des wagons qui semblent vouloir à chaque tournant se précipiter rageusement dans le Rhône, le château est si vaste, se développe si bien sur la côte voisine qu'en apparence il suit la course affolée du train et fixe à jamais dans vos yeux le souvenir de ses rampes, de ses balustres, de son architecture italienne, deux étages assez bas surmontés d'une terrasse à colonnettes, flanqués de deux pavillons coiffés d'ardoise et dominant les grands talus où l'eau des cascades rebondit, le lacis des allées sablées et remontantes, la perspective des immenses charmilles terminées par quelque statue blanche qui se découpe dans le bleu comme sur le fond lumineux d'un vitrail. Tout en haut, au milieu de vastes pelouses dont la verdure éclate ironiquement sous l'ardent climat, un cèdre gigantesque étage ses verdure crêtées aux ombres flottantes et noires, silhouette exotique qui fait songer debout devant cette ancienne demeure d'un fermier général du temps de Louis XIV, à quelque grand nègre portant le parasol d'un gentilhomme de la cour. (*Le Nabab*, chapitre XI, « Les fêtes du bey »)

Le texte est d'abord en non-personne, et pose le décor général d'un Midi n'ayant conservé de son histoire médiévale que quelques ruines. Cependant, *de loin en loin*, en tant qu'organisateur spatial processuel, donne à voir un espace en mouvement, en relation avec une source visuelle inattribuable à ce point du texte : son effet est donc d'inférer le déplacement de cette instance anonyme non incarnée. Le lecteur à ce point du texte peut alors supposer que la référence est E1 lui-même. La rupture visuelle qu'opère le surgissement du château de Saint-Romans, dans ce paysage sans châteaux, va de pair avec l'introduction d'un *vous* saisi en extensivité, intégré à une circonstancielle en *si* (*si vous avez voyagé dans le Midi*). Ce PDV va devenir de plus en plus déterminé et incarné au fil du texte : tout d'abord grâce à l'utilisation d'un présentatif (*c'est*) dont le rôle textuel est d'ouvrir la séquence descriptive (*vous l'avez vu et vous allez le revoir tout de suite. C'est entre Valence et Montélimar*) : or l'organisation textuelle, articulant, par ce présentatif, la prise à témoin d'un *vous* sur le point de revoir un paysage déjà vu et une description, travaille l'inférence que le

voyageur en question, non seulement est à la source de la description, mais surtout que ce voyageur se confond avec le lecteur lui-même, en train de revivre une expérience antérieure, ce que semble signaler *tout de suite*, qui peut renvoyer au voyageur qui va revoir un paysage déjà vu, ou au lecteur qui va se remémorer son expérience du Midi, grâce à la lecture de cette description qu'il va faire *tout de suite*. La locution adverbiale préserve ainsi l'ambiguïté d'une interprétation spatiale ou temporelle. Selon la formule de Rabatel, le présentatif pose une « source évidentielle préexistante » (2000 : 54). La simple succession de *vous* et de *c'est* travaille l'inférence que cette source est bien *vous*. Une fois cette inférence effectuée, le lecteur est appelé à s'installer dans la peau de E2 : en premier lieu le déictique *en face*, qui inscrit un positionnement spatial spécifique, corporalise le *vous*-énonciataire de papier, et invite par la même occasion le lecteur réel à épouser le PDV de ce foyer de perception qu'est ce *vous*, comme si E2 et le lecteur, réunis sous la même personne linguistique, étaient aussi un unique foyer de perception, et partageaient une même spatialité. Par la suite, la description du château de Saint-Romans est effectuée à partir d'un regard, d'abord non précisé (*dont les plantations moutonnent aux yeux*) puis discriminé par le rattachement à E2 (*le château [...] fixe à jamais dans vos yeux le souvenir de ses rampes, de ses balustres, de son architecture italienne*), rattachement qui va de pair avec l'invasion des subjectivèmes tels *rageusement*, *ironiquement*, ou l'analogie avec *quelque grand nègre portant le parasol d'un gentilhomme de la cour*. Ce choix rappelle que toute énonciation postule un allocutaire, qui est ici explicitement représenté, représentation permettant d'impliquer le coénonciateur enchâssant – le lecteur – en le traitant comme s'il était cet allocutaire. L'interprétation du texte est de la sorte complètement orientée par le choix initial de représenter l'interaction entre E1 et E2.

Or dans *Le Nabab*, sur plus de 800 occurrences du pronom *vous*, seules 30 d'entre elles ne renvoient pas à un dialogue entre personnages, mais sont ancrées dans les séquences descriptives. Une vingtaine d'entre elles mettent en scène un E2 indéterminé, mais saisi fréquemment dans des procès perceptifs, comme en témoignent ces quelques exemples :

(2) à respirer l'odeur âcre qui vous saisit en entrant

Que ce soit la bonne Crenmitz ou une autre, vous la verrez à toutes les ouvertures du salon, cette silhouette furtive

Vous est-il arrivé, promeneur solitaire et contemplatif, de vous coucher à plat ventre dans le taillis herbeux d'une forêt, parmi cette végétation particulière poussée entre les feuilles tombées de l'automne, variée, multiple, et de laisser vos yeux errer au ras de terre devant vous ?

La projection-identification du lecteur réel à E2 a des conséquences sur l'interprétation du texte en son entier (et pas seulement aux rares moments où E2 s'inscrit dans l'énoncé) : elle est traversée, façonnée, par cette interaction représentée. L'énonciataire spectaculaire en *vous* n'est pourvu de sens qu'en tant qu'il donne corps à un poste interactionnel dont le lecteur peut s'emparer, et dont il peut habiter le PDV, en s'appuyant sur son propre imaginaire. Si ce *vous* freine la transparence descriptive qu'aurait mise en place une description en non-personne collant plus ou moins à l'instance interne au texte, il a pour effet de transposer le voir au plan de la coénonciation enchâssante, le lecteur étant invité à voir les choses à partir de ce que le scripteur lui donne à voir, c'est-à-dire ce qu'il présuppose que le lecteur a déjà perçu et expérimenté : la décentration du PDV a pour effet ultime de conforter le lecteur dans son propre PDV, son corps perceptif devenant le moyen d'accès à la chose décrite, ce qui crée les conditions d'une lecture empathique.

Ce *vous* permet la synchronisation coénonciative, dans la mesure où sa valeur extensive construit un schéma d'expérience dans lequel chacun peut s'inscrire : il peut donc abriter le scripteur lui-même, non par adhésion explicite, mais par non-disjonction de la communauté humaine, tandis que sa spécification perceptive (*yeux*) met en place, du côté du lecteur, des processus identificatoires, qui, corrélés aux déictiques *en face* ou *tout en haut*, l'incitent à s'identifier au centre de perspective d'où émane le PDV, qui n'est pas ici E1, mais E2. Par ailleurs, ce *vous*-E2, posé comme la source de la perception qui informe la description, travaillant en cela l'évidentialité propre au voir, est de ce fait posé en surplomb épistémique par rapport à E1, puisque c'est lui qui lui fournit le matériau descriptif.

## 2. LE PERSONNAGE

### PLUS OU MOINS CENTRE DE PERSPECTIVE

La délégation de la perspective visuelle représentée à un personnage, le texte épousant – ponctuellement ou continûment – cette perspective, est un cas fréquent. Généralement, le texte présente, en amont, un déclencheur de la description effectuée, comme un procès perceptif (§ 2.1). Mais, si la source de la description semble bien être un personnage, cette source est en fait fréquemment plus ou moins modulée (§ 2.2), ou complexifiée (§ 2.3), le PDV construit étant souvent hétérogène, d'autres sources se superposant ou se mêlant plus ou moins au voir du personnage. Il faut donc envisager ce voir selon un continuum qui irait d'une source unique, celle d'un personnage, à une configuration composite au sein de laquelle le personnage aurait un rôle influent.

## 2.1 PRÉSENCE D'UN PROCÈS PERCEPTIF EXPLICITANT LA SOURCE DE LA CHOSE VUE

L'exemple (3) présente plusieurs procès – *contempler, embrasser dans un dernier coup d'œil* – qui permettent d'amorcer une perception d'ordre visuel que le lecteur va attribuer au personnage Frédéric, et mettent en attente une description :

- (3) Un jeune homme de dix-huit ans, à longs cheveux et qui tenait un album sous son bras, restait auprès du gouvernail, immobile. À travers le brouillard, il contemplait des clochers, des édifices dont il ne savait pas les noms ; puis il embrassa, dans un dernier coup d'œil, l'île Saint-Louis, la Cité, Notre-Dame ; et bientôt, Paris disparaissant, il poussa un grand soupir.

M. Frédéric Moreau, nouvellement reçu bachelier, s'en retournait à Nogent-sur-Seine, où il devait languir pendant deux mois, avant d'aller faire son droit. Sa mère, avec la somme indispensable, l'avait envoyé au Havre voir un oncle, dont elle espérait, pour lui, l'héritage ; il en était revenu la veille seulement ; et il se dédommageait de ne pouvoir séjourner dans la capitale, en regagnant sa province par la route la plus longue.

Le tumulte s'apaisait ; tous avaient pris leur place ; quelques-uns, debout, se chauffaient autour de la machine, et la cheminée crachait avec un rôle lent et rythmique son panache de fumée noire ; des gouttelettes de rosée coulaient sur les cuivres ; le pont tremblait sous une petite vibration intérieure, et les deux roues, tournant rapidement, battaient l'eau.

La rivière était bordée par des grèves de sable. On rencontrait des trains de bois qui se mettaient à onduler sous le remous des vagues, ou bien, dans un bateau sans voiles, un homme assis pêchait ; puis les brumes errantes se fondirent, le soleil parut, la colline qui suivait à droite le cours de la Seine peu à peu s'abassa, et il en surgit une autre, plus proche, sur la rive opposée.

Des arbres la couronnaient parmi des maisons basses couvertes de toits à l'italienne. Elles avaient des jardins en pente que divisaient des murs neufs, des grilles de fer, des gazons, des serres chaudes, et des vases de géraniums, espacés régulièrement sur des terrasses où l'on pouvait s'accouder. (Flaubert, *L'Éducation sentimentale*)

Dans cette page descriptive, *des clochers, des édifices, l'île Saint-Louis, la Cité, Notre-Dame* et *Paris disparaissant* sont offerts au lecteur en relation avec le regard de Frédéric, selon une perspective évolutive, confortée par le participe présent du verbe *disparaître* (*Paris disparaissant*), qui signale le bateau en mouvement, et le spectacle se modifiant au fur et à mesure que le bateau se déplace. La description qui est ainsi construite rend compte d'un paysage perspectivisé qui s'origine dans la spatialité du regardeur.

La description de la rivière, qui intervient plus tardivement, est donnée sans regard médiateur. Le lecteur attribuera sans doute par inférence la description de la rivière, dans les deux derniers para-

graphes, à Frédéric, ou, plus largement, aux passagers du bateau, groupe incluant Frédéric (*on rencontrait* déborde en effet le regard du jeune homme) : le spectacle lui apparaîtra comme filtré et organisé par ce regard, lui-même en relation étroite avec un ancrage spatial (sur le pont d'un bateau qui glisse sur la Seine). Les indices de déplacement sur l'eau (comme les *trains de bois*), de changement de perspective lié à l'avancée du bateau et donc au déplacement du regardeur (comme *la colline qui suivait à droite le cours de la Seine peu à peu s'abaissa*), ou de positionnement du regardeur au milieu du fleuve, glissant entre deux rives qui se modifient au fil de la navigation (comme *il en surgit une autre, plus proche, sur la rive opposée*) incitent en effet le lecteur à rapporter le voir à un observateur sur le bateau, plutôt qu'au narrateur, même si rien ne l'interdit, et à interpréter ce voir à l'aune de ses propres schémas expérientiels : il ne s'étonne donc pas d'une colline qui s'abaisse, tandis qu'une autre surgit brutalement. Ce que le texte donne à voir au lecteur, c'est le résultat d'une activité perceptive et l'invitation corollaire à faire sienne, par l'acte de lecture, et pour un temps seulement, cet angle de vision, ce qui facilite son accès au décrit, et cela, jusqu'à la relative qui clôt l'extrait, au sein de laquelle le prépersonnel *on* opacifie le PDV<sup>3</sup>.

Ce type de texte pose en premier lieu une source perceptive (ici visuelle), puis propose une représentation de cette perception (ce qu'on appelle plus habituellement une description). Or attirer l'attention du lecteur sur le fait qu'il s'agit d'une représentation de perception invite ce dernier à être partie prenante de cette représentation, puisque c'est lui qui reconstruit le voir et la source du voir à partir de ses propres pratiques. De très nombreuses pages descriptives fonctionnent de cette manière.

## 2.2 ABSENCE DE PROCÈS PERCEPTIF ET CONSTRUCTION D'UN PDV ÉVOLUTIF

L'exemple (4) ne présente pas de procès perceptif, contrairement à (3), mais le simple agencement textuel permet au lecteur de régler la description comme description assumée par le personnage. La

3. *On* complexifie ce PDV dans la mesure où il pourrait signaler un transfert de centre de perspective : d'un observateur sur le pont à un riverain indéterminé. Je privilégie cependant l'hypothèse d'un PDV en continuum, émanant des voyageurs saisis en indistinction, l'association {modal à l'imparfait + infinitif} construisant une valeur – bien attestée, notamment dans les écrits littéraires – d'irréel du passé. Cette interprétation est confortée par le cotexte aval immédiat : « Plus d'un, en apercevant ces coquettes résidences, si tranquilles, enviait d'en être le propriétaire, pour vivre là jusqu'à la fin de ses jours, avec un bon billard, une chaloupe, une femme ou quelque autre rêve. Le plaisir tout nouveau d'une excursion maritime facilitait les épanchements ».

dernière phrase du premier paragraphe (il s'agit de l'incipit du roman) arrête à la fois l'identité sociale du personnage (*sous-chef de gare*) et sa gestuelle, tout en travaillant l'inférence suivante : si on s'accoude à la fenêtre, c'est généralement pour embrasser du regard le spectacle extérieur, le changement de centre de perspective (de E1 au personnage) s'établissant sur la base de cette inférence.

- (4) En entrant dans la chambre, Roubaud posa sur la table le pain d'une livre, le pâté et la bouteille de vin blanc. Mais, le matin, avant de descendre à son poste, la mère Victoire avait dû couvrir le feu de son poêle d'un tel poussier, que la chaleur était suffocante. Et le sous-chef de gare, ayant ouvert une fenêtre, s'y accouda.

C'était impasse d'Amsterdam, dans la dernière maison de droite, une haute maison où la compagnie de l'ouest logeait certains de ses employés. La fenêtre, au cinquième, à l'angle du toit mansardé qui faisait retour, donnait sur la gare, cette tranchée large trouant le quartier de l'Europe, tout un déroulement brusque de l'horizon, que semblait agrandir encore, cet après-midi-là, un ciel gris du milieu de février, d'un gris humide et tiède, traversé de soleil.

En face, sous ce poudroïement de rayons, les maisons de la rue de Rome se brouillaient, s'effaçaient, légères. À gauche, les marquises des halles couvertes ouvraient leurs porches géants, aux vitrages enfumés, celle des grandes lignes, immense, où l'œil plongeait, et que les bâtiments de la poste et de la bouillotterie séparaient des autres, plus petites, celles d'Argenteuil, de Versailles et de la ceinture ; tandis que le pont de l'Europe, à droite, coupait de son étoile de fer la tranchée, que l'on voyait reparaître et filer au-delà, jusqu'au tunnel des Batignolles. Et, en bas de la fenêtre même, occupant tout le vaste champ, les trois doubles voies qui sortaient du pont se ramifiaient, s'écartaient en un éventail dont les branches de métal, multipliées, allaient se perdre sous les marquises. Les trois postes d'aiguilleur, en avant des arches, montraient leurs petits jardins nus. Dans l'effacement confus des wagons et des machines encombrant les rails, un grand signal rouge tachait le jour pâle. (Zola, *La Bête humaine*).

Cependant le texte n'enchaîne pas directement sur la chose vue, un autre moment descriptif prenant place dans la linéarité romanesque. Ce moment a pour clôture initiale un présentatif (*C'était impasse d'Amsterdam*), en position de charnière entre un amont narratif (*c'était* condense des procès posés dans le premier paragraphe, à savoir la scène ancrant Roubaud dans sa chambre) et un aval descriptif, qu'il annonce, son rôle textuel étant d'ouvrir une séquence descriptive, assumée par une source qu'on peut faire coïncider par inférence avec E1. Cependant ce deuxième paragraphe introduit d'autres repères dont la source est indécidable : ainsi, que faire du démonstratif *cette* (qui anaphorise la *gare*) dans *cette tranchée large trouant le quartier de l'Europe, cette tranchée* pouvant renvoyer à une

perception du narrateur (E1) et/ou du personnage (e1) ? Il en va de même pour le modalisateur *sembler* qui suit (*que semblait agrandir encore [...] un ciel gris*), dont on ne sait s'il faut l'attribuer à E1 ou à e1.

Au début du troisième paragraphe, le centre de perspective semble ne plus être E1, mais le personnage Roubaud lui-même. Le glissement des PDV est à peine perceptible, si ce n'est la tension entre *cet après-midi-là*, qui renvoie à la temporalité du narré, et *en face, à gauche et à droite* qui signalent que la description du paysage embrassé à partir du repère de la fenêtre ouverte est le fait du personnage, au même titre que l'aspectualisation qui en est effectuée. L'actualisation construite par *en face, à gauche, à droite* n'a en effet rien à voir avec celle qu'auraient effectuée *en face de lui, à sa gauche et à sa droite*. La modification de PDV est générée par le choix de ces organisateurs spatiaux. La question est alors celle-ci : à quoi sert ce décrochage perceptuel ? Selon l'hypothèse que je défends, la visée est d'inciter le lecteur à voir le spectacle de la fenêtre avec les yeux du personnage, et donc à épouser son PDV, E1 n'étant plus directement à la source de ce PDV. Pourquoi privilégier ce prisme subjectif, et non celui de E1, tout aussi subjectif, mais autrement ? Parce que le personnage ressemble au lecteur, contrairement à la voix narrative, qui est abstractisée par le choix d'une non-personne anonyme, par la construction objectivante qui en résulte, parce qu'il est plus facile aussi, pour le lecteur, de suivre et de faire sien le parcours du regard d'un personnage, qu'il se représente immédiatement à son image, comme un *alter ego* ayant en partage une même corporalisation, et les expériences afférentes à cette corporalisation. L'adhésion du lecteur au dire serait ainsi facilitée par ce subterfuge du *voir avec le personnage*. Cependant le texte continue à travailler délibérément l'ambiguïté : ainsi *où l'œil plongeait, la tranchée, que l'on voyait reparaître et filer au-delà*, enfin *en bas de la fenêtre*, par l'utilisation d'un article défini (*l'œil*) qui avalise une double lecture (l'œil de E1 ou celui de Roubaud ?), du prépersonnel *on*, qui agrège le regard du narrateur et celui du personnage, et la spécification construite par (*en bas*) *de la fenêtre*, en superposant les repères, préservent une focalisation plurielle. À l'exception de ces quelques affleurements de l'instance textuelle, tout le paragraphe propose une référencement dont la source semble être le personnage et non le narrateur. Ce n'est donc pas le regard (non précisé) qui fait la description, mais c'est la description et ses organisateurs tels *en face, à gauche, à droite* qui révèlent la source de la perception. En particulier la vision en contre-plongée qui appréhende *l'éventail des lignes comme les petits jardins nus* des postes d'aiguillage signale en creux le personnage accoudé à sa fenêtre.

2.3 DE L'ALIGNEMENT PONCTUEL DU SCRIPTEUR  
SUR LE PERSONNAGE  
À LA COORIENTATION DU PERSONNAGE,  
DU SCRIPTEUR ET DU LECTEUR

Si, en (4), la délégation de la description à l'instance fictive du personnage n'est pas totalement achevée, elle l'est en (5). Ici il ne s'agit plus d'une description, offerte comme telle, les marqueurs spatiaux *à gauche* et *à droite* s'inscrivant plus globalement en narration (le personnage cherche son chemin à la tombée de la nuit), mais le transfert du centre de perspective au personnage est indubitable :

- (5) Et il s'engagea dans ce passage, heureux de n'avoir plus à franchir les haïes et les talus. Au bout d'un instant, le sentier déviant à gauche, la lumière parut glisser à droite, et, parvenu à un croisement de chemins, Meaulnes, dans sa hâte à regagner le pauvre logis, suivit sans réfléchir un sentier qui paraissait directement y conduire. Mais à peine avait-il fait dix pas dans cette direction que la lumière disparut, soit qu'elle fût cachée par une haie, soit que les paysans, fatigués d'attendre, eussent fermé leurs volets. Courageusement, l'écolier sauta à travers champs, marcha tout droit dans la direction où la lumière avait brillé tout à l'heure. Puis, franchissant encore une clôture, il retomba dans un nouveau sentier... (Fourmier, *Le Grand Meaulnes*)

Le lecteur s'attendait plutôt à *le sentier déviant à sa gauche, la lumière parut glisser à sa droite*, soit une spatialisation relative au personnage en train de marcher, appréhendé par un regard extérieur, celui de E1. Mais le fait d'utiliser une locution adverbiale de position absolue (*à gauche / à droite*) signale l'alignement de E1 sur le personnage, et incite en retour le lecteur à épouser la perspective visuelle du marcheur, à hésiter avec lui entre un sentier qui dévie *à gauche*, et une lumière *à droite*, et à se perdre avec lui, les marqueurs spatiaux proposés impulsant cette coconstruction (ils ne font sens pour le lecteur qu'en relation avec son propre schéma corporel). Cet effet de sens est conforté dans le même texte, quelques lignes plus loin (6), par le choix cette fois d'un procès perceptif explicite (*distinguer*), mais dont le sujet grammatical *on* a pour fonction de brouiller la source de la perception. Le pronom *il*, anaphorique de Meaulnes, était cependant possible, et même beaucoup plus attendu. Le lecteur a en effet accompagné le jeune garçon durant toute sa marche, il est logique que le personnage continue à être le centre de perspective et que nous devinions avec lui la présence de buissons. L'effet de sens narratif de l'imparfait (lié à l'aspect perfectif du verbe *déboucher*, et à son association avec *à cent pas de là*) n'explique ni ne justifie la discordance entre *il* et *on* :



- (6) Découragé, presque à bout de forces, il résolut, dans son désespoir, de suivre ce sentier jusqu'au bout.

À cent pas de là, il débouchait dans une grande prairie grise, où l'on distinguait de loin des ombres qui devaient être des genévriers, et une bâtisse obscure dans un repli de terrain. Meaulnes s'en approcha.

*On* signale la non-disjonction des PDV, E1 se positionnant en synchronisation cognitive avec le personnage regardeur (le spectacle est donné comme une coconstruction), tout en travaillant l'adhésion du lecteur à cet espace fictif élaboré selon le PDV en superposition de E1 et du personnage : en effet, nous ne distinguons plus avec les yeux de Meaulnes, mais avec les lunettes que nous confère le scripteur pour regarder avec Meaulnes. La dimension empathique est ici fortement marquée, non seulement par le prépersonnel, mais aussi par l'utilisation du modalisateur *devoir* (*des ombres qui devaient être des genévriers*), qui renvoie certes au PDV de Meaulnes cherchant à mettre des mots sur les choses vues, mais en osmose avec les PDV alignés des coénonciateurs. Dans ce cadre, *on* rappelle la relation triangulaire entre le scripteur, le lecteur et le personnage, en mettant l'accent, non plus sur l'alignement empathique entre E1 et le personnage, mais sur la coénonciation enchâssante elle-même, puisque *on* construit le lecteur en pluralité interne non discriminante avec le regardeur / le scripteur, dans l'indistinction des personnes, ce qui va ici à l'encontre de la dynamique pseudo-objectivante construite par *il* auparavant : *il*-acteur cède le pas à *on*, qui a pour effet de sous-expliciter la source du voir. Par ailleurs, l'association de *on* et d'un procès perceptif (ici *distinguer*) est une association privilégiée (v. Détrie 1998). Aussi *on* s'avère-t-il un pronom transitionnel agrégeant trois points de vue, celui du personnage et ceux – surplombants – des actants de chair et d'os que sont le scripteur et le lecteur coconstruisant le cheminement du personnage, le posant dans un cadre dont ils sont les architectes. Cette coconstruction avait été impulsée de manière subreptice par l'alignement empathique entre E1 et e1, quelques lignes plus haut, à deux moments : par un déictique isolé – à gauche – (7) et par un énoncé récusant toute perspective visuelle clairement assumée – *Un sentier profond s'ouvrirait dans la haie* –, en (8) :

- (7) Un instant, il crut entendre un bruit de voiture ; mais ce n'était qu'un tombereau cahotant qui passait très loin, sur une route, à gauche...
- (8) À la longue, il crut se retrouver dans les parages qu'il avait quittés et bientôt il aperçut la lumière de la maison qu'il cherchait. Un sentier profond s'ouvrirait dans la haie :

« Voilà la sente dont le vieux m'a parlé », se dit Augustin.

Et il s'engagea dans ce passage, heureux [...]

Si, en (7), on peut avancer l'hypothèse d'un DIL<sup>4</sup> intérieur, qui justifierait à lui seul la présence du déictique *à gauche*, en (8), la forme pronominale (*s'ouvrait*) a pour particularité de décrire le sentier sans mentionner de source visuelle comme point de départ de la description (du type *il APERÇUT un sentier / un sentier profond s'ouvrait dans la haie EN FACE DE LUI*). Le lecteur ne récupère la source du voir que grâce au discours représenté imputé à Meaulnes en aval, les deux-points ayant pour fonction de mettre en relation les deux énoncés..., si bien que le lecteur est remis *a posteriori* à sa place de lecteur, et non de coconstructeur de l'espace.

Par ces glissements de centre de perspective visuelle, le scripteur laisse ainsi le lecteur libre d'effectuer lui-même le cadrage de la description, d'en régler la distribution spatiale à partir de sa propre expérience et de ses propres repères corporels, et donc de présenter la description proposée comme une expérience partagée par E1 / le scripteur, en alignement avec le personnage, et le lecteur : *à gauche, à droite*, etc. signent ce glissement du PDV assumé par E1 à un PDV moins discriminé, laissé à la discrétion du lecteur, puisque la description ne peut acquérir de plénitude sémantique que grâce à son engagement pratique. Mais il ne faut pas oublier que, comme le souligne J.-M. Barbéris, « plaçant la deixis à l'intérieur de l'énoncé empathique, [le langage du roman] semble imputer sa prise en charge au personnage, alors que la deixis ne peut produire l'effet de réel, nécessaire à la construction du monde fictionnel, qu'en passant par l'énonciation enchâssante /E1/E2/ » (2009b). C'est cette dernière que donne à voir le choix du prépersonnel *on (distingue)*, inapte à effectuer un dégagement de la personne, en un discret rappel, par le scripteur, des règles tacites du jeu de l'écriture / lecture : la dissonance pronominale a ainsi pour fonction de rappeler que la coénonciation enchâssante est la condition même du voir, qu'il s'agisse du voir du personnage, ou de celui du lecteur.

### 3. UN CENTRE DE PERSPECTIVE IMPLICITE OU ANONYME : DE LA DESCRIPTION À LA CODESCRIPTION ?

À qui attribuer la description quand les marqueurs spatiaux ne peuvent être rapportés à aucun centre de perspective visuelle préalable ? Quand il n'y a pas de personnage regardant, quand E1 est une instance anonyme qui semble seulement vouée aux fonctions de régie, quand le texte inscrit un appel au voir, sans aucune médiation explicite ? C'est alors le lecteur qui va fabriquer avec cette instance la description, en

4. Le DIL correspond de toute façon toujours à un alignement empathique de E1 et e1.

ce sens qu'il va la spatialiser et donc la sémantiser : ce n'est pas la description en elle-même qui va créer le référent, c'est au contraire le regard du lecteur qui va le construire. Deux exemples (il s'agit chaque fois de l'incipit du roman) illustreront ce cas. En (9), le PDV à la source de la description n'est pas attribuable à une source spécifique, en (10), la source est indifférenciée.

### 3.1 UN CENTRE DE PERSPECTIVE IMPLICITE

La description d'Étretat en (9) est vue par le filtre d'une instance anonyme (pouvant être assimilée à E1), qui organise l'espace selon la distribution propre au schéma humain de la droite et de la gauche. Cette instance, pour pouvoir embrasser les deux falaises, à sa gauche la falaise d'amont et l'aiguille creuse, à sa droite la falaise d'aval, est nécessairement positionnée sur la plage d'Étretat :

(9) Arrondie en croissant de lune, la petite ville d'Étretat, avec ses falaises blanches, son galet blanc et sa mer bleue, reposait sous le soleil d'un grand jour de juillet. Aux deux pointes de ce croissant, les deux portes, la petite à droite, la grande à gauche, avançaient dans l'eau tranquille, l'une son pied de naine, l'autre sa jambe de colosse ; et l'aiguille, presque aussi haute que la falaise, large d'en bas, fine au sommet, pointait vers le ciel sa tête aiguë. (Maupassant, *Le Modèle*)

Cette organisation de l'espace invite le lecteur à se représenter le paysage à partir de l'angle de vision que lui fournit sa propre expérience corporelle de la *droite* et de la *gauche*. Les déictiques à *droite* et à *gauche* sont des fédérateurs de PDV dans la mesure où ils s'avèrent des outils permettant aux coénonciateurs enchâssants d'ancrer leur propre PDV coorienté dans ce *no man's land* de la chose vue. À *droite* et à *gauche* signent ce moment de synchronisation des coénonciateurs. Peut-on parler de codescription ? En tout cas, le spectacle ne peut être pourvu de sens que si le lecteur non seulement accepte l'organisation spatiale proposée par le scripteur, en deçà de E1, mais encore leste le dire E de son expérience de sujet appréhendant le monde extérieur à partir des repères fournis par son propre corps.

Chacun peut se projeter dans ces organisateurs spatiaux à l'origine des schémas intersubjectifs mis en place, choisis pour leur déicticité accueillante : ils s'avèrent de la sorte des outils cognitifs ayant pour rôle de capter l'attention du lecteur et de l'engager concrètement dans la construction du spectacle, ce dernier faisant sens à partir de ce que le lecteur connaît le mieux, son propre schéma corporel. Le texte travaille de la sorte la non-disjonction des coénonciateurs, puisque le scripteur et le lecteur partagent, par la ruse d'une description donnée comme non explicitement ocularisée, un même angle de vision, une

même mise en perspective, étant pris dans une même version des faits, soit une intersubjectivité en *même* : les instances énonciatives ne sont pas envisagées en rupture, mais au contraire en synchronisation, et solidaires. En quelque sorte, c'est l'acte de description du lieu qui délimite l'espace interpersonnel, puisque ces petits mots du type *à gauche, à droite* s'avèrent les supports du processus d'alignement des PDV, et impliquent un scripteur et un lecteur en osmose, partageant une même démarche cognitive.

### 3.2 UN CENTRE DE PERSPECTIVE ANONYME, MAIS TRÈS PRÉCISÉMENT ORIENTÉ

En (10), *à gauche, à droite, ensuite, plus loin, un peu sur la droite, au-delà* construisent une topographie du lieu portée par un descripteur anonyme, désigné par *on*, associé à des procès perceptifs (*on voit, on aperçoit, on distingue*). Cette description est orientée puisque le regardeur, en surplomb, a le regard tourné vers le nord-ouest lors du moment descriptif, et embrasse un vaste panorama, du sud de Port Louis à la pointe nord de l'île Maurice :

- (10) Sur le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port Louis de l'île de France, on voit, dans un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin formé par de grands rochers, qui n'a qu'une seule ouverture tournée au nord. On aperçoit à gauche la montagne appelée le Morne de la Découverte, d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'île, et au bas de cette montagne la ville nommée le Port Louis ; à droite, le chemin qui mène du Port Louis au quartier des Pamplemousses ; ensuite l'église de ce nom, qui s'élève avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande plaine ; et plus loin une forêt qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'île. On distingue devant soi, sur les bords de la mer, la baie du Tombeau ; un peu sur la droite, le cap Malheureux ; et au-delà, la pleine mer, où paraissent à fleur d'eau quelques îlots inhabités, entre autres le Coin de Mire, qui ressemble à un bastion au milieu des flots. (Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*)

Si *on* renvoie à la source visuelle impulsant la description du paysage, le pronom est aussi un morphème fédérateur des PDV, celui de E1 s'alignant sur ce PDV anonyme pour ce qui est de la chose vue, mais aussi celui de E2, dans la mesure où son avatar, le lecteur, a le loisir de s'identifier à *on*, peu discriminé par définition, et apte à faire entendre une voix consensuelle. Cet effet de sens est encore accentué par l'utilisation du présent (*on voit, on aperçoit*), qui travaille la non-discrimination temporelle entre le temps de l'histoire et le temps de l'énonciation, et privilégie une temporalité extensive, évitant ainsi un PDV trop restreint temporellement pour permettre au lecteur de se l'approprier (*on voyait, on apercevait* sont possibles, mais l'imparfait

peut être un obstacle à l'immédiateté de l'identification) : *on* est un pronom transitionnel de PDV, entre dire et lire, modulant la responsabilité de E1, et en deçà du scripteur, par l'adjonction d'autres sources visuelles possibles, dont le lecteur peut être partie prenante. L'association {*on* + verbe de perception au présent} est l'indice d'une construction intersubjective qui travaille l'adhésion du lecteur, et propose une mise en spectacle impliquant le cophasage perceptif.

#### 4. DEUX POINTS POUR UNE RÉFLEXION ULTÉRIEURE, EN GUISE DE SYNTHÈSE

##### 4.1 EFFET DE RÉEL ET COÉNONCIATION ENCHÂSSANTE

Les exemples proposés *supra* signalent des stratégies textuelles différentes, qui peuvent aller d'un centre de perspective totalement explicite à des positions moins discriminées, énonciativement feuilletées. Cependant le point commun de toutes ces configurations descriptives est de travailler à l'empathisation de la description, c'est-à-dire d'impliquer le lecteur dans le dire, le but étant de le transporter dans l'espace de la description (quelle que soit la source perceptive responsable de cette description), et de l'associer, notamment par les organisateurs spatiaux, au(x) PDV sous-tendant cette description, ce qui conforte, selon Barbéris (2009b), « l'effet de réel » et le sentiment d'une mise en présence du référent montré », que ces processus d'alignement empathique instaurent. L'auteur fait ensuite la différence – à mes yeux essentielle – entre la source du PDV, qui peut être E1, ou un personnage, ou encore E2, et l'instruction déictique elle-même, contenue dans *à gauche*, *à droite*, qu'on peut gloser ainsi : *regardez à gauche*, *à droite*. L'ostension est à imputer « au scripteur E1, enjoignant au lecteur de se projeter vers le lieu montré. Un lieu qu'il s'agit de reconstruire en imagination – ce dont n'a pas besoin en revanche le personnage, qui se contente de percevoir » (*ibidem*). La projection dans un centre de perspective autre n'est pas le fait du seul lecteur ou du seul scripteur : c'est avant tout un phénomène de coénonciation. Le scripteur, responsable de l'alignement de E1 sur la déixis spatiale du personnage, est aussi à l'origine de l'instruction déictique sous-jacente à l'emploi d'un organisateur spatial, qui invite le lecteur à se déplacer avec lui.

Cette intersubjectivité au fondement du texte peut elle-même se construire de diverses façons, selon un continuum dont les deux pôles extrêmes sont une textualité en *soi-même*, proposant des positions subjectives pleinement discrétisées, et *en même*, le sujet n'opérant pas de disjonction des PDV, autrui étant envisagé comme un *même* (Barbéris 1998b, Détrie 1998, 2008a et b, 2010, Détrie & Verine 2003 et 2009).

Ainsi, dans l'exemple (1), quand E1 discrimine E2 en l'objectivant en *vous*, et donc en exhibant l'interaction enchâssée, et qu'il invite E2 à revoir une scène posée comme connue de lui (*vous allez revoir* [le château de Saint-Romans] *tout de suite*. [...] *Saint-Romans est en face sur l'autre rive*), le scripteur invite aussi, par dessus le texte, le lecteur à s'aligner sur cette déixis spatiale de l'énonciataire de papier, donné dans l'énoncé comme la source visuelle positionnée *en face* du château. Le choix du *vous*, dont le rôle textuel est de matérialiser discursivement un poste énonciatif dans la narration, conforte évidemment cet effet de sens, puisque E2 et le lecteur réel occupent la même position dans l'une ou l'autre des interactions. L'emploi de *vous* facilite la superposition des deux niveaux de coénonciation (scripteur / lecteur, E1 / E2), si bien que le lecteur transfère son centre déictique sur celui que le texte prête à E2, et s'identifie à cet actant *en face* du château. Or, *en face*, simultanément, signale une perception propre à E2 et verbalise une instruction déictique, certes donnée à partir du centre déictique désigné par *vous*, mais émanant du scripteur : on est donc bien dans le cadre de la coénonciation enchâssante, au-dessus du texte et des instances textuelles E1 et E2. Dans ce cadre, le lecteur est actif, coconstruisant le PDV dans l'ici-maintenant de l'acte de lecture, en tant que partie prenante du dire, interagissant avec le scripteur, à propos de son instruction de voir *en face*.

Les exemples (3), (4) et (5) qui opèrent un transfert momentané du centre de perspective à un personnage, sont identiquement sous-tendus par « l'imagination active – et collaborative » (Barbérís 2009a) du scripteur et du lecteur. En effet, le PDV étant chaque fois délié de sa source, l'interprétation exige du lecteur une mémorisation des procédés perceptifs en amont (3) ou de la gestuelle du personnage ((4) et (5)), qui lui permettront, en synchronisation avec le scripteur, de voir en alignement avec Frédéric, Roubaud ou Meaulnes.

La collaboration active du lecteur est exigée de manière encore plus intense dans les exemples (6), (9) et (10), le lecteur devant régler lui-même l'extension de *on*, laissée à sa discrétion par le scripteur ((6) et (10)), ou se projeter sans garde-fou dans un centre de perspective implicite (9).

#### 4.2 DYNAMISME DE LA SÉQUENTIALITÉ DESCRIPTIVE

En tout état de cause, ces organisateurs spatiaux de position absolue font appel, pour faire sens, à l'engagement pratique du lecteur, et à sa réactivité face aux instructions déictiques du scripteur : ils posent de la sorte directement la question de la production coénonciative du sens. Mais encore ils confortent l'idée que beaucoup de descriptions relèvent d'« un type textuel fondamentalement dynamique, contrairement aux idées reçues sur la question » (Barbérís 2001 : 355) :

- dynamique du fait que le parcours du regard – quelle qu'en soit la source – donne à voir « le monde et les objets en mouvement » (*ibid.*) ;
- dynamique du fait que ce PDV suppose un alignement cognitif aussi bien du scripteur, qui choisit de privilégier un centre de perspective plutôt qu'un autre, et donc de s'aligner cognitivement sur ce centre qu'il sélectionne, que du lecteur, qui l'interprète à l'aune de son expérience corporelle pour ce qui est du voir ;
- dynamique enfin dans la mesure où l'espace fictionnel n'est pas déjà là, mais émerge de l'interaction entre le scripteur et le lecteur, l'espace textuel étant un espace interactionnel, qui permet de coconstruire l'espace fictionnel et de le pourvoir de sens.

Je laisse le mot de la fin (provisoire) de cette réflexion à J.-M. Barbéris (2009b) : « la seule énonciation vivante, dans le moment de la lecture, et la seule actualité qui vaille, c'est celle du dispositif scripteur-lecteur ».

CO-CONSTRUCTION INTERACTIONNELLE  
DES POINTS DE VUE  
ET VARIABILITÉ DES POSTURES ÉNONCIATIVES  
AU FIL DU DISCOURS.

ÊTRE SOUS-ÉNONCIATEUR PAR RAPPORT À X  
ET SUR-ÉNONCIATEUR PAR RAPPORT À Y

par Alain RABATEL

Université Lyon 1 - IUFM, ICAR, UMR 5191, CNRS, Lyon 2

1. OUVERTURE

Je voudrais revenir sur la question des postures énonciatives de co-énonciation, sur-énonciation et sous-énonciation<sup>1</sup>, et notamment sur celle qui semble la plus instable, au fil du discours, la sous-énonciation. Avant d'illustrer brièvement mon propos, je tiens à souligner en préambule que le choix de cette problématique est en forte résonance avec une conception ouverte de la textualité qui est largement redevable aux travaux de Jeanne-Marie Barbéris. Elle s'inspire aussi de Catherine Détrie et de Bertrand Verine 2003, dont les analyses sont dans une forte proximité intellectuelle avec Jeanne-Marie, connivence intellectuelle et amitié les ayant conduits à prendre l'heureuse initiative de cet ouvrage.

Je rappelle d'un mot que la posture de sous-énonciation consiste en la coproduction inégale d'un PDV par deux locuteurs, X et Y, Y

1. Dans l'introduction à *Langages* 156, je plaçais pour écrire *coénonciation*, *sous-énonciation*, *surénonciation* en un seul mot (Rabatel 2004a : 9). Mais l'usage montre que le trait d'union a tendance à s'imposer. Il est vrai que le trait d'union rend visible un *paradigme* de postures *énonciatives* et, ce faisant, invite à ne pas substantifier des postures qui sont profondément mobiles...



reprenant des éléments d'un PDV antérieurement formulé par X, sans le partager totalement, en tant qu'énonciateur (Rabatel 2004a, 2005), dès lors qu'il ne lui donne pas le même contenu, c'est-à-dire, qu'il en modifie l'extension et/ou l'orientation argumentative. Bref, le sous-énonciateur émet un PDV dominé, au profit d'un sur-énonciateur<sup>2</sup>. Une autre façon d'analyser les choses revient à dire que Y prend en compte un PDV antérieur, sans le prendre en charge, c'est-à-dire sans le prendre à son compte (Rabatel 2009). Enfin, je rappelle qu'ici, la notion de PDV (au sens le plus large du terme), est à considérer comme l'expression du PDV de l'énonciateur dans un contenu propositionnel, le plus souvent dans le cadre d'une assertion, dont tous les termes sont significatifs, dans la mesure où le mode de donation des référents est toujours déjà symptomatique de choix énonciatifs, indépendamment des commentaires et jugements explicites de l'énonciateur dans le *modus* ou dans tel fragment du *dictum*. Ainsi, en (1), la formule finale, en italiques, qui reprend ce qui précède en lui donnant un tour formulaire, correspond à un PDV en sous-énonciation du PDV de Souriau, représentatif de l'usage :

- (1) BEAUTÉ : La qualité de ce qui est beau, ou le fait de l'être. Faut-il distinguer les deux notions ? C'est ce que suggère Étienne Souriau, dans son *Vocabulaire d'esthétique* : « Quand on parle du *beau*, on est conduit à chercher une essence, une définition, un critère. Tandis que la *beauté*, étant une qualité sensible, peut être l'objet d'une expérience directe et même unanime. » Cette distinction, sans s'être absolument imposée, correspond à peu près à l'usage. *Le beau est un concept ; la beauté, une chance.* (Comte-Sponville 2001 : 84)

La sous-énonciation s'appuie sur l'accumulation des marques lexicales de distanciation, accentuée par les adverbes (« cette distinction, sans s'être *absolument* imposée, correspond à *peu près* à l'usage »). L'ensemble du fragment, et plus particulièrement l'aphorisme final, reprennent en sous-énonciation un point de vue doxique dominant, dont le locuteur ne se satisfait pas pleinement. Mais, quelles que soient les réserves de l'auteur, elles ne l'entraînent pas à substituer une autre définition à celle qui est consacrée par l'usage.

En réalité, l'hypothèse de la co-énonciation a une certaine pertinence, pour le début de l'article, lorsque Comte-Sponville donne une première définition qui se trouve comme étayée par la citation de Souriau, comme s'il avait « parlé » avec Souriau, c'est-à-dire co-formulé un PDV partagé par Souriau et lui. Mais cette co-énonciation a une portée limitée, car le PDV de Souriau est en fin de compte

2. Cette sous-énonciation peut signifier un statut dominé, sur un plan interactionnel ou cognitif ou répondre à une stratégie délibérée, de la part d'un locuteur dominant (Rabatel 2004a, 2007a).

ravalé à une doxa, d'où les marques de distanciation. Il n'en reste pas moins vrai que si Comte-Sponville prend quelques distances par rapport à l'usage, c'est malgré tout à l'intérieur de ses limites qu'il propose une formule plus brillante que les propos de Souriau. En raison de ces limites, le brillant de la formule n'autorise pas une lecture en sur-énonciation, qui impliquerait que le PDV reformulé soit sensiblement différent de sa source, ce qui n'est pas le cas ici.

Les changements de posture au fil du discours, entre la fragile co-énonciation initiale avec Souriau et une sous-énonciation explicite distanciée et artiste par rapport à l'usage – qui peut certainement être interprétée implicitement comme une manifestation « artiste » de supériorité par rapport aux grands maîtres au niveau desquels l'auteur se hisse... – sont utiles pour l'analyse des textes et des formations discursives littéraires ou non littéraires. Cette utilité a pu se trouver discutée, à deux niveaux : la première critique porte sur l'absence de marques univoques pour exprimer les postures. Cette critique est intéressante, si on la pense comme un aiguillon pour l'analyse systémique des marques, mais elle reste de portée limitée : car si on devait évaluer les théories à l'aune de l'univocité des marques, beaucoup seraient invalidées... En fait, les sciences du langage, surtout lorsqu'elles rendent compte des dynamiques textuelles et discursives, traitent de faisceaux d'indices et de marques qui se cumulent et sont loin d'avoir une seule valeur. La deuxième critique souligne la labilité des postures, notamment le fait que telle situation puisse être analysée selon des postures variables, par exemple le fait qu'une sous-énonciation de X par rapport à Y puisse être interprétée comme une sur-énonciation de Y par rapport à X ou de X par rapport à Z : en bref, les postures seraient un fait d'interprétation externe au texte. Or d'une part cette labilité n'est pas un signe de faiblesse, mais plutôt le signe de la richesse interactionnelle et dialogique des relations qui se nouent entre acteurs des énoncés et entre acteurs de l'énonciation. D'autre part, les postures, si elles relèvent de l'interprétation, ne sont pas purement externes au texte ; elles sont un moment décisif d'actualisation du texte par le lecteur, sur la base des instructions du texte, et donc sont à interpréter comme le signe des interactions entre le texte et son lecteur, dès lors qu'il s'institue comme troisième dans le dialogue. Telles sont les deux thèses que je voudrais défendre ici.

Pour ce faire, j'analyserai deux autres exemples dans lesquels la sous-énonciation est labile et doit être complétée par une sur-énonciation qui prend en compte d'autres paramètres dialogiques et interactionnels. Volontairement, je prendrai des exemples de textes connus ou moins connus, mais qui ont tous de grands enjeux idéologiques, politiques, pour souligner combien les questions linguistiques sont évidemment en lien avec ces dimensions-là.

2. L'EXEMPLE DU *TITULUS*  
 « JÉSUS LE NAZÔRÉEN, LE ROI DES JUIFS » :  
 QUAND LE PROCURATEUR PILATE EST  
 SOUS-ÉNONCIATEUR PAR RAPPORT À L'ACCUSÉ (JÉSUS)  
 ET SUR-ÉNONCIATEUR PAR RAPPORT AUX ACCUSATEURS  
 (LE SANHÉDRIN)

L'exemple suivant est emprunté à l'Évangile de Jean. Je me permets de renvoyer à Rabatel 2008 pour les justifications de mon choix de travailler sur la version française de la Bible, quand bien même les textes originaux ne sont pas ignorés. Ce qui m'intéresse, c'est le texte comme représentation, dans et par le discours, à travers sa scénographie énonciative et, au-delà, ses choix de narration, en tant qu'ils témoignent d'un point de vue sur l'événement, bref, en tant qu'éléments majeurs de la reconstruction chrétienne de l'événement.

L'Évangile de Jean, écrit vers 90, est spécifique, parce qu'il vient après les trois synoptiques (Marc avant 65 ; Matthieu et Luc entre 70 et 85) et surtout parce qu'il met en place une « théologie de la croix », selon la formule de Luther, en dramatisant fortement l'épisode de la Passion – qui, chez les quatre évangélistes, est constitutif de l'avènement du christianisme en tant que tel. L'extrait du *titulus*, l'écriteau spécifiant le motif de la condamnation à mort de Jésus, sur lequel je vais m'attarder, est emblématique du caractère problématique de la reconstruction chrétienne de l'événement.

(2) 19<sup>19</sup> Pilate avait rédigé un écriteau qu'il fit placer sur la croix : il portait cette inscription : « Jésus le Nazôréen, le roi des Juifs ». <sup>20</sup> Cet écriteau, bien des Juifs purent le lire, car l'endroit où Jésus avait été crucifié était proche de la ville et le texte était écrit en hébreu, en latin et en grec. <sup>21</sup> Les grands prêtres des Juifs dirent à Pilate : « Il ne fallait pas écrire "le roi des Juifs", mais bien "cet individu a prétendu qu'il était le roi des Juifs". » <sup>22</sup> Pilate répondit : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. » (Évangile selon saint Jean, TOB : 345)

La mention du *titulus* se retrouve dans tous les évangiles, sous une forme approuvée :

(3) Mt 27<sup>37</sup> : « celui-ci est Jésus, le roi des Juifs »

(4) Lc 23<sup>38</sup> : « celui-ci est le roi des Juifs »

(5) Mc 15<sup>26</sup> : « Le roi des Juifs ».

Avant d'entrer dans l'analyse linguistique et discursive des postures, quelques précisions historiques ne sont pas inutiles. L'usage, romain, était que le motif du supplice était porté par l'accusé autour du cou ou porté devant lui. Il pouvait être ensuite cloué sur la croix. Le motif de la condamnation inscrit sur le *titulus* vise Jésus en tant qu'agitateur politique et/ou en tant que prétendant messianique : ce

délit fait référence à la *lex Juliae majestatis*, qui punissait de mort la haute trahison envers l'État, cette loi étant appliquée ici extensivement, la rébellion à l'autorité impériale s'appuyant sur l'argument de troubles à l'ordre public, en fonction d'une prétention messianique (Marguerat 2008 : 71-72 et Zumstein 2007 : 224).

Selon D. Marguerat, l'éminent spécialiste du christianisme des premiers temps, nos connaissances historiques butent sur les motifs de la dénonciation, sur la nature des délibérations du sanhédrin (le conseil supérieur de la nation juive), dont nous ne savons pas s'il s'est réuni officiellement, et dont nous ignorons les griefs qu'il a(urait) formulés. Les évangiles mettent en avant le procès en messianité, alors que Jésus a toujours refusé de bloquer son identité sur un titre et que, selon les témoignages historiques,

[...] se déclarer Messie, dans le judaïsme du premier siècle, n'encourt pas la peine capitale. La foi juive était à cet égard d'une grande tolérance. Plusieurs faux messies se sont levés, avant et après Jésus, sans qu'on ait retenu contre eux le délit de blasphème. (Marguerat 2008 : 66)

Au surplus, selon Grappe 2003, l'idée de messianité prétendante (comme aspiration interne de l'être) doit être distinguée de celle de messianité prétendue (provenant d'une logique externe d'attribution).

Les griefs des Juifs contre Jésus ont dû porter d'une part sur le rapport au Temple et à la Loi, autrement dit sur la question de savoir si le salut concernait le peuple juif (le Temple, c'était le symbole de l'identité de la nation juive) ou l'humanité tout entière, et sur la question de savoir si le salut passe par l'observation de la tradition, des règles et interdits et l'obéissance aux rabbis et aux prêtres, ou par un absolu de l'amour qui déstabilise les rapports sociaux et brise les tabous (Marguerat 2008 : 67-68).

J'en viens à l'analyse du *titulus*. Le syntagme nominal de l'inscription pose un fait indiscutable. Cette sorte de titre renvoie à une prédication antérieure qui pourrait se reformuler ainsi : « Jésus est condamné parce qu'il est le roi des Juifs ». Toutefois, le syntagme nominal est plus opaque que cette paraphrase, en l'absence de verbe : Jésus *est-il, est-il dit, se revendique-t-il ou se prétend-il* roi des Juifs ? Tout énoncé présuppose (un *je dis que*) implicite qui prend en charge son contenu propositionnel. Or qui se cache derrière (le *je dis que*) « Jésus le Nazôréen [est] le roi des Juifs » ? Le *je* renvoie à celui qui le condamne :

(6) Moi, Pilate, je condamne Jésus le Nazôréen, qui est le roi des Juifs

Pilate, en tant que représentant de la puissance occupante, représentante par syncrétisme l'instance du pouvoir politique et judiciaire qui condamne et, en ce sens, il est bien la source ultime de la chaîne. Mais

cette condamnation ne peut que s'appuyer sur un interdiscours et sur des échanges interlocutifs antérieurs, notamment sur les déclarations contradictoires de l'accusation et de la défense. En ce sens, l'énoncé doit s'entendre, à travers sa récursivité, comme l'écho de l'acte d'accusation des grands prêtres – voir (7) ou (8) – ou comme l'écho d'un aveu de culpabilité – voir (9) :

- (7) *Je*<sub>1</sub> [Pilate] *dis*<sub>1</sub> [rapporte / informe / confirme] que Jésus est roi des Juifs parce que *les grands prêtres*<sub>2</sub> ont *dit*<sub>2</sub> [porté l'accusation] que Jésus *était* [vs se prétendait] roi des Juifs.
- (8) *Je*<sub>1</sub> [Pilate] *dis*<sub>1</sub> [rapporte / informe / confirme] que Jésus est roi des Juifs parce que *les grands prêtres*<sub>2</sub> ont *dit*<sub>2</sub> [porté l'accusation] que Jésus *se prétendait* [vs était] roi des Juifs.
- (9) *Je*<sub>1</sub> [Pilate] *dis*<sub>1</sub> [rapporte / informe / confirme] que *Jésus*<sub>2</sub> est le roi des Juifs parce qu'*il*<sub>2</sub> a *dit*<sub>2</sub> [reconnu / avoué] qu'*il était* le roi des Juifs.

Le problème, c'est que ni les Juifs ni Jésus n'autorisent de telles reformulations du *titulus* : si les Juifs n'ont pas dit (7), il s'ensuit que (8) – qui correspond au plus près à ce que pensent les Juifs – est inacceptable si l'on tient compte que Jésus n'a pas dit (9) : il est impossible, compte tenu des maximes gricéennes, que Jésus parle de lui-même et dise « *je me prétends* le roi des Juifs » (sauf à utiliser *prétendre* au sens d'affirmation forte en réponse à un déni antérieur, mais ce sens-là est incompatible avec la tournure pronominale) : en tant que locuteur qui veut être cru, Jésus ne peut qu'affirmer *être* ou *ne pas être* le roi des Juifs. C'est ce que confirment les échanges antérieurs de Pilate avec les parties en présence :

- (10) 18<sup>28</sup> Cependant on avait emmené Jésus de chez Caïphe à la résidence du gouverneur. C'était le point du jour. Ceux qui l'avaient amené n'entrèrent pas dans la résidence pour ne pas se souiller et pouvoir manger avant la Pâque. <sup>29</sup> Pilate vint donc les trouver à l'extérieur et dit : « Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? » <sup>30</sup> Ils répondirent : « Si cet individu n'avait pas fait le mal, te l'aurions-nous livré ? » <sup>31</sup> Pilate leur dit alors : « Prenez-le et jugez-le vous-mêmes suivant votre loi. » Les Juifs lui dirent : « Il ne nous est pas permis de mettre quelqu'un à mort ! » <sup>32</sup> C'est ainsi que devait s'accomplir la parole par laquelle Jésus avait signifié de quelle mort il devait mourir.

<sup>33</sup> Pilate rentra donc dans la résidence. Il appela Jésus et lui dit : « Es-tu le roi des Juifs ? » <sup>34</sup> Jésus lui répondit : « Dis-tu cela de toi-même ou d'autres te l'ont-ils dit de moi ? » <sup>35</sup> Pilate lui répondit : « Est-ce que je suis Juif, moi ? Ta propre nation, les grands prêtres t'ont livré à moi ! Qu'as-tu fait ? » <sup>36</sup> Jésus répondit : « Ma royauté n'est pas de ce monde. Si ma royauté était de ce monde, mes gardes auraient combattu pour que je ne sois pas livré aux Juifs. Mais ma royauté, maintenant, n'est pas d'ici. <sup>37</sup> Pilate lui dit alors : « Tu es donc roi ? » Jésus lui répondit : « C'est toi qui dis que je suis roi. Je suis venu dans le monde pour rendre témoignage

de la vérité. Quiconque est de la vérité écoute ma voix. »<sup>38</sup> Pilate lui dit : « Qu'est-ce que la vérité ? »

Sur ce mot, il alla trouver les Juifs au-dehors et leur dit : « Pour ma part, je ne trouve contre lui aucun chef d'accusation ;<sup>39</sup> mais comme il est d'usage chez vous que je vous relâche quelqu'un au moment de la Pâque, voulez-vous donc que je vous relâche le roi des Juifs ? »<sup>40</sup> Alors ils se mirent à crier : « Pas celui-là, mais Barabbas ! » ; or ce Barabbas était un brigand. (Évangile selon saint Jean, TOB : 343-344)

- (11) 19<sup>1</sup> Alors Pilate emmena Jésus et le fit fouetter.<sup>2</sup> Les soldats qui avaient tressé une couronne avec des épines la lui mirent sur la tête et ils jetèrent sur lui un manteau de pourpre.<sup>3</sup> Ils s'approchaient de lui et disaient : « Salut, le roi des Juifs ! » et ils se mirent à lui donner des coups.<sup>4</sup> Pilate étant sorti à nouveau dit aux Juifs : « Voyez, je vais vous l'amener dehors : vous devez savoir que je ne trouve aucun motif d'accusation contre lui. »<sup>5</sup> Jésus vint alors à l'extérieur ; il portait la couronne d'épines et le manteau de pourpre. Pilate leur dit : « Voici l'homme ! »<sup>6</sup> Mais dès que les grands prêtres et leurs gens le virent, ils se mirent à crier : « Crucifie-le ! Crucifie-le ! » Pilate leur dit : « Prenez-le vous-même et crucifiez-le car pour moi, je ne trouve pas de motif d'accusation contre lui. »

<sup>7</sup> Les Juifs lui répliquèrent : « Nous avons une loi, et selon cette loi il doit mourir parce qu'il s'est fait Fils de Dieu ! »<sup>8</sup> Lorsque Pilate entendit ce propos, il fut de plus en plus effrayé.<sup>9</sup> Il regagna la résidence et dit à Jésus : « D'où es-tu, toi ? » Mais Jésus ne fit aucune réponse.<sup>10</sup> Pilate lui dit alors : « C'est à moi que tu refuses de parler ! Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te relâcher comme j'ai le pouvoir de te faire crucifier ? »

<sup>11</sup> Mais Jésus lui répondit : « Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir s'il ne t'avait été donné d'en haut ; et c'est bien pourquoi celui qui m'a livré à toi porte un plus grand péché. »<sup>12</sup> Dès lors, Pilate cherchait à le relâcher, mais les Juifs se mirent à crier et ils disaient : « Si tu le relâchais, tu ne te conduirais pas comme l'ami de César ! Car quiconque se fait roi se déclare contre César. »

<sup>13</sup> Dès qu'il entendit ces paroles, Pilate fit amener Jésus à l'extérieur et il l'installa sur une tribune, à la place qu'on appelle Lithostôtos – en hébreu Gabbatha.<sup>14</sup> C'était le jour de la préparation de la Pâque. Pilate dit aux Juifs : « Voici votre roi ! »<sup>15</sup> Mais ils se mirent à crier : « À mort ! À mort ! Crucifie-le ! » Pilate reprit : « Me faut-il crucifier votre roi ? » ; les grands prêtres répondirent : « Nous n'avons pas d'autre roi que César. »<sup>16</sup> C'est alors qu'il le leur livra pour être crucifié. (Évangile selon saint Jean, TOB : 344-345)

Je bornerai mon propos à l'analyse des segments qui tournent autour de la « royauté » de Jésus. Ces propos émanent des trois parties prenantes du procès. Cette situation est caractéristique de l'Évangile de Jean, par rapport aux synoptiques et, notamment, par rapport à l'Évangile de Marc, dans lequel Jésus est muet. De plus, chez Jean, Jésus mène à deux reprises un entretien souverain avec Pilate tandis que ce dernier sort du prétoire pour dialoguer avec les Juifs. Ces

dialogues hors du prétoire sont invraisemblables : mais la narration n'est pas un compte rendu fidèle des faits bruts, elle est « une représentation théologique de l'événement » (Zumstein 2007 : 217-218). La disposition spatiale est symbolique (ce que confirme la fréquence inhabituelle des indications de lieu en 18<sup>29</sup>, 18<sup>33</sup>, 19<sup>4</sup>, 19<sup>5</sup>, 19<sup>13</sup>) : la Passion se joue dans le prétoire (Pilate y affronte Jésus) et à l'extérieur, où Pilate affronte les Juifs, alors que le débat qui devait naturellement avoir lieu, entre les Juifs et Jésus, est rendu impossible par le fait même que les accusateurs ne sont pas matériellement face à l'accusé.

L'accusation religieuse selon laquelle Jésus serait un faux messie (18<sup>19-32</sup>) ne concerne pas Pilate, en tant que politique. Néanmoins, ses efforts pour démêler le vrai du faux témoignent de sa volonté initiale de ne pas commettre d'injustice. Jésus manifeste sa supériorité en répondant en 18<sup>34</sup> par une contre-question : « Dis-tu cela de toi-même ou d'autres te l'ont-ils dit à mon sujet ? » Il donne en 18<sup>35</sup> une définition négative de sa royauté, avant, en 18<sup>36-37</sup>, de convenir de sa royauté à partir de l'événement de la révélation : bref, il s'agit d'une Royauté eschatologique, transcendante<sup>3</sup>, non politique, non juive, mais universelle, en rupture avec la conception pharisienne et zélote, politique et nationale des Juifs qui l'accusent. C'est donc à tort que Jésus est condamné à mort comme Messie politique.

Essayons de préciser les postures énonciatives de l'énonciateur à l'origine de l'inscription. Le contenu propositionnel de l'accusation, aux yeux de l'occupant romain dont Pilate est le représentant, prend partiellement en compte en les objectivant des bribes des contenus propositionnels qui ont été, eux, pris en charge, c'est-à-dire considérés comme vrais, conformes à la vérité extra-linguistique, par les Juifs et par Jésus :

- (12) Es-tu le roi des Juifs (18<sup>33</sup>)
- (13) Dis-tu cela de toi-même ou d'autres te l'ont-ils dit de moi ? (18<sup>34</sup>)
- (14) Ma royauté n'est pas de ce monde. (18<sup>36</sup>)
- (15) Si ma royauté était de ce monde, mes gardes auraient combattu pour que je ne sois pas livré aux Juifs (18<sup>36</sup>)
- (16) C'est toi qui dis que je suis roi (18<sup>37</sup>)

3. 18<sup>37a,b-38a</sup> : « je suis né », « je suis venu dans le monde » indiquent une revendication d'incarnation de la royauté, tout en exprimant sa transcendance (v. le prologue de l'Évangile, qui chante l'incarnation du logos 1<sup>4</sup>). Cette royauté est mystérieuse : le Christ est à la fois pleinement homme au sein de l'histoire, et en même temps il est le témoin de la dynamique divine du salut : v. 18<sup>37c</sup> : « quiconque est de la vérité écoute ma voix ». Cette royauté ne se prête pas à une vérification, mais repose sur un acte de foi. Quant à la réponse de Pilate (« Qu'est-ce que la vérité ? »), c'est une sorte de dérobade, un refus du témoignage de Jésus, selon Zumstein (2007 : 227).

(17) Voulez-vous donc que je vous relâche le roi des Juifs ? (18<sup>39</sup>)

(18) Voici votre roi (19<sup>14</sup>)

(19) Me faut-il crucifier votre roi ? (19<sup>15</sup>)

Les échanges entre Jésus, les Juifs et Pilate suivent une évolution, de (12) à (19) : ils commencent par une sorte de discours rapporté initial (de « discours en circulation », selon Rosier 2008 : 20), sous une forme interrogative (12), puis donnent lieu à une dialectique dans laquelle Jésus réfute l'accusation tout en déplaçant le débat (13-16). À partir de (17), Pilate procède à la reprise partielle ou totale du syntagme « roi des Juifs », en multipliant des marques de distanciation par rapport à l'accusation et aux accusateurs. Pilate prend en compte l'expression, puisqu'il propose aux Juifs, en 18<sup>39</sup>, de relâcher le « roi des Juifs » : en utilisant cette formulation pour parler de Jésus en s'adressant aux Juifs, Pilate pense habile de libérer Jésus par une amnistie pascale qui ne se prononcerait pas sur le fond et permettrait aux Juifs de se tirer d'un mauvais pas.

Envers Jésus, Pilate se positionne en sous-énonciateur : sa reformulation ne prend pas en compte le sens eschatologique que Jésus a donné à ses propos en 18<sup>36</sup> : son « tu es donc roi » (en 18<sup>37</sup>) signale qu'il considère Jésus comme un roi authentique, même s'il a de la peine à formuler la dimension eschatologique qui est au cœur de la définition positive de la royauté de Jésus en 18<sup>36-37</sup>. Pilate comprend que ce qui se joue n'a rien à voir avec une question d'ordre politique, mais a une dimension religieuse entre ancienne et nouvelle alliance, dimension qui est d'autant plus émouvante que c'est le faible qui plaide pour l'humanité toute entière. En ce sens, l'épisode où Pilate évoque *Ecce homo* (scène sans équivalent dans les synoptiques) en sortant pour la troisième fois voir les Juifs et en présentant Jésus affublé de sa couronne d'épines, ne fait que confirmer l'ultime tentative de manifester l'innocence de Jésus, par la monstration pathétique de sa faiblesse. *Ecce homo*, c'est-à-dire : « voici l'homme pitoyable que vous accusez d'être roi ! » ; et cette mention n'est pas sans évoquer la prescience obscure de la royauté surnaturelle de Jésus<sup>4</sup>. Car cet homme-là, par son comportement, son discours, comme par la virulence de ses adversaires, n'est assurément pas un homme ordinaire. Par conséquent, la reformulation de Pilate réduit le royaume de Jésus (d'une « royauté qui n'est pas de ce monde » à la royauté sur un petit canton du monde) tout en prenant acte d'une royauté d'un autre ordre,

4. Se superpose à cette interprétation un sens eschatologique, avec Jean en posture de sur-énonciation : ce bouffon misérable c'est Dieu qui se fait chair, ou du moins son Envoyé, le Fils de l'Homme incarné (Zumstein 2007 : 232). Voir *infra*, l'analyse plus détaillée des phénomènes de sur-énonciation concernant Jean.



que Pilate peine à nommer, et qu'il ne lui appartient pas de qualifier, en tant que procurateur.

Par rapport aux Juifs, les reformulations de Pilate en (17)-(19) témoignent d'une prise en compte qui ne va pas jusqu'à la prise en charge : la reformulation « roi des Juifs » est une reprise diaphonique à distance, et elle est, de surcroît, mise à distance. Dans les deux derniers cas, le *votre* indique un refus de partager l'accusation. Nous sommes devant un cumul de mentions et d'usage : « celui dont vous dites qu'il se prétend roi des Juifs » / « celui qui dit que s'il est roi, c'est d'un royaume qui n'est pas de ce monde ». Mais, contraint de maintenir une accusation qu'il ne partage pas, il décide de la formuler en un sens qui n'agrée pas à ses accusateurs, faisant de Jésus un roi malgré lui, dans le *titulus*.

Bref, l'ambivalence du PDV repris partiellement et en un sens différent chez les grands prêtres comme chez Jésus, correspond à une sous-énonciation de Pilate envers les échanges avec Jésus, dans la mesure où il s'agit d'une formulation qui reste très *en deçà* de ce que Jésus a dit, puisque, s'il est roi, il ne borne pas sa royauté au peuple juif, à la différence de l'ancienne alliance. En revanche par rapport aux accusations des Juifs, il y a, dans le *titulus*, sur-énonciation de Pilate, en ce qu'il reprend en la détournant l'orientation argumentative du PDV initial des Juifs, en allant *au-delà* de ce qu'ils ont dit : ils voulaient faire passer Jésus pour un imposteur, mais Pilate considère en effet que ce dernier relève d'une essence royale, et que ce sont eux les imposteurs. C'est pourquoi, après avoir pris en compte la formulation « roi des Juifs » en 18<sup>39</sup>, il la confirme en 19<sup>22</sup> : « ce que j'ai écrit, je l'ai écrit ».

La réponse de Pilate en 19<sup>22</sup> est ambiguë et opaque, car elle joue sur les mots : sans entrer dans les raisonnements des grands prêtres, tout en les rappelant... Du vrai Pilate, en quelque sorte, une posture emblématique de celui qui se lave les mains. Mais Pilate mérite mieux que le mépris dont la tradition l'affuble. La formule opaque du *titulus* se comprend, d'un point de vue tactique : elle exprime l'inconfort d'un politique contraint par les circonstances d'agir contre son gré, pris en écharpe entre Jésus qui invoque un ordre supranaturel menaçant (19<sup>11</sup>) et les Juifs qui invoquent un ordre politique tout aussi menaçant (19<sup>12</sup> et 19<sup>15</sup>). Les Juifs ont gain de cause, mais au prix d'un reniement analogue à celui de Pierre, voire plus grand que celui de Pierre, en reconnaissant n'avoir d'autre roi que César (19<sup>15</sup>). Pilate, représentant de la puissance romaine, cède devant les Juifs et surtout devant le Christ. Car le comportement de celui qui est moqué, tué, est bien en dernière instance celui d'un roi, d'une créature transcendante.

Et le *titulus* s'affirme aussi comme l'hommage du procureur envers cette transcendance.

Le texte donne d'autres éléments en appui de cette thèse, notamment les énonciateurs que sont les soldats et l'évangéliste. Les soldats s'adressent à Jésus lors de la scène de la flagellation et du couronnement d'épines, en 19<sup>3</sup>, en disant, « Salut, le roi des Juifs » et non pas « Salut, roi des Juifs ». Le refus de l'apostrophe directe indique une requalification : il n'est pas « un roi parmi d'autres », mais « le roi des juifs » : celui qui est saillant en contexte, mais aussi celui qui est, au-delà de l'événement factuel, le roi par excellence (par où s'entrouvre une lecture eschatologique). Les soldats reformulent la mention pour leur usage personnel. La sur-énonciation reformule le PDV originel en le modifiant sensiblement : le PDV ironique des soldats, à travers la répéti-reformulation (Rabatel 2007b, 2008) du *titulus*, revient à dire que *Jésus ne peut pas être roi, puisqu'il va mourir* (autrement dit, s'il est roi, c'est un *pseudo* roi <sup>5</sup>).

Et par-dessus la sur-énonciation ironique des soldats se superpose la sur-énonciation tragique de l'apôtre qui, par la scénographie énonciative, inverse le PDV des Romains : *Jésus est roi parce qu'il va mourir* : autrement dit, s'il est roi, c'est un roi qui relève d'une *puissance surnaturelle*. Le sur-énonciateur johannique veut nous persuader que Jésus est bien roi (mais d'un royaume infiniment plus vaste que celui des Juifs) et que ce qui paraît aux yeux des Romains le signe ironique d'une faiblesse est en réalité le signe tragique de la surnature de Jésus. Jésus ne devient roi qu'au terme d'une révélation qui ne s'accomplit qu'en le faisant aller au bout de son destin d'homme mortel. C'est le mystère de la croix : en montant sur la croix, Jésus monte sur son trône royal (Zumstein 2007 : 230-238). Cette symbolique du *titulus* a une vocation à l'universalité, comme le confirme sa proclamation en trois langues. Ce sur-énonciateur johannique, ici, a un statut très différent des énonciateurs précédents, en ce qu'il manifeste sa sur-énonciation en racontant, par-dessus les paroles des énonciateurs personnages. C'est donc un énonciateur dont le PDV s'exprime indirectement, en tant qu'ordonnateur ou orchestrateur du texte. Faut-il, comme me le fait remarquer B. Verine, ranger sous la même dénomination ces deux formes différentes de sur-énonciation ? J'incline à penser que oui, pour ne pas alourdir la terminologie, et

5. J. Bres me signale que l'hypothèse est ici en contradiction avec le rôle sacrificiel du roi, mis en valeur par Girard 1990 : 162, notamment. Mais la dimension ironique de la scène plaide en faveur de mon hypothèse, les soldats étant en déni d'une (sur)réalité qui bouscule leurs valeurs. En revanche, il est certain que sur le registre du sérieux, l'analyse de Girard est compatible avec le mécanisme de sur-énonciation johannique, que j'analyse juste après.

aussi parce qu'en son fond, la dialectique de la sur-énonciation reste la même, c'est-à-dire que les deux manifestations de la sur-énonciation reprennent en lui donnant un sens différent un PDV antérieur. Mais la question de B. Verine est pertinente, car la dialectique de la sur-énonciation opère différemment, entre, d'un côté, des énonciateurs qui reprennent et réorientent explicitement le PDV co-construit et, de l'autre, un énonciateur premier (ici, le narrateur) qui réoriente indirectement, par la narration, le PDV des personnages sans exprimer explicitement, de lui-même, un commentaire ou un PDV.

Ainsi la reformulation du *titulus* et les tensions auxquelles elle donne lieu manifestent-elles les déséquilibres énonciatifs et interactionnels qui travaillent les acteurs de l'énoncé, entre un procureur en principe tout puissant mais qui a abdiqué une partie de sa puissance en voulant pactiser avec le sanhédrin, entraîné à agir en un sens auquel il n'adhère pas, et qui décide de le faire payer aux Juifs en forçant leur PDV, tout en tentant de faire entendre à Jésus et au monde qu'il n'est pas insensible à la royauté mystérieuse de celui qu'il condamne. Cette position charnière (de sur-énonciation par rapport à X et de sous-énonciation par rapport à Y) est ici particulièrement inconfortable. Ce n'est pas toujours le cas, comme on le voit dans l'exemple suivant, qui présente un autre avantage, celui de montrer que la position charnière peut concerner non seulement les énonciateurs internes au texte, mais encore l'énonciateur premier.

### 3. QUAND L1/E1 (LE JOURNALISTE) EST SOUS-ÉNONCIATEUR

#### PAR RAPPORT AUX OBSERVATEURS / SPÉCIALISTES ET SUR-ÉNONCIATEUR

#### PAR RAPPORT AUX COMMUNIQUÉS DE SADDAM HUSSEIN

Venons-en à un dernier exemple, qui repose sur une situation inverse du précédent. Le titre de l'éditorial, « Le crépuscule de Saddam », annonce, par le dialogisme interdiscursif de la référence intertextuelle au « crépuscule des dieux », le début de la fin de la dictature de Saddam Hussein.

- (20) Que peut encore espérer SADDAM HUSSEIN<sub>1</sub> en prolongeant une bataille que LES OBSERVATEURS<sub>2</sub> sont unanimes à juger perdue pour lui ? ON<sub>3</sub> peut exclure qu'il puisse penser la gagner. Malgré toutes leurs fanfaronnades, SES COMMUNIQUÉS<sub>1</sub> laissent entrevoir son désarroi. IL<sub>1</sub> demande à ses troupes (s'il en a) d'attaquer n'importe où pour soulager la défense de Bagdad (preuve de l'efficacité de l'étau américain). Et chacun doit rejoindre l'unité militaire la plus proche à défaut de son régiment (preuve de la profonde désorganisation des armées). (*Libération*, 7 avril 2003, p. 3)

Ce texte comprend trois énonciateurs explicites à la source de PDV différents :

1. « Saddam Hussein » (SH), « ses communiqués », « il » ;
2. « les observateurs » ;
3. outre ces énonciateurs intra-textuels, il faut encore évoquer le locuteur / énonciateur principal (L1/E1), le journaliste qui utilise le « on », qui signe l'article, et qui est responsable de l'ensemble de la mise en scène énonciative ainsi que du titre, et qui prend explicitement parti en faveur d'une fin annoncée. L1/E1 oppose le point de vue des experts (« les observateurs ») à celui de Saddam Hussein, rapporté dans un discours indirect <sup>6</sup>.

L1/E1 se sert de la caution « scientifique » des observateurs pour avancer son PDV, en s'appuyant sur cet argument d'autorité. Il s'appuie ensuite sur un énonciateur anonyme doxique (« on »), parmi lesquels il se range, en considérant que l'opinion – dont il est loisible de penser qu'elle renvoie à l'opinion générale, mais plus vraisemblablement, en contexte, à l'opinion des journalistes –, sur la foi des observateurs, ne peut qu'entériner cette défaite. Le caractère reconnu de la défaite est si fort que L1/E1 envisage que SH lui-même ne peut pas l'ignorer, puisque le journaliste, avec la caution de l'indéfini, « on » « exclu[t] qu'il puisse penser [...] gagner ».

Comment interpréter cette mise en scène énonciative, en termes interactionnels ? Il y a d'abord une sous-énonciation de L1/E1 envers les observateurs. Certes, l'hypothèse de la co-énonciation n'est pas totalement à écarter, mais elle est difficile à soutenir car elle implique que L1/E1 se donne un statut d'observateur et de spécialiste de la chose militaire. Or le mode de donation des « observateurs » est présenté en extériorité à L1/E1. Tous partagent une même ligne argumentative reposant sur les *topoi* de l'argument d'autorité (les spécialistes sont fiables) et de la validité de l'opinion générale (le peuple a toujours raison, *vox populi, vox dei*), en sorte que le PDV de L1/E1 s'appuie par inférence sur ces autorités-là. C'est pourquoi l'hypothèse de la sous-énonciation repose fondamentalement moins sur des considérations de statut que de posture linguistique des énonciateurs : si les observateurs « jugent » la bataille perdue, L1/E1 porte un jugement sur l'homme, et non sur le champ de bataille (« son désarroi ») et est moins sûr de lui que les observateurs, puisqu'il « entrevoit[t] » les choses. Bref, la différence se lit à plusieurs niveaux :

6. « Il demande à ses troupes d'attaquer [...] ». La dernière phrase équivaut également à un énoncé au DI sous la rection du verbe « demander » sous entendu : « Et chacun doit rejoindre [...] », c-à-d. « Et il demande à chacun de rejoindre ».

(21)

<i>Énonciateurs</i>	<i>Les observateurs</i>	<i>Le journaliste L1/E1</i>
<i>Posture</i>	sur-énonciateurs	sous-énonciateur
<i>Phénomènes observés</i>	actions : champ de bataille	paroles : communiqués de SH
<i>Actes de discours</i>	« jugent »	« laissent entrevoir »
<i>Opération mentale</i>	jugement	hypothèse
<i>Degré de vérité</i>	fort, PDV unanime	plausibilité, PDV personnel
<i>Force illocutoire</i>	forte	modérée
<i>Résultat du jugement</i>	défaite certaine	signes entrevus d'une défaite

L1/E1, qui prend en charge explicitement la troisième phrase (« Malgré toutes leurs fanfaronnades, ses communiqués laissent entrevoir son désarroi ») se positionne ainsi en sous-énonciateur qui lit / interprète les discours de SH à la lumière des certitudes des spécialistes. On peut donc dire que ces derniers sont sur-énonciateurs par rapport à L1/E1, et que L1/E1 est en sous-énonciation par rapport à eux.

En revanche, la relation entre SH et L1/E1 est très différente parce que L1/E1 empathise sur SH d'une part, et se livre à des commentaires distanciés d'autre part. Examinons successivement ces deux ensembles de phénomènes. En premier lieu, L1/E1 empathise sur SH. On sait que l'accès aux pensées des individus est par principe toujours hypothétique, sauf dans le monde de la fiction, comme le rappelait Hamburger ([1977]1986). Or ce caractère fortement conjectural est ici évacué (« on peut exclure »). De la sorte, L1/E1 reformule le PDV putatif de SH en lui conférant un caractère de certitude qui appartient moins au locuteur cité qu'au locuteur citant, qui en sait plus que SH lui-même, grâce aux informations. De même avec « preuve », qui analyse avec certitude les effets des frappes américaines, alors que « signe », « indice », laisserait inférer un effet aux contours plus indéterminés. Ainsi se profile la posture de sur-énonciation de L1/E1 envers SH.

En second lieu, les commentaires, par leur distance, instituent SH en sous-énonciateur et L1/E1 en sur-énonciateur, comme l'indiquent les nombreuses marques linguistico-discursives qui modifient le PDV de SH. Ici, la posture de décrypteur ou d'exégète de la parole de SH institue l'éditorialiste en énonciateur véritable et autorisé de ce que SH n'ose reconnaître directement, en interprétant les injonctions des com-

muniqués (des « fanfaronnades ») comme des signes de désorganisation annonciateurs de l'efficacité de l'armée américaine et de la défaite irakienne :

- « soulager » présuppose que Bagdad souffre du siège ;
- « n'importe où » présuppose ou laisse entendre que Bagdad est entièrement encerclée ;
- « défense » présuppose que l'assaillant est aux portes de la ville.

Tout cela oriente le discours vers une issue fatale pour les assiégés, et c'est ce que confirme la parenthèse, qui interprète explicitement ce qui était sous-jacent dans l'énoncé ; la progression insiste de manière antithétique sur l'ébranlement de l'armée irakienne, face à « l'efficacité » de l'armée américaine : « Rejoindre l'unité militaire la plus proche à défaut de son régiment » laisse entendre que la plupart des régiments irakiens ont été désorganisés sous les coups d'un ennemi qui est partout. L1/E1 s'autorise ainsi de la caution des observateurs et de l'opinion générale (des spécialistes et des observateurs sur le terrain) pour procéder à une lecture symptomale<sup>7</sup> du discours de SH. Le discours originel, dont il ne subsiste que le dit, est traité par le locuteur citant comme l'expression d'un PDV ancré dans la matérialité des contenus référentiels, qui sont suffisamment « parlants » à qui sait entendre, indépendamment de la rhétorique guerrière, comme si le seul contenu propositionnel suffisait pour renseigner sur une situation « objective » indépendamment de la rhétorique à laquelle le locuteur cité a pu éventuellement recourir. C'est pourquoi tout est inversé : les paroles qui, chez SH, sont le signe de l'héroïsme du peuple irakien, sont réinterprétées comme le signe de la proche victoire des ennemis. La posture surplombante est encore confirmée par la dissymétrie des paroles : SH parle beaucoup, en position haute (c'est le chef), L1/E1 se réserve des commentaires entre parenthèses, mais ces sortes d'apartés soulignent son indépendance d'esprit, une sorte de distance : « cause toujours »...

Bref, la mise en scène énonciative permet à L1/E1 de donner son propre avis, en se rangeant du côté des observateurs, dont il reprend le PDV, en adoptant une posture de sous-énonciation, pour mieux laisser entendre que les discours de Saddam ne sont désormais que des « fanfaronnades » démenties non seulement par les faits, mais encore par le contenu même de son propre discours, par rapport auquel L1/E1 adopte cette fois-ci une posture inverse de sur-énonciation.

7. V. la différence entre « laisser entrevoir » et « faire voir ».

#### 4. LES POSTURES AU FIL DU DISCOURS ET AU CŒUR DE L'ACTUALISATION DU TEXTE

Je conclurai sur les postures avant de m'attarder sur le texte et les discours et, ce faisant, je soulignerai l'apport d'une linguistique énonciativo-pragmatique pour l'analyse de la référenciation dans une optique interactionnelle.

##### 4.1 DE LA CO-ÉNONCIATION À UNE TOPIQUE DE POSTURES

En premier lieu, il se confirme bien que les postures ne sont pas seulement dans l'interprétation, si l'on donne à ce terme, à tort selon nous, une définition exclusivement externe au texte : les postures et le processus interprétatif qu'elles construisent sont à la fois *dans le texte, et actualisées par l'opération de lecture* : pour l'heure, j'insiste sur le fait qu'elles sont bien dans le texte, à preuve la dynamique de reformulation et de co-construction des points de vue qui les fonde, soit dans les reformulations ou répéti-reformulations de l'Évangile de saint Jean, soit dans les reformulations puis dans les commentaires auxquels elles donnent lieu dans l'article de *Libération*.

En deuxième lieu, le choix de ne pas se limiter à la seule co-énonciation, et, conséquemment l'extension de la problématique des postures à la sur-énonciation et à la sous-énonciation s'explique par le souci de ne pas survaloriser le consensus et la coopération (Rabatel 2005). Les interactions sont, au fil du discours, processuelles et instables, et se laissent mal caractériser comme relevant d'une façon nette et bien identifiée d'une forme prototypique de consensus ou de dissensus. Certes, il existe des interactions franchement consensuelles ou dissensuelles, mais dans la majorité des cas, règne une grande labilité interactionnelle où consensus et dissensus prennent des formes en demi-teintes.

En troisième lieu, l'objectif premier des postures n'est pas d'analyser les signes du consensus ou du dissensus pour mettre en relief des rapports de force, des rapports de place, des coalitions, (même si c'est là un objet de recherche intéressant), il est de repérer les étapes du processus d'ajustement du sens ; et c'est dans ce cadre-là que l'on ne peut se limiter à la seule recherche du consensus (ou du dissensus)... Le processus interactif de production du sens repose sur des réglages qui mettent à contribution l'émetteur du message *et* son destinataire, ce dernier ne se bornant pas à un rôle passif/actif de réactions qui permettent au locuteur de moduler son discours, comme dans la conception culiolienne de la co-énonciation).

En quatrième lieu, les marques, dès lors qu'il n'y a pas de bivocativité, peuvent cumuler des valeurs différentes. Les relations





tions, tandis que la discordance discordante relève de l'expression manifeste et explicite de *deux* PDV antinomiques. Bref, seule la co-énonciation relève d'une co-locution qui va jusqu'à la prise en charge énonciative d'un PDV commun, tandis que la sous-énonciation, comme la sur-énonciation, reposent sur une co-construction d'un seul PDV, sans que les deux locuteurs / énonciateurs ne s'engagent autant l'un que l'autre, soit que le sur-énonciateur impose son PDV à l'autre, en faisant comme si son PDV n'était qu'une paraphrase de celui de l'interlocuteur, soit que le sous-énonciateur reprenne le PDV de l'autre, en s'en distanciant sans aller néanmoins jusqu'à lui substituer un PDV antagoniste, ou, à tout le moins, sensiblement différent.

#### 4.2 QUEL EST LE CADRE DE PERTINENCE DES POSTURES ÉNONCIATIVES ?

Les postures entrent en jeu dans la co-construction des PDV, dans un cadre moniste, en tant que phénomènes dialogiques de représentation d'une subjectivité humaine socialisée de part en part, à travers ses efforts de connaissance et de co-construction de soi, par la réflexion de la praxis humaine et au moyen de la médiation du langage ; cette réflexion peut certes s'entendre « matériellement », au sens où des PDV imitent le réel (c'est la signification, souvent réductrice, donnée à la mimésis, à travers toutes les métaphores du reflet), mais elle s'entend aussi et surtout « abstraitement », en tant que processus de compréhension – et c'est là, me semble-t-il, la profonde dimension (cognitive) du mimétisme, que je développe dans *Homo narrans*. Une telle conception repose sur le refus de considérer à part la pensée d'un côté, le langage de l'autre. L'intérêt des postures énonciatives, c'est de *penser les interactions dans le dialogisme, le dialogisme dans les interactions*, afin de montrer en quoi les locuteurs, qui ne sont pas que des êtres de papier, ni des entités abstraites, adoptent des positions énonciatives qui permettent de rendre compte des enjeux communicationnels et actionnels entre sujets parlants. Certes, c'est à la sociologie, à l'histoire, à l'économie, à la géographie ou à l'écologie, etc., d'analyser les êtres humains selon les milieux et les trajectoires, selon les événements, selon les systèmes de production et d'échanges, selon les milieux, mais il revient à la linguistique d'analyser comment les individus se positionnent en réfléchissant leur expérience de l'univers, en pensant la détermination de ces données externes au langage, *dans et par* le discours, selon la formule qu'affectionnait Benveniste.

Le cadre de pertinence des postures est celui du texte ou du discours : comme il s'agit d'une co-construction de PDV, celle-ci ne se déploie que dans le cadre d'échanges et d'ajustements, donc néces-

site un certain empan textuel / discursif<sup>11</sup>. Qui plus est, le niveau du texte ou du discours dont nous parlons doit être situé au plan de l'actualisation du texte. Comme le rappelle Barbéris 2001, 2003, le texte ne se définit pas seulement par des catégories internes : il n'existe pas de règles de fonctionnement sémantiques immanentes au texte et au fonctionnement linguistique qui seraient disjointes des règles de fonctionnement pragmatique. L'énonciation, la référenciation (conçue comme mode de donation de la référence selon le point de vue du locuteur sur les objets du discours et selon le point de vue à faire partager au co-énonciateur), les connaissances « encyclopédiques » (qui ne sont pas objectives, mais qui intègrent l'expérience du sujet et les représentations plus ou moins stéréotypées de sa socio-culture), toutes ces données interagissent. Ces interactions sont particulièrement repérables lors de la production orale des textes, avec ses reformulations, ratages, inachèvements, reprises, mais elles émergent aussi lors du processus d'actualisation des textes (Barbéris 2001 : 350), au moment où la lecture repose sur des processus interprétatifs dialogiques. Bref, l'actualisation des textes (écrits ou oraux) est le résultat d'un processus de production de nature interactionnelle, qui permet de mieux analyser l'hétérogénéité des discours, la complexité des interactions entre les acteurs de l'énoncé et celles qui se nouent entre l'énonciateur premier et les destinataires de son message, directement ou par l'intermédiaire des acteurs de l'énoncé. Les postures énonciatives sont à la croisée de ces dynamiques des discours, en production comme en réception.

### RÉFÉRENCES SPÉCIFIQUES

- Évangile selon saint Jean, Traduction œcuménique de la Bible (TOB), Paris, Éditions du Cerf, 1977.
- BOVON François, 2004, *Les Derniers Jours de Jésus*, Genève, Labor et Fides.
- GRAPPE Christian, [1998] 2003, « Jésus : Messie prétendu ou Messie prétendant ? », in Daniel Marguerat, Enrico Norelli et Jean-Michel Poffet (éds), *Jésus de Nazareth. Nouvelles approches d'une énigme*, Genève, Labor et Fides, 269-291.

11. Compte tenu de la dynamique interactionnelle, les PDV co-orientés sont susceptibles de compactage, en sorte que les PDV ne se limitent pas à l'assertion d'un CP, mais vont bien au-delà (paragraphe, section, chapitre, etc.). Et de même, on peut dire aussi que les PDV peuvent parfois se limiter à des embryons d'assertion, dans le fil du discours, dans la mesure où les phénomènes de reprise et de reformulation consistent rarement à reprendre des assertions complètes (Rabatel 2008).

MARGUERAT Daniel, 2008, *L'Aube du christianisme*, Genève et Paris, Labor et Fides et Bayard.

ZUMSTEIN Jean, 2007, *L'Évangile selon saint Jean (13-21). Commentaire du Nouveau Testament, 2<sup>e</sup> série*, Genève, Labor et Fides.

## BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

- ADAMSON Sylvia, 1994, "Subjectivity in narration, empathy and echo", in M. Yaguello (ed.), *Subjecthood and Subjectivity* 3, Berlin and New York, Mouton de Gruyter, p. 23-160.
- ALLETON Viviane, 1993, *Les Chinois et la passion des noms*, Paris, Aubier.
- AMÉNOS J., CAMPOS Christophe, DAVY Dennis and PIRES Mat (eds.), 2004, Actes du colloque "Second-person pronouns and forms of address in contemporary European languages", *Franco-British Studies* 33-34.
- BANFIELD Ann, [1982] 1995, *Phrases sans parole*, Paris, Seuil.
- BARBÉRIS Jeanne-Marie, 1993, « Sujet et espace imaginaire », in Paul Siblot et Françoise Madray-Lesigne (éds), *Langage et praxis*, Montpellier, Université Paul-Valéry - Montpellier 3, p. 274-284.
- BARBÉRIS Jeanne-Marie, 1998a, « Identité, ipséité dans la deixis spatiale : "ici" et "là", deux appréhensions concurrentes de l'espace ? », *L'Information grammaticale* 77, p. 28-32.
- BARBÉRIS Jeanne-Marie, 1998b, « Pour un modèle de l'actualisation intégrateur du sujet », in Jeanne-Marie Barbéris, Jacques Bres et Paul Siblot (éds), *De l'actualisation*, Paris, CNRS Éditions, p. 199-218.
- BARBÉRIS Jeanne-Marie, 2001, « Subjectivité », « Subjectivité dans le langage », « Subjectivité en *même* vs en *soi-même* » et « Texte / textualité », in Catherine Détrie, Paul Siblot et Bertrand Verine (éds), *Termes et concepts pour l'analyse du discours : une approche praxématique*, Paris, Champion, p. 325-334 et 349-356.

- BARBÉRIS Jeanne-Marie, 2003, « Coénonciation et actualisation », in Ruth Amossy et Dominique Maingueneau (éds), *L'Analyse du discours dans les études littéraires*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, p. 201-212.
- BARBÉRIS Jeanne-Marie, 2009a, « La deixis spatiale dans la narration à la troisième personne : Là, un adverbe empathique ? », *Actes du XXI<sup>e</sup> colloque international de linguistique et de philologie romanes d'Innsbruck*, Tübingen, Niemeyer, sous presse.
- BARBÉRIS Jeanne-Marie, 2009b, « Les déictiques spatiaux dans la narration romanesque : cotexte, contexte et empathie », *Actes du colloque Représentations du sens linguistique IV*, Helsinki, Société Néophilologique, p. 17-30.
- BARBÉRIS Jeanne-Marie, BRES Jacques et SIBLOT Paul, 1998, « Fécondité et complexité d'un concept », in Jeanne-Marie Barbéris, Jacques Bres et Paul Siblot (éds), *De l'actualisation*, Paris, CNRS Éditions, p. 13-47.
- BENVENISTE Émile, [1946] 1966, « Structure des relations de personne dans le verbe », *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard, p. 225-236.
- BENVENISTE Émile, [1956] 1966, « La nature des pronoms », *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard, p. 251-257.
- BENVENISTE Émile, [1958] 1966, « De la subjectivité dans le langage », *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard, p. 258-266.
- BENVENISTE Émile, [1970] 1974, « L'appareil formel de l'énonciation », *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard, p. 79-88.
- BIDOT MARTÍNEZ Irina y SILVEIRA TOLEDO David, 1999, «La segunda persona del singular como manifestación del valor indefinido en muestras de la televisión cubana», *Actas I: VI simposio internacional de comunicación social*, Santiago de Cuba, Oriente, p. 83-87.
- BOAS Franz, 1911, *Handbook of American Indian Languages I*, Washington, Govt. print. off.
- BOUVET Danielle, 1996, *Approche polyphonique d'un récit produit en langue des signes française*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- BOUVET Danielle, 2001, *La Dimension corporelle de la parole. Les marques posturo-mimo-gestuelles de la parole, leurs aspects*

*métonymiques et métaphoriques, et leur rôle au cours d'un récit*, Louvain-la-Neuve, Peeters.

- BOUVET Danielle et MOREL Mary-Annick, 2002, *Le Ballet et la musique de la parole*, Paris et Gap, Ophrys.
- BRES Jacques, 1994, *La Narrativité*, Louvain-la-Neuve, Duculot.
- CAPPEAU Paul, 2004, « Les sujets de deuxième personne à l'oral », *Langage & société* 108, p. 75-90.
- CHARAUDEAU Patrick, 1992, *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette.
- CHIAT Shulamuth, 1982, "If I were you and you were me: the analysis of pronouns in a pronoun-reversing child", *Journal of Child Language* 9, p. 359-379.
- DE COLOMBEL Véronique, 1996, *La Langue ouldémé (Nord-Cameroun)*, Paris, Les Documents de Linguistique Africaine.
- CUXAC Christian (éd.), 2000, *Faits de langues* 15-16, « La Langue des Signes Française (LSF) : les voies de l'iconicité ».
- DAVIDSON Donald, [1984] 1993, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, Nîmes, Éditions Jacqueline Chambon.
- DESLÉS Jean-Pierre et GUENTCHEVA Zlatka, 2000, « Énonciateur, locuteur, médiateur dans l'activité dialogique », in A. Monod-Becquelin et Ph. Erickson (éds), *Les Rituels du dialogue. Promenades ethnolinguistiques en terres amérindiennes*, Nanterre, Société d'ethnologie, p. 79-112.
- DÉTRIE Catherine, 1998, « Entre altérité et ipséité : statut énonciatif de "on" dans Sylvie », *L'Information grammaticale* 76, p. 29-33.
- DÉTRIE Catherine, 2002, « Du spectateur à l'énonciateur : voici, voilà, voir dans *Le Spectateur français* de Marivaux », *L'Information grammaticale* 91, p. 29-33.
- DÉTRIE Catherine, 2003, « L'apostrophe dans *Les Fleurs du mal* : stratégies textuelles et modalités de saturation de la place allocutive », *L'Information grammaticale* 96, p. 35-39.
- DÉTRIE Catherine, 2008a, « L'énallage : une opération de commutation grammaticale et/ou de disjonction énonciative ? », *Langue française* 160, p. 89-104.
- DÉTRIE Catherine, 2008b, « Textualisation et (re)conditionnement énonciatif », *Actes du Congrès mondial de linguistique française CMLF-08*, CD-Rom, p. 1319-1332.

- DÉTRIE Catherine, 2010, « Texte, textualité, modes de textualisation », in Ligia Florea et alii (éds), *Directions actuelles en linguistique du texte (Actes du colloque international Le Texte : modèles, méthodes, perspectives)*, Cluj-Napoca, Éditions Casa Cărtii de Stiință, volume 1, p. 19-36.
- DÉTRIE Catherine et VERINE Bertrand, 2003, « Modes de textualisation et production du sens : l'exemple de "Complainte d'un autre dimanche" de Jules Laforgue », in Ruth Amossy et Dominique Maingueneau (éds), *L'Analyse du discours dans les études littéraires*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, p. 213-225.
- DÉTRIE Catherine et VERINE Bertrand, 2010, « De la décontextualisation du discours autre à la métaénonciation : éléments de textualité en même dans les Contes de Perrault », in C. Badiou-Monferran (éd.), *Il était une fois l'interdisciplinarité. Approches discursives des Contes de Perrault*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, p. 159-177
- DÉTRIE Catherine, SIBLOT Paul et VERINE Bertrand (éds), 2001, *Termes et concepts pour l'analyse du discours : une approche praxématique*, Paris, Champion.
- FAURÉ Laurent, 2000, « Actualisation et production interjective du sens : le cas de la forme vocalique *oh* », *Cahiers de praxématique* 34, p. 77-105.
- FAURÉ Laurent, 2009, « Interjection et procédure interpellative en grammaire interactionnelle : de l'image de soi à l'"allogénèse" ? », *Actes du colloque international et interdisciplinaire : L'Interpellation. Perspectives linguistiques et didactiques*, à paraître.
- FÓNAGY Ivan, 1986, "Reported speech in French and Hungarian", in Florian Coulmas (ed.), *Direct and Indirect Speech*, Berlin, New York and Amsterdam, Mouton de Gruyter, p. 255-309.
- FOREST Robert, 1987, *Structures élémentaires de la négation (avec exemples tirés de diverses langues)*, Thèse pour le doctorat d'État, non publiée, Université de Poitiers.
- FOREST Robert, 1996, « Noms propres, idiotismes et polyphonie », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 91/1, p. 55-76.
- FOREST Robert, 1999, *Empathie et linguistique*, Paris, Puf.
- FOREST Robert, 2003, *Critique de la raison linguistique*, Paris, L'Harmattan.

- FREUD Sigmund, [1911] 1998, « Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique », *Œuvres complètes XI*, Paris, Puf, p. 13-21.
- FUCHS Catherine, 1980, « Quelques réflexions sur le statut linguistique des sujets énonciateurs et de l'énonciation », in André Joly (éd.), *La Psychomécanique et les théories de l'énonciation*, Lille, Presses Universitaires de Lille, p. 142-152.
- GARY-PRIEUR Marie-Noëlle, 1994, *Grammaire du nom propre*, Paris, Puf.
- GARY-PRIEUR Marie-Noëlle, 2005, « La référence démonstrative comme élément d'un style », in J.-M. Gouvard (éd.), *De la langue au style*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, p. 255-277.
- GENETTE Gérard, 1991, *Fiction et Diction*, Paris, Seuil.
- GIRARD René, [1972] 1990, *La Violence et le Sacré*, Paris, Hachette.
- GOFFMAN Erving, [1979] 1987, « La position », *Façons de parler*, Paris, Minuit, p. 133-166.
- GOFFMAN Erving, [1981] 1987, « Exclamations », *Façons de parler*, Paris, Minuit, p. 85-132.
- GOFFMAN Erving, 1981, "Radio talk : a study of the way of our errors", *Forms of talk*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, p. 197-327.
- HAMBURGER Kate, [1977] 1986, *Logique des genres littéraires*, Paris, Seuil.
- JACQUESSON François, 2008, *Les Personnes. Morphosyntaxe et sémantique*, Paris, CNRS Éditions.
- JONASSON Kerstin, 1994, *Le Nom propre. Constructions et interprétations*, Louvain-la-Neuve, Duculot.
- JONASSON Kerstin, 2005, « Deux marqueurs de polyphonie dans les textes littéraires : le pronom *on* et le déterminant démonstratif *ce* », in Jacques Bres et alii (éds), *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, Louvain-la-Neuve, De Boeck et Duculot, p. 281-295.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1980, *L'Énonciation : De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1990, *Les Interactions verbales I*, Paris, Armand Colin.
- KLEIBER Georges, 1981, *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, Paris, Klincksieck.



- KLEIBER Georges, 1986, « Déictiques, embrayeurs, “token-reflexives”, symboles indexicaux, etc. Comment les définir ? », *L'Information grammaticale* 30, p. 4-22.
- KLEIBER Georges, 1994, *Nominales*, Paris, Armand Colin.
- KLEIBER Georges, 2003, « Adjectifs démonstratifs et point de vue », *Cahiers de praxématique* 41, p. 33-54.
- KRIPKE Saul, 1972/1982, *La Logique des noms propres*, Paris, Minuit.
- KWON Song-Nim, 2003, « À propos du “tu indéfini” en français », *Colloque sur les pronoms de la deuxième personne dans les langues européennes* (en ligne).
- LAFONT Robert et GARDÈS-MADRAY Françoise, 1976, *Introduction à l'analyse textuelle*, Paris, Larousse.
- MAINGUENEAU Dominique, [1991] 1994, *L'Énonciation en linguistique française*, Paris, Hachette Supérieur.
- MAINGUENEAU Dominique, 1998, *Analyser les textes de communication*, Paris, Dunod.
- MAINGUENEAU Dominique, 2000, « Instances frontières et angélisme narratif », *Langue française* 128, p. 74-95.
- MAINGUENEAU Dominique, 2004, *Le Discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin.
- MARCHELLO-NIZIA Christiane, 2004, « La sémantique des démonstratifs en français : une neutralisation en progrès ? », *Langue française* 141, p. 69-84.
- MARCHELLO-NIZIA Christiane, 2006, « Du subjectif au spatial : l'évolution des formes et du sens des démonstratifs en français », *Langue française* 152, p. 114-126.
- MAUSS Marcel, 1938, « Une catégorie de l'esprit humain : la notion de personne, celle de “moi” », *Journal of the Royal Anthropological Institute* LXVIII.
- MCNEILL David (ed.), 2000, *Language and Gesture*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MCNEILL David *et alii*, 2001, “Catchments, prosody and discourse”, *Gesture* 1/1, p. 9-34.
- MEAD George Herbert, [1913] 1981, “The social self”, in A. J. Reck (ed.), *Selected Writings*, Chicago, University of Chicago Press, p. 142-149.
- MELTZOFF Andrew, 2002, « La théorie du *like me* », in Jacqueline Nadel et Jean Decety (éds), *Imiter pour découvrir l'humain*.

- Psychologie, neurobiologie, robotique et philosophie de l'esprit*, Paris, Puf, p. 33-57.
- MONTE Michèle, 2002, *Mesures et passages. Une approche énonciative de l'œuvre poétique de Philippe Jaccottet*, Paris, Champion.
- MONTE Michèle, 2003, « Essai de définition d'une énonciation lyrique. L'exemple de Philippe Jaccottet », *Poétique* 134, p. 159-181.
- MONTE Michèle, 2006, « Runes de Jean Grosjean et *La Grande Neige* d'Yves Bonnefoy : de l'étrangeté pragmatique à la lecture allégorique », in Michael Brophy et Mary Gallagher (éds), *Sens et présence du sujet poétique. La poésie de la France et du monde francophone depuis 1980*, Amsterdam, Rodopi, p. 227-241.
- MONTE Michèle, 2007a, « Tension énonciative et cohésion textuelle dans *Vents, Chronique et Chant pour un équinoxe* : le rôle des vocatifs », *Questions de style* 4, p. 61-79 (en ligne).
- MONTE Michèle, 2007b, « Poésie et effacement énonciatif », *Semen* 24, p. 99-121.
- MONTE Michèle, 2008, « Le vide et la présence : réflexions sur la langue d'Antoine Emaz dans *OS* », *Actes du colloque Antoine Emaz*, Saint-Benoît du Sault, Tarabuste éditions, p. 150-166.
- MONTE Michèle, 2010, « Scénographie mouvante et hétérogénéité des points de vue dans *L'Âge de l'humanité* d'André Salmon », communication au colloque « L'œuvre poétique d'André Salmon » des 2, 3 et 4 avril 2009 à Toulon, à paraître.
- MOREL Mary-Annick et DANON-BOILEAU Laurent, 1998, *Grammaire de l'intonation. L'exemple du français*, Gap, Ophrys.
- MORGENSTERN Aliyah et BRIGAUDIOT Mireille, 2003, « Tu pour je et tu pour tu. Étude longitudinale de l'emploi de la deuxième personne chez un enfant francophone », colloque : *Les pronoms de deuxième personne et les formes d'adresse dans les langues d'Europe* (en ligne).
- MOTTRON Laurent, 2006, *L'Autisme, une autre intelligence*, Liège-Sprimont, Mardaga.
- DE MULDER Walter, 1998, « Du sens des démonstratifs à la construction d'univers », *Langue française* 120, p. 21-33.
- NORMAND Claudine, 1985, « Le sujet dans la langue », *Langages* 77, p. 7-19.

- NUNBERG Geoffrey, SAG Ivan and WASOW Tom, 1994, "Idioms", *Language* 70/3, p. 491-538.
- ONO Aya, 2007, *La Notion d'énonciation chez Émile Benveniste*, Limoges, Lambert-Lucas.
- PEETERS Bert et RAMIÈRE Nathalie, 2009, *Tu ou vous : l'embarras du choix*, Limoges, Lambert-Lucas.
- PERRET Michèle, 2002, « Benveniste et la "token-réflexivité" », in Jacques Anis *et alii* (éds), *Le Signe et la Lettre, en hommage à Michel Arrivé*, Paris, L'Harmattan, p. 411-418.
- PHILIPPE Gilles, 1998, « Les démonstratifs et le statut énonciatif des textes de fiction », *Langue française* 120, p. 51-66.
- PHILIPPE Gilles, 2001, « Le paradoxe énonciatif endophasique et ses premières solutions fictionnelles », *Langue française* 132, p. 96-106.
- RABATÉ Dominique, DE SERMET Joëlle et VADÉ Yves (éds), 1996, *Figures du sujet lyrique*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux.
- RABATEL Alain, 2000, « Valeurs représentative et énonciative du "présentatif" c'est et marquage du point de vue », *Langue française* 128, p. 52-73.
- RABATEL Alain, 2003a, « Re-présentation des formes pré-réflexives dans les comptes rendus de perception, de parole et de pensée. La question du mimétisme dans les discours représentés », *Lingvistisk og litterær polyfoni* 7, Roskilde, Université de Roskilde, 1-31.
- RABATEL Alain, 2003b, « Une lecture énonciative des valeurs aspectuo-temporelles et commentatives de l'imparfait dans les suites PS + IMP : point de vue du locuteur ou de l'énonciateur ? », *French Language Studies* 13, p. 363-379.
- RABATEL Alain, 2004a, « L'effacement énonciatif dans les discours rapportés et ses effets pragmatiques », *Langages* 156, p. 3-17.
- RABATEL Alain, 2004b, « Quand voir c'est (faire) penser. Motivation des chaînes anaphoriques et point de vue », *Cahiers de Narratologie* 11, p. 1-13 (article en ligne).
- RABATEL Alain, 2005, « Les postures énonciatives dans la co-construction dialogique des points de vue : coénonciation, surénonciation, sousénonciation », in Jacques Bres *et al.* (éds), *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, Louvain-la-Neuve, De Boeck det Duculot, p. 95-110.

- RABATEL Alain, 2007a, « Les enjeux des postures énonciatives et de leur utilisation en didactique », *Éducation et didactique* 2, p. 89-116.
- RABATEL Alain, 2007b, « Répétitions et reformulations dans l'Exode : coénonciation entre Dieu, ses représentants et le narrateur », *Recherches linguistiques* 29, p. 75-96.
- RABATEL Alain, 2008, *Homo narrans. Pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit*, 2 vol., Limoges, Lambert-Lucas.
- RABATEL Alain, 2009, « Prise en charge et imputation, ou la prise en charge à responsabilité limitée », *Langue française* 162, p. 71-87.
- RABATEL Alain (éd.), 2004, *Langages* 156, « Effacement énonciatif et discours représentés ».
- RICŒUR Paul, [1983] 1991, *Temps et récit I : l'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil (Points essais).
- RICŒUR Paul, [1985] 1991, *Temps et récit III : le temps raconté*, Paris, Seuil (Points essais).
- RIEGEL Martin, PELLAT Jean-Christophe et RIOUL René, 1994, *Grammaire méthodique du français*, Paris, Puf.
- ROSIER Laurence, 2008, *Le Discours rapporté en français*, Paris, Ophrys.
- SEARLE John R., [1975] 1982, *Sens et expression*, Paris, Minuit.
- TAMBA Irène, 1992, « Démonstratifs et personnels en japonais. Deixis et double structuration de l'espace discursif », in Laurent Danon-Boileau et Mary-Annick Morel (éds), *La Deixis. Colloque en Sorbonne (8-9 juin 1990)*, Paris, Puf, p. 187-195.
- TESNIÈRE Lucien, 1959, *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck.
- VERINE Bertrand, 1998, « Un exemple d'actualisation textuelle en idem : "Walcourt" de Paul Verlaine », *L'Information grammaticale* 77, p. 38-42.
- VERINE Bertrand, 2001, « Même », in Catherine Détrie, Paul Siblot et Bertrand Verine (éds), *Termes et concepts pour l'analyse du discours : une approche praxématique*, Paris, Champion, p. 177-179.
- VERINE Bertrand, 2005a, « Comment les interjections vocaliques modalisent l'insertion argumentative des discours rapportés directs non véridiques à l'oral », in J.M. Lopez Muñoz, S. Marnette et L. Rosier (éds), *Dans la jungle des discours*.

*Genres de discours et discours rapporté*, Cadix, Servicio de Publicaciones de la Universidad, p. 497-506.

VERINE Bertrand, 2005b, « Dialogisme interdiscursif et interlocutif du discours rapporté : jeux sur les frontières à l'oral », in Jacques Bres et alii (éd.), *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Duculot, p. 187-200.

VERINE Bertrand, 2008, « La parole hyperbolique en interaction : une figuralité entre *soi-même* et *même* », *Langue française* 160, p. 117-131.

VINCENT Diane et DUBOIS Sylvie, 1997, *Le Discours rapporté au quotidien*, Québec, Nuit blanche.

## TABLE DES MATIÈRES

### INTRODUCTION

#### ÉGOGENÈSE ET TEXTUALISATION : L'APPORT DE JEANNE-MARIE BARBÉRIS par Bertrand Verine et Catherine Détrie

1. Égogenèse .....	7
2. Formats énonciatifs .....	8
3. Passage de témoin, prolongements .....	9
4. Interactions, ouvertures .....	10
5. Présentation de l'ouvrage .....	11

### BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DE JEANNE-MARIE BARBÉRIS par Bertrand Verine et Catherine Détrie

1. Travaux académiques .....	17
2. Articles et chapitres d'ouvrage .....	17
3. Collaborations .....	24
4. Direction d'ouvrages et de revues .....	25
5. Traductions .....	26
6. Travaux non publiés .....	26
7. Organisation de colloques, journées d'étude, cycles de conférences .....	27

### 1. AUTRUI ET LES DEUX RÉGIMES DE LA LANGUE par Robert Forest

1. Autrui en langue(s) : préliminaires .....	29
--	----

2. Deux régimes de langue .....	33
2.1 Quatre éléments axés sur « l'autre en langue » .....	33
2.2 Particularité du sens .....	40
2.3 Impénétrabilité .....	43
2.4 Échos .....	45
2. L'ÉMERGENCE PERSONNELLE DE L'AUTRE : ENTRE FAITS DE LANGUE ET DONNÉES INTERACTIONNELLES par Laurent Fauré .....	47
1. L'émergence... d'une certaine prise en compte de l'intersubjectivité .....	49
1.1 Personne et énonciation : une intersubjectivité qui tourne autour de soi .....	50
1.2 L'apport de la praxématique aux théories énonciativistes de la personne .....	51
2. Fondements psychologiques de l'intersubjectivité .....	54
2.1 Genèses et clôtures du sujet .....	54
2.2 Théorie de l'esprit et nativisme de l'état initial .....	55
2.3 Développement et inversion pronominale .....	56
3. Hypothèses complémentaires .....	57
3.1 L'hypothèse allogénétique .....	58
3.2 Formes antiontives en cours d'action .....	60
4. Formats allogénétiques en interaction .....	61
4.1 Installation progressive des marques allocutives .....	62
4.2 Co-occurrence des marques et des degrés d'allocation .....	65
3. LA LOCALISATION DES RÉFÉRENTS DANS LE DIALOGUE ORAL SPONTANÉ. L'APPORT DU REGARD ET DU GESTE AU MARQUAGE DES ANTICIPATIONS COÉNONCIATIVES par Mary-Annick Morel .....	71
1. Quelques rappels: coénonciation / colocation ; paragraphe intonatif .....	72
2. Quelques exemples de localisation par la direction de la tête et du regard .....	74
2.1 Corpus Québec .....	74
2.2 Corpus Barcelone .....	77
2.3 Corpus Téléphone .....	78

3. Regard et mouvement de main(s) dans la saisie progressive du référent .....	79
3.1 Définition du <i>catchment</i> (captage) et du <i>growthpoint</i> (point d'éclosion) .....	79
3.2 Corpus Formation à l'entretien d'embauche .....	80
3.3 Corpus Téléphone .....	85
4. CONSTRUIRE UNE CONNIVENCE DANS LA DISJONCTION : L'EMPLOI EXTENSIF DE <i>TU</i> ET LE DISCOURS AUTRE NON AVÉRÉ DANS LES COMMENTAIRES RUGBYSTIQUES D'HERRERO ET CAZENEUVE par Bertrand Verine .....	89
1. Au-delà de la disjonction des pôles énonciatifs et actantiels, la redescription en <i>tu</i> de procès non personnels .....	91
1.1 Contraintes contextuelles .....	92
1.2 Efficacité fonctionnelle .....	93
1.3 Hypothèse explicative et effet résultatif en discours .....	96
2. Au-delà de la communication journalistique en soi-même, les discours rapportés directs non avérés .....	97
2.1 De la transposition sémiotique à l'expérimentation fictionnelle .....	98
2.2 Hypothèse explicative et effet résultatif en discours .....	102
5. DÉSACTUALISATION ET REPRÉSENTATION DE LA PAROLE DANS UN PASSAGE DE JANE AUSTEN par Dominique Maingueneau .....	105
1. Un texte singulier .....	106
2. Les indices linguistiques .....	108
3. Une parole en représentation .....	112
4. Le dispositif narratif de Jane Austen .....	115
6. INTERSUBJECTIVITÉ ET COÉNONCIATION DANS LA POÉSIE CONTEMPORAINE par Michèle Monte	
1. Évolution de l'actualisation en poésie .....	119
2. <i>Élégies</i> d'Eugène Guillevic : une actualisation hésitant entre textualité en même et en soi-même	122
2.1 Une actualisation progressive .....	124
2.2 Les poèmes (8) et (9) : une rupture partielle .....	127



3. « Calme, 2 » d'Antoine Émaz :	
« infralangue », démonstratifs et textualité en même .....	129
3.1 Une actualisation embryonnaire .....	129
3.2 Le rôle du démonstratif .....	132
3.3 Interprétation globale .....	135
7. <i>À GAUCHE, À DROITE, ETC.</i> : DE L'ESPACE DU DESCRIPTEUR ET DE LA DESCRIPTION À CELUI DU LECTEUR	
par Catherine Détrie .....	139
1. Les ruses de la description :	
l'énonciataire, centre de perspective du moment descriptif .....	141
2. Le personnage plus ou moins centre de perspective .....	144
2.1 Présence d'un procès perceptif explicitant la source de la chose vue .....	145
2.2 Absence de procès perceptif et construction d'un PDV évolutif .....	146
2.3 De l'alignement ponctuel du scripteur sur le personnage à la coorientation du personnage, du scripteur et du lecteur .....	149
3. Un centre de perspective implicite ou anonyme :	
de la description à la codescription ? .....	151
3.1 Un centre de perspective implicite .....	152
3.2 Un centre de perspective anonyme, mais très précisément orienté .....	153
4. Deux points pour une réflexion ultérieure, en guise de synthèse ...	154
4.1 Effet de réel et coénonciation enchâssante .....	154
4.2 Dynamisme de la séquentialité descriptive .....	155
8. COCONSTRUCTION INTERACTIONNELLE DES POINTS DE VUE ET VARIABILITÉ DES POSTURES ÉNONCIATIVES AU FIL DU DISCOURS	
par Alain Rabatel	
1. Ouverture .....	157
2. L'exemple du <i>titulus</i> « Jésus le Nazôréen, le roi des Juifs » :	
quand le procureur Pilate est sous-énonciateur par rapport à l'accusé (Jésus) et sur-énonciateur par rapport aux accusateurs (le sanhédrin) .....	160
3. Quand LI/El (le journaliste) est sous-énonciateur par rapport aux observateurs / spécialistes et sur-énonciateur par rapport aux communiqués de Saddam Hussein .....	168

4. Les postures au fil du discours et au cœur de l'actualisation du texte .....	172
4.1 De la co-énonciation vers une topique de postures .....	172
4.2 Quel est le cadre de pertinence des postures énonciatives ? .....	174
Bibliographie générale .....	177